



Paul Féval

LE MENDIANT NOIR

1879

Table des matières

I. APRÈS VÊPRES	3
II. JONQUILLE	19
III. LE BAL	35
IV. UNE HISTOIRE AU DESSERT	46
V. FLORENCE ANGÈLE DES VALLÉES.....	57
VI. LA TENTATION.....	70
VII. LA RUE SERVANDONI.....	79
VIII. EN SORTANT D'UN TRIPOT	93
IX. BON MAÎTRE À MOI !.....	102
X. LE TROU D'UNE BALLE.....	113
XI. L'INVITATION	125
XII. COURSE AU CLOCHER	135
XIII. AU CLAIR DE LA LUNE.....	157
À propos de cette édition électronique.....	169

I. APRÈS VÊPRES

En 1816, vers le milieu de l'automne, au premier étage d'une maison située place Saint-Germain-des-Prés et attendant à l'église, deux jeunes gens, accoudés sur le balcon, fumaient et causaient. C'était un dimanche. Le cadran du clocher marquait quatre heures. Nos deux jeunes gens attendaient sans doute la fin des vêpres, pour passer en revue les dames qui allaient sortir de l'église.

Tous deux étaient grands et beaux, mais leurs physiologies formaient un plein contraste. Le plus âgé, dont le brun visage avait une expression d'indulgence singulière mêlée d'irréflexion et de vaniteux orgueil, semblait près d'atteindre cette époque cauteleuse qui sert d'extrême frontière entre la jeunesse et l'âge mûr. Il avait dépassé sa trente-cinquième année. – Depuis quand ? cela était difficile à dire, car son front restait exempt de rides ; ses cheveux noirs, trop crépus pour être beaux, acquéraient néanmoins une certaine noblesse et jetaient de brillants reflets, sous la couche de pommade qui les enduisait. Ses yeux étaient ardents, pleins de feu, mais se baissaient parfois involontairement sous un regard hardi ou scrutateur. Sa fine moustache enfin était pure de tout poil grisonnant ; – mais, sous les mèches luisantes de cette moustache, une ride profondément dessinée abaissait les coins de sa bouche : il avait fallu sourire bien des fois et bien amèrement pour creuser ce sillon caractéristique. Ce signe démentait hautement l'air de jeunesse du visage entier. Il ne cadrerait qu'avec le cercle bleuâtre qui cernait sa paupière et rejoignait ses tempes, jaunies et marbrées d'imperceptibles plis.

Ce personnage se faisait nommer le cavalier don Juan de Carral, gentilhomme espagnol. Il parlait souvent de sa famille, qui était une des premières de l'Andalousie, et se montrait, en toutes occasions, fort vain de sa noble naissance.

En cela, il agissait comme ces belles dames qui se laissaient faire des compliments sur leur chevelure achetée. Juan de Carral était fils de nègre, esclave de naissance, et s'appelait Jonquille de son nom véritable.

Son camarade, qui se nommait Xavier, tout court, était beaucoup plus jeune. Son front large et ouvert s'encadrait dans de magnifiques cheveux blonds. Sa peau blanche semblait d'albâtre auprès de la joue basanée du mulâtre. Son regard était franc, mais pensif. Une tristesse vague et distraite semblait être l'expression habituelle de sa physionomie. Il avait vingt-deux ans.

Au-dessous d'eux, la place était complètement déserte ; seulement, sur la marche unique qui tient lieu de perron à l'église, un mendiant, debout et appuyé sur un long bâton, attendait, lui aussi, la sortie de vêpres.

Ce mendiant était un nègre, un beau nègre, en vérité, qui, vingt ans auparavant, eût admirablement représenté l'Othello de Shakespeare. Sa large face ressortait, noire comme l'ébène, entre les masses de neige de sa barbe et de ses cheveux. Sa haute taille n'avait point fléchi sous le poids de l'âge ; il se tenait droit, et portait avec une sorte de fierté les misérables haillons qui couvraient ses épaules.

En 1816, nous n'aurions point eu besoin de vous faire cette description, car vous eussiez certes connu, comme tout

le monde, – *le Mendiant noir*, qui demandait l'aumône à la porte de Saint-Germain-des-Prés.

Il ne parlait point d'ordinaire. Sa main tendue provoquait silencieusement l'offrande. Quand il avait reçu, il s'inclinait avec gravité en signe d'actions de grâces. Parfois, si une belle jeune fille lui faisait l'aumône, il souriait faiblement et posait la main sur son cœur. – Les petits enfants du quartier avaient grande peur de lui, et le cabaretier du coin prétendait que le mendiant noir était le roi des *sauvages*, fait autrefois prisonnier par l'empereur.

Mais l'avons dit, il était quatre heures. Tandis que le mendiant attendait, immobile, les deux jeunes gens poursuivaient leur entretien, coupé de temps à autre par de longs silences.

— Xavier ! s'écria tout à coup don Juan de Carral en jetant sa cigarette, – vous êtes amoureux, mon ami !...

Xavier tressaillit et s'efforça de sourire.

— Ne l'êtes-vous point aussi ? murmura-t-il.

— Pas comme vous... Pardieu ! tout le monde l'est d'une certaine manière ; mais je m'entends, et vous m'entendez... Vous êtes amoureux, très cher... déplorablement amoureux, – amoureux fou !

— Qui vous fait supposer cela ?...

— À la bonne heure ! vous ne niez pas !... Ce qui me fait supposer cela ? hé ! hé ! une foule d'indices. Nous autres Espagnols, voyez-vous, nous sommes de terribles observateurs... de vrais argus !... J'ai surpris...

— Quoi ? demanda vivement Xavier.

Don Juan éclata de rire.

— Allons ! dit-il, vous vous trahissez. Il serait cruel à moi de vous pousser davantage.

Au bruit de l'éclat de rire, le mendiant s'était retourné. Il souleva son chapeau de paille et tendit sa main ouverte vers le balcon.

Xavier prit sa bourse aussitôt.

— Ce nègre me déplaît ! grommela Carral en tirant aussi sa bourse.

Xavier jeta son offrande. Le mendiant, avant de se baisser pour la ramasser, se découvrit de nouveau et mit la main sur son cœur.

— Nègre, voilà cinq francs, cria Carral : je te les donne à condition que tu t'en iras au diable et qu'on ne te verra plus !

La pièce de cinq francs tomba dans le chapeau du mendiant. Au lieu de la serrer, il la lança loin de lui, et reprit son immobilité première.

— Vous l'avez offensé, dit Xavier.

— Offenser un nègre !... répliqua le mulâtre scandalisé ; — mais les opinions sont libres, et j'en suis pour mes cinq francs... Ah ça ! très cher, vous voilà retombé dans votre rêverie mélancolique. Vous avez décidément le spleen.

Xavier laissa échapper un soupir.

— C'est le mal des gens heureux, répondit-il ; je ne puis l'avoir.

Il leva sur son compagnon un regard triste et plein d'indécision ; puis, saisi par ce besoin d'épanchement qui est au cœur de tous les jeunes hommes, il prit la main du mulâtre, la serra dans les siennes et dit :

— Carral, vous êtes mon ami, je le crois ; j'ai confiance en vous. Puisque vous avez deviné une partie de mon secret, je veux tout vous dire... Je souffre !

— Cela se voit, très cher, mais... pourquoi souffrez-vous ?

— Je suis pauvre...

— C'est un inconvénient fort commun ! Je vous en offre autant.

— Et je m'appelle Xavier !

— C'est un joli prénom ! dit Carral avec une fatuité pen-dable ; — j'avoue qu'il faudrait au bout, quelque chose. Quant à moi, je n'ai point à me plaindre du sort à cet égard... mais que voulez-vous, très cher, si tout le monde avait de la naissance, personne ne serait gentilhomme !

— Et puis encore... reprit Xavier, qui avait à peine entendu ce décisif argument.

Mais, avant qu'il eût achevé sa phrase, les portes de Saint-Germain-des-Prés s'ouvrirent, et la foule des fidèles déborda sur la place. Les deux amis suspendirent leur conversation.

Le mendiant noir avait commencé sa recette. Immobile et la main étendue, il ressemblait à une statue d'ébène, placée là pour provoquer la charité des passants. Presque tout

le monde lui donnait, car il était connu, et la célébrité sert aussi aux mendiants.

Xavier s'était penché sur le balcon, son âme semblait avoir passé dans ses yeux.

— Était-*elle* donc à vêpres ?... demanda tout bas Carral.

— Qui ? répartit Xavier, dont le front se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Encore des réticences !... Mais ma question était superflue, je savais qu'*elle* y était : la voici !

Xavier se pencha davantage. Une jeune fille d'une exquisite beauté, mise avec cette simplicité aristocratique qui charme et qu'on ne saurait peindre, franchissait à ce moment le seuil de l'église. Une demoiselle de compagnie, dans le costume rigoureux de l'emploi, la suivait de près. En passant, devant le mendiant noir, la jeune fille déposa dans sa main une pièce de monnaie, et le mendiant sourit avec amour.

Ensuite la jeune fille leva un regard furtif vers le balcon ; un léger incarnat vint à sa joue.

— Elle l'aime !... pensa Carral.

Xavier joignit involontairement les mains.

À son tour mistress Blowter, la dame de compagnie, – il faut bien être Anglaise quand on est dame de compagnie, – leva les yeux en l'air, mais c'était tout simplement pour regarder le temps.

Le ciel, qui avait été pur toute la journée, se couvrait maintenant de nuages, et quelques gouttes de pluie com-

mençaient à tomber. L'Anglaise prit une physionomie sérieusement effrayée, et parcourut la place du regard. Il n'y avait qu'un fiacre, et ce fiacre, dont le cocher ronflait sur son siège, était à l'autre bout de la place.

— C'est bien cela ! dit Carral à demi-voix ; — pendant que mademoiselle de Rumbrye est à l'office, sous la garde d'une servante, madame la marquise, sa belle-mère, est au bois avec l'équipage, et M. Alfred des Vallées promène le cabriolet du marquis, son beau-père. C'est dans l'ordre ! — Le marquis et sa fille doivent aller à pied ou en fiacre.

Il n'y avait pas de milieu en effet. La jeune fille rentra sous la porte, et mistress Blowter, avec un dévouement bien méritoire, mit ses longs pieds britanniques sur le pavé mouillé, afin d'aller quérir la voiture de place.

— Très cher, dit alors Carral, ne vous gênez pas, je m'en vais.

Et il rentra dans la chambre.

La foule s'était écoulée. Il n'y avait plus auprès de l'église que le mendiant noir.

— Hélène !... murmura bien bas Xavier.

La jeune fille leva les yeux, et, ne voyant plus personne sur le balcon, elle fit un geste de contentement et prononça rapidement ces mots :

— Venez ce soir.

Mais le fiacre se prit à rouler lourdement sur le pavé de la place, et le malheureux Xavier n'entendit point. Il se pencha et tendit l'oreille ; ce fut en vain. Hélène était redevenue muette par la raison toute simple que mistress Blowter ap-

prochait. Le fiacre s'ouvrit, puis se referma, puis encore partit au trot saccadé de ses coursiers poussifs. Xavier grommela une exclamation de colère.

— Qu'a-t-elle dit ! s'écria-t-il.

— Venez ce soir ! prononça sous la fenêtre la voix grave et gutturale du nègre.

— Merci, merci, brave homme ! dit Xavier.

— Qui diable remerciez-vous là, très cher ? demanda Carral en revenant.

Xavier se retourna. L'expression de tristesse qui assombrissait naguère son visage avait complètement disparu. Un gai sourire entrouvrait maintenant sa bouche.

— Je parle tout seul, répondit-il. À propos, je ne pourrai vous tenir compagnie ce soir... Je vais à l'hôtel de Rumbrye.

— Ah !... fit don Juan.

— J'ai reçu une invitation... vous savez... l'autre jour ?... Je l'avais oublié.

— Fou que vous êtes ! dit Carral avec une bonhomie affectueuse et tant soit peu protectrice... vous prenez bien de la peine pour vous cacher de moi... vous faites de la diplomatie... Ne savez-vous donc pas que je connais vos petits secrets aussi bien que vous... mieux que vous peut-être ? Vous aimez une femme que sa position met au-dessus de vous.

Le front de Xavier se rembrunit de nouveau ; sa bouche perdit son sourire.

— C'est de l'audace ! ajouta Carral.

— De la folie ! voulez-vous dire, murmura Xavier avec amertume.

— Non pas : j'ai dit de l'audace. Votre partie n'est pas belle, mais on peut la gagner.

— Ah ! si j'étais riche ! s'écria Xavier.

— Ce serait un atout de plus dans votre jeu, rien que cela, très cher. Ce qu'il vous faudrait, ce serait un beau nom... un nom comme le mien par exemple.

— Vous êtes bien heureux, vous, Carral !

— Passablement... D'un autre côté, eussiez-vous le plus beau nom de France, vous trouveriez toujours sur vos pas un obstacle.

— Quel obstacle ?

La voix de Carral devint grave.

— Vous avez un ennemi mortel, Xavier, dit-il, un ennemi puissant, redoutable, et qui ne vous pardonnera point... Ne me demandez pas son nom ; je ne pourrais vous l'apprendre.

— Un ennemi mortel ! répéta le jeune homme ; — un ennemi qui ne me pardonnera point ?... Si loin que puissent se porter mes souvenirs, je ne découvre pas... Vous raillez, Carral ! Je suis sûr de n'avoir offensé personne.

Don Juan se repentait déjà d'avoir parlé sans doute, car il reprit aussitôt, en feignant l'enjouement :

— J'ai été trop loin, très cher, beaucoup trop loin ! Vous avez dû croire, sur ma foi ! qu'il s'agissait pour le moins d'un

traître de mélodrame... non : il y a quelqu'un en ce monde qui ne vous aime pas... voilà tout.

— Et ce quelqu'un, c'est ?...

— Réellement, je ne puis vous le dire... Mais qu'importe cela ?... Voyons, un peu d'aide fait quelquefois grand bien : voulez-vous accepter mes services ?

— Dans une affaire de cette nature, dit Xavier en hésitant, je ne vois pas...

— En quoi je puis vous servir ?... ni moi non plus. Mais je suis bien reçu à l'hôtel de Rumbrye, vous savez... Si je n'y vais plus depuis quelque temps, c'est que...

Carral s'arrêta un instant, et reprit avec une sorte de malaise :

— C'est un tort que je me donne, et... je prévois le moment où je serai forcé d'y retourner. Or, quand on a vraiment envie d'être utile, on trouve toujours quelque moyen...

Xavier prit la main de son compagnon, et la serra cordialement.

— Vous êtes un bon ami. Carrai, dit-il ; je vous remercie, et j'accepte votre offre... Mais, pour servir quelqu'un, il faut le connaître à fond, et vous ne me connaissez pas encore.

— Si fait, si fait ! s'écria Carral en reprenant son ton tranchant ; je sais votre histoire, ou plutôt je la devine. C'est celle d'une foule de héros de roman... Vous ignorez votre naissance : votre mère, ou, à défaut, de mère, quelque banquier complaisant, vous fait passer chaque mois le terme d'une modique pension...

— Ce n'est pas cela, interrompit Xavier.

— Non ?... Alors c'est quelque chose d'approchant.

— C'est quelque chose de triste, Carral ! dit lentement Xavier : j'ignore ma naissance, en effet... je ne connais pas plus ma mère que mon père... au collège, on payait ma pension par correspondance... depuis, je reçois 300 fr tous les mois.

— Que disais-je ?

— Ces 300 fr, qui me les donne ?

— Qu'importe ?

— Me les donnera-t-on toujours ?

— Ceci est plus sérieux ; mais tout porte à le croire. Par quelles mains recevez-vous ces 300 fr, Xavier ?

— Je ne sais.

— Oh ! oh ! voilà qui est très fort !... Il faut pourtant que vous voyiez quelqu'un ?

— Personne.

— Étrange !...

— Étrange en effet... et bien cruel aussi, Carral !... Oh ! croyez-en ma parole, sans cet amour insensé, je refuserais ce don mystérieux qui ressemble à une aumône ; je romprais avec le monde, où j'occupe une place en quelque sorte usurpée ; je travaillerais pour vivre ; je...

— Là, là ! interrompit Carral. — ne travaille pas qui veut, très cher. Il faut des protections pour être maçon ou menuisier... Allons donc ! vous tombez dans la déclamation.

Quand vous serez un avocat célèbre, – dans dix ou quinze ans, par exemple, il sera temps de repousser ce don, qui me semble à moi une très bonne chose... Quant à présent, amoureux ou non, il faut le recevoir... Mais, encore une fois, comment le recevez-vous ?

— Je n’ose vous le dire : vous ne me croiriez pas.

— Dites toujours.

— Eh bien ! chaque mois, du premier au cinq, je trouve un paquet soigneusement cacheté et contenant 15 louis en or.

— Où trouvez-vous cela ?

— Ici, à la place où nous sommes, sur ce balcon.

— Étrange, répéta Carral. – Et vous n’avez pas cherché à savoir ?... Moi je serais resté à l’affût.

— Je l’ai fait. Bien souvent j’ai passé la nuit entière à l’abri derrière mes rideaux. J’attendais, je guettais...

— Et jamais rien ?...

— Rien !

Don Juan se gratta le front d’un air pensif.

— Il y a une femme là-dessous, murmura-t-il.

— Je ne crois pas, reprit Xavier. Je n’ai rien vu ; le mystère reste entier pour moi ; mais c’est un homme qui jette cet or sur ma fenêtre. J’en suis sûr...

— Qui vous donne cette certitude ?

— Une nuit, – il y a de cela un an – j’étais resté à mon poste d’observation jusqu’au jour. Vers quatre heures du matin, un faible bruit se fit entendre sur le balcon... je me précipitai, et j’entrevis une grande ombre qui tournait rapidement l’angle de l’église... c’était un homme.

— La nuit, on ne peut être sûr...

— C’est ce que je me dis. – À cette époque, on faisait des réparations à l’hôtel. Le pavé disparaissait sous une épaisse couche de sable qu’une pluie abondante avait délayé durant la nuit. Je me hâtai d’allumer une bougie et de descendre : il n’y avait sous ma fenêtre qu’une seule empreinte de pas. Ces pas étaient ceux d’un homme, chaussé de gros souliers à triples rangées de clous.

— Des souliers d’Auvergnat !... des souliers de commissionnaire !..., s’écria Carral.

— Le croyez-vous ?

— Cela saute aux yeux !

Xavier demeura un instant pensif.

— Répondez-moi franchement, Carral, dit-il tout à coup : – Trouvez-vous que j’aie l’air d’un mulâtre ?

Carral tressaillit et regarda le jeune homme en face, d’un air menaçant. Cette question lui sembla un outrage indirect. Mais la douce et franche expression du visage de Xavier le rassura bientôt. Il se remit de son mieux, et répondit :

— Je ne m’y connais guère ; mais chacun se fait une idée des choses qu’il ignore, et vous êtes tout l’opposé de l’idée que je me fais d’un mulâtre.

Xavier poussa un long soupir de soulagement.

— Tout le monde me dit la même chose, murmura-t-il ;
— et cependant...

— Pourquoi m'avez-vous fait cette question ? reprit Carral.

— Pour rien... Il me vient parfois de cruelles pensées... Mais celle-ci est folle, et je ne vous la dirai pas.

— Confession générale !... Dites-moi tout, très cher.

— Non !... Si cela était, je serais trop misérable.

Xavier allait parler peut-être ; mais, à ce moment, un équipage, attelé de deux fringants chevaux, tourna court l'angle de la rue Saint-Germain-des-Prés et vint s'arrêter sous les fenêtres de l'hôtel. La nuit n'était pas tout à fait venue ; mais les objets ne se montraient déjà plus que dans un demi-jour douteux.

— De magnifiques chevaux ! s'écria Xavier, heureux d'échapper à la conversation.

Carral, au lieu de répondre, essuya vivement, les verres de son lorgnon, qu'il braqua sur l'écusson de la voiture.

— Rumbrye !... balbutia-t-il.

— Il est bien tard pour venir à l'église, reprit Xavier, qui n'avait pas entendu. — C'est peut-être quelque noble bonne fortune pour l'un de nos voisins.

Don Juan était pâle et tremblait.

— Pour vous peut-être, ajouta Xavier, pour vous qui ne dites rien, bon apôtre !

L'équipage s'ouvrit. Une femme à la tournure élégante et gracieuse posa ses petits pieds sur le pavé glissant, et regarda l'hôtel. – Le mendiant noir, qui jusqu'alors était resté immobile à son poste, et semblait dormir sous la saillie du portail, s'approcha et tendit la main.

Mais la belle dame passa lestement devant lui, et franchit le seuil de l'hôtel.

— J'avais, ma foi, deviné ! s'écria Xavier.

— C'est elle ! pensa Carral en changeant de couleur.

— Voici une étrange ressemblance ! murmura, le mendiant, dont le visage noir exprimait la surprise et le soupçon : – Je saurai qui elle est !

La dame, cependant, monta l'escalier de l'hôtel.

Xavier colla son oreille à la serrure de la porte, afin de contenter sa curiosité d'enfant, et de savoir chez quel heureux voisin se rendait la belle inconnue.

Quant au mendiant, il reprit tranquillement sa place sur le trottoir, à la porte de l'église.

Au bout de quelques secondes, on frappa trois petits coups à la porte de la chambre où se trouvaient nos deux jeunes gens.

— De mieux en mieux ! dit joyeusement Xavier : c'est pour vous ou pour moi.

— C'est pour moi, répondit don Juan d'une voix étouffée.

— Il ouvrit. Une femme entra, dont le visage se cachait sous un voile de dentelle, rendu opaque par les broderies dont il était chargé.

— À votre tour, ne vous gênez pas, ami, dit Xavier à voix basse ; – je me retire et me rends de ce pas où vous savez...

Il salua la dame voilée, et sortit.

Quand il fut parti, la physionomie de Carral changea subitement ; sa hardiesse, pleine de suffisance et de fanfaronnade, tomba comme par magie. Il s'inclina profondément et prit une attitude de respectueuse et de craintive soumission.

— Bonne maîtresse, dit-il d'une voix sourde, que voulez-vous de moi ?

II. JONQUILLE

Celle qui venait d'entrer était une femme de taille moyenne et admirablement prise. Sa figure avait perdu la fraîcheur de la jeunesse, mais elle était belle encore, et l'on pouvait croire que la pâleur de ses joues et l'aspect languide de ses grands yeux noirs étaient produits par la fatigue et non par les années. C'était une de ces femmes sur l'âge desquelles ils ne faut point engager de pari, à moins d'avoir en poche leur acte de naissance. Certains lui eussent donné trente ans ; de mieux instruits parlaient de la quarantaine. Si cette dernière hypothèse était vérité, notre impartialité doit proclamer que le temps avait glissé fort impunément sur son charmant visage. Or, qu'importent dix ans de plus ou de moins, quand on est belle ? Parny ou Gentil-Bernard ont dû dire cela quelque part : La beauté n'a point d'âge ; l'amour ne s'enquiert pas de ces détails ; une jolie femme est toujours une jeune femme.

Ce qui frappait en elle au premier aspect était cette lenteur de mouvements, cette nonchalance de pose, cette mollesse d'allure particulières aux filles des tropiques. Chacun de ses gestes s'arrondissait avec mignardise, mais sans affectation ; chacun de ses mouvements décelait une grâce paresseuse. Ses muscles semblaient dédaigner tout effort ; ses membres souples et d'un modèle exquis cherchaient instinctivement le repos, et, dans le repos, le bien-être.

Qui ne sait les séductions infinies de cette indolence créole, sous laquelle couve et brûle d'ordinaire une puissante énergie ? Ces femmes qui vivent en dormant peuvent, si la

passion les éveille, bondir comme des gazelles. Ces mains blanches, pour lesquelles la mousseline n'est point assez douce, ces mains si faibles que le poids d'un éventail les fatigue, se crispent parfois et serrent à la broyer la main robuste d'un homme.

Madame la marquise de Rumbrye était une créole. Elle joignait à la grâce coloniale ces grâces autres et non moins charmantes des Parisiennes, ces séductions apprises, mélange savant de naturel et d'étude. Un long séjour en France les lui avait enseignées.

Elle répondit au salut de Xavier par une inclination polie, et rejeta son voile en arrière dès qu'il fut parti.

— Que voulez-vous de moi, bonne maîtresse ? répéta Carral, qui gardait l'attitude d'un coupable attendant son arrêt.

— Tu te souviens donc enfin que je suis ta maîtresse, mulâtre ! dit madame de Rumbrye en montrant du doigt un fauteuil.

Carral se hâta d'avancer le fauteuil.

— Je ne l'ai jamais oublié, répondit-il.

Madame de Rumbrye s'assit, disposa négligemment les plis de sa robe de soie, et employa une ou deux secondes à chercher la position la plus confortable. Quand elle l'eut trouvée, elle pencha sa tête sur son épaule et ferma les yeux à demi.

— Il faut venir vous chercher, Juan de Carral, reprit-elle ; depuis quand un mot de moi ne suffit-il plus pour vous appeler ?...

Le mulâtre ouvrait la bouche pour s'excuser, mais un geste de la marquise lui imposa silence. Ce geste désignait tout simplement un tabouret placé à l'autre bout de la chambre. Carral alla prendre le tabouret qu'il déposa aux pieds de madame de Rumbrye. La créole, alors, compléta son installation, croisa ses fines jambes l'une sur l'autre, et se trouva suffisamment à l'aise.

Carral resta debout devant elle, muet et les yeux baissés.

— Je vous ai écrit deux fois, dit madame de Rumbrye ; — Deux fois... à vous... moi ! Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

— Je n'osais...

— Vous n'osiez ! pourquoi ?... Parce que vous m'avez désobéi ?...

— Non, maîtresse ; vos ordres sont exécutés.

Le front de la marquise s'éclaira.

— Tu es un bon garçon. Jonquille, dit-elle de cette voix aiguë et chantante à laquelle les créoles savent donner une si pénétrante douceur. — Voyons ! qu'as-tu fait ?

— Je me suis lié avec le jeune homme, répondit Carral ; depuis un mois nous ne nous quittons plus ; vous voyez, nous vivons comme des frères : un seul appartement pour nous deux !

— C'est bien... je te savais un garçon adroit... Après ?

— Je connais son histoire et ses petits secrets.

— C'est au mieux !... Ensuite ?

— Maîtresse, dit Carral d'un ton triste et suppliant, Xavier m'aime... Il y a bien longtemps que personne ne m'a aimé... Pitié pour lui ! ne lui faites point de mal.

— Pauvre Jonquille ! murmura la marquise en renversant sa tête sur le dos du fauteuil.

Il y avait dans son sourire une ironie tranquille et impitoyable. Le mulâtre sentit ses dents s'entrechoquer. Un mouvement de haine furieuse lui fit bondir le cœur.

— Juan de Carral, reprit la marquise en le couvrant de son regard fixe et calme, est-ce là tout ce que vous avez fait ?

— Il est si jeune ! murmura le mulâtre.

Madame de Rumbrye fit une petite moue qu'un connaisseur eût déclarée ravissante ; puis elle laissa tomber ces mots, en ébauchant un léger bâillement :

— Vous divaguez, mon pauvre garçon !... Parlons raisonnablement, s'il vous plaît. Je vous avais donné un ordre ; vous ne l'avez exécuté qu'à moitié. C'est dangereux cela, savez-vous ?

— Je sais que je suis à vous, maîtresse ; je sais que mon fol orgueil me fait votre esclave autant et plus que si nous n'étions point sur une terre de liberté... Ce fut un jour fatal que celui où, reniant mon origine, je m'affublai d'un nom noble, afin d'inspirer l'envie après avoir fait si longtemps pitié... Je croyais qu'en Europe, comme là-bas, le mulâtre était un être maudit de tous, un plastron misérable, un paria !... Je me trompais ; vous le saviez, et pourtant vous me laissâtes faire... Je me souviens encore de votre sourire quand vous découvrites ma métamorphose... Vous aviez raison de

sourire, maîtresse, car ce hasard vous rendait un esclave, un esclave que les lois humaines ne pouvaient point désormais affranchir.

— Tu es éloquent, Jonquille, dit froidement madame de Rumbrye.

— Toujours ce nom ! s'écria le mulâtre avec colère. Oubliez-vous donc que le jour où je redeviendrais Jonquille, vous perdriez tout pouvoir sur moi ?

— C'est vrai, Juan de Carral, et j'ai trop besoin de vous pour m'exposer à cette perte ; mais continuez votre harangue.

Le mulâtre fut glacé par ce ton sarcastique. Il reprit néanmoins.

— Je suis né sur votre habitation, maîtresse ; la liberté est venue : j'y ai renoncé ; je me suis vendu de nouveau ; mais les esclaves se révoltent parfois : prenez garde !

La marquise releva sa tête à demi ; cette fois le mulâtre soutint bravement son regard.

— Prétendez-vous lutter contre moi ? dit madame de Rumbrye sans sortir de sa nonchalante indifférence.

— Demandez-moi quelque chose que je puisse faire... Je ne veux pas perdre Xavier.

— Vous ne voulez pas ! prononça lentement la marquise, dont l'œil noir scintilla sous son sourcil froncé.

Le mulâtre se sentit faiblir.

— Maîtresse ! s'écria-t-il, encore une fois, ayez, pitié de lui ! Il a vingt-deux ans ; son cœur est généreux et pur. Il ignore le mal...

— Assez ! interrompit la marquise. On dirait, monsieur de Carral, que vous voulez tenter ma patience aujourd'hui ! Sur ma foi, vous m'avez menacée !... vous m'avez dit *je veux* ! que sais-je, moi ? Vous avez passé toutes les bornes de l'insolence !...

— Maîtresse !...

— Silence !

La marquise repoussa violemment du pied le tabouret, et se dressa en face de Carral, qui, subissant une influence mystique et victorieuse, se prit à trembler et recula.

— Tu vois bien que tu as peur, mulâtre ! dit madame de Rumbrye avec un écrasant mépris. Il y a en toi du sang de nègre, et tu ne ressembles aux hommes d'Europe que par une vanité misérable qui parodie leur viril orgueil !... Tu es à moi ; tu l'as dit, et tu as dit vrai ; mais si je compte sur cet esclavage moral, ce n'est pas parce que tu es fils de noir. C'est parce que j'ai sondé ta misère ; c'est parce que, — suprême infamie ! — tu as eu honte de ta race, et que, au lieu de relever ton front comme un homme, tu as caché ta naissance sous un nom dérobé !... Ah ! je puis te parler ainsi sans crainte, maintenant. Il n'est plus temps pour toi de revenir sur tes pas. Il faut que tu restes don Juan de Carral, sous peine d'être honni de tous et conspué comme un lâche...

— Malheur ! malheur ! cria sourdement Carral.

— Tu n'as pas peur que je dévoile ta vie passée ; tu n'as pas peur que je dise : cet homme est flétri, son existence

s'est écoulée au milieu d'ignominieuses manœuvres ; ses habits gardaient autrefois la fange des sordides tripots où il se vautrait du matin au soir... Tu crains seulement que je t'appelle un jour Jonquille ou mulâtre... Écoute ! je te connais et je te juge. Ce n'est point par pitié pour Xavier que tu plaidais sa cause tout à l'heure. C'était pour essayer de la révolte, pour voir si le joug serait lourd à secouer... Je te pardonne pour cette fois, mais, crois-moi, que ce soit la dernière !

La marquise, tandis qu'elle parlait ainsi, avait tellement changé de maintien, et même de visage, qu'on l'eût difficilement reconnue. Sa tête s'était redressée, droite et fière ; son col avait raffermi la mollesse de ses contours ; sa taille entière avait perdu ses nonchalantes et gracieuses ondulations. Son œil, séchant sa langueur humide, avait pris une brûlante acuité de regard. Ses sourcils s'étaient rapprochés, les lignes de sa bouche avaient brisé en angles carrés et heurtés leur harmonieuse rondeur, et une ride, profondément creusée, sillonnait son front naguère si pur. Tout en elle appuyait l'invincible et soudaine manifestation de sa volonté de fer.

À peine avait-elle prononcé ces derniers mots, que ses muscles violemment tendus se relâchèrent. Elle se laissa retomber sur le fauteuil et reprit son indolente attitude.

Carral n'essaya point de répondre.

Un instant sa rage impuissante lui souffla la pensée d'un crime. Ses mains s'ouvrirent instinctivement, comme pour étreindre cette frêle créature qui le foulait aux pieds. Mais il n'osa pas, et dès lors, accablé sous le poids de sa propre faiblesse, il s'avoua vaincu.

Carral était venu vers Xavier sur l'ordre de la marquise. Il n'avait point eu de peine à capter l'amitié du jeune homme, et, le voyant si confiant et si bon, il s'était pris à l'aimer. Néanmoins, madame de Rumbrye avait deviné le fond de son cœur lorsqu'elle avait dit : – Ce n'est point par pitié pour Xavier, mais par intérêt pour toi, que tu plaides sa cause. Le mulâtre avait tout au plus une précaire velléité de sauver son ami, tandis qu'il brûlait de secouer le joug qui pesait sur lui-même.

Il ne faut pas que le lecteur se méprenne. Ce joug était bien réel. Juan de Carral, en effet, avait menti à Xavier en lui disant qu'il était pauvre. Soit que madame de Rumbrye le payât, soit qu'il eût retiré bon fruit de ses intrigues passées, il menait, dans le monde, un train *honorabile* et conforme à sa naissance prétendue. Il n'était plus le mulâtre indécis entre une médiocrité tranquille et une périlleuse usurpation de nom ; il était gentilhomme, ou passait pour tel, ce qui est tout un. Or, si les vrais gentilshommes tiennent à leur noblesse, quel ne doit pas être l'entêtement des faux nobles ?

Et encore, les faux nobles, démasqués, redeviennent bourgeois ; on se moque d'eux un jour, puis on les oublie. Mais redevenir mulâtre ! changer le nom de Carral pour celui de Jonquille ! c'était là chose impossible, surtout si l'on fait la part de la surprenante et puérile vanité des hommes de couleur.

Il se fit, entre nos deux interlocuteurs, un long silence, après lequel Carral, masquant sa rancune profonde sous une feinte humilité, reprit enfin la parole :

— Bonne maîtresse, dit-il, j'ai eu tort, et je me repens... À l'avenir, je vous obéirai sans murmures.

— N'en parlons plus, répondit madame de Rumbrye du bout des lèvres. Tu es un peu fou parfois, mais chacun a ses défauts... Dis-moi l'histoire de notre jeune homme.

Carral ne se le fit point répéter, et raconta tout ce qu'il savait de Xavier. La marquise l'écouta avec une extrême attention.

— Bâtard ! murmura-t-elle quand il eut achevé ; – je m'en doutais, mais je n'espérais pas tout cela... Quinze louis tous les mois !... quinze louis dont il ne peut justifier la source !... Nous le tenons !

Elle demeura un instant pensive, puis, levant tout à coup ses regards sur Carral :

— Savez-vous, demanda-t-elle brusquement, pourquoi je veux éloigner ce jeune homme ?

— Je ne me permets point de surprendre les secrets de ma bonne maîtresse, répondit hypocritement Carral.

— Je vous aurais cru plus clairvoyant... Xavier aime mademoiselle de Rumbrye.

— J'avais oublié de vous le dire.

— Et vous ne devinez pas le reste ?...

Carral appela sur son visage une expression de curieuse ignorance.

— Mademoiselle de Rumbrye, reprit la marquise est l'unique héritière de mon mari, et mon mari a cinq cent mille francs de rentes.

— Magnifique fortune ! s'écria le mulâtre, dont l'œil jeta un rapide éclair.

— Alfred, mon fils, en aurait eu une plus belle si Saint-Domingue... Mais tout cela est fini... Alfred, disais-je, possède à peine une bourgeoise aisance...

— Je comprends... un mariage ?...

— Précisément... mais je crois, Dieu me pardonne, que cette petite folle d'Hélène pense à ce Xavier plus qu'il n'est nécessaire... Pour comble de malheur, M. de Rumbrye, qui prétend avoir échappé à un fort grand danger durant les cent-jours par l'entremise de ce même Xavier, s'est pris pour lui d'un attachement inconcevable.

— C'est un hasard fâcheux !...

— Aussi, songer aux expédients ordinaires pour éloigner ce mystérieux orphelin, ce serait folie... Le marquis s'y opposerait, et mademoiselle de Rumbrye elle-même pourrait se compromettre... Il faut employer les grands moyens.

— J'attends vos ordres, dit Carral.

— Quand je vous ai envoyé ici, reprit la marquise, j'avais mon plan ; je vous l'expliquerai en gros. Oubliez-le ; j'y renonce.

— Tant mieux ! s'écria le mulâtre ; enfoncer peu à peu dans le vice un pauvre jeune homme, le suivre pas à pas pour le perdre !...

— Laissez ! interrompit-madame de Rumbrye ; vous êtes souverainement maladroit quand vous faites de la morale... Mon nouveau plan est de beaucoup meilleur ; il suffira d'une soirée pour l'exécuter, et votre âme honnête, – la marquise appuya sur ces mots – n'y trouvera point, je veux le croire, d'objection !... Suivez-moi bien.

Ici madame de Rumbrye quitta sa lente prononciation créole pour prendre un petit ton bref et positif, beaucoup plus convenable quand on parle d'affaires. Elle déduisit avec une lucidité parfaite et une merveilleuse netteté d'élocution un plan tout entier, que le lecteur pourra trouver perfide, quand il le connaîtra, mais qui témoignait hautement de l'intelligence distinguée de madame la marquise.

Carral écouta d'abord *sa bonne maîtresse* avec une respectueuse attention. À mesure qu'elle parlait, le mulâtre, sa nature d'aigrefin aidant, se prenait de sympathie pour un plan si bien combiné, il poussait de temps en temps des exclamations admiratives.

Mais quand madame de Rumbrye se tut, Carral fit un rapide retour sur lui-même, songea au résultat, et recula devant l'exécution.

Il y avait encore en cet homme quelques bons sentiments. Le premier mouvement, chez lui, valait toujours mieux que la réflexion.

— Que penses-tu de cela ? demanda la marquise en achevant son explication.

Carral hésita.

— Maîtresse, dit-il avec timidité, vous ne pouvez exiger que je vous aide dans une aussi noire trahison ?

— Qui t'a parlé de m'aider ? s'écria madame de Rumbrye, dont la lèvre se releva légèrement.

— Je croyais...

Tu te trompais... Je ne me mêle de rien ; tu agiras tout seul.

À cette conclusion inattendue, le mulâtre ne put se contenir.

— Mon rôle n'était pas assez cruel ! dit-il amèrement ; vous jugez à propos de l'aggraver par une raillerie... Eh bien ! madame, dussiez-vous me faire tout le mal dont vous êtes capable, je vous refuse mon concours.

— Cet homme devient singulièrement incommode ! murmura la marquise en se levant d'un air parfaitement naturel ; adieu donc, mon pauvre ami, poursuivit-elle ; je me précautionnerai d'un autre agent.

Elle s'approcha de la glace et disposa gracieusement les plis de son cachemire de l'Inde.

— Ne viendrez-vous point à l'hôtel ce soir, monsieur de Carral ! dit-elle ; nous avons une réunion d'amis.

Carral baissait la tête d'un air sombre et ne répondait point.

— Si vous venez, ajouta la marquise, vous ne vous en repentirez point. Je compte régaler mes hôtes de l'histoire du mulâtre Jonquille...

— Vous ne le ferez pas ! s'écria Carral.

— Si fait !

— Grâce, madame !...

Le mulâtre s'était jeté à genoux, mais madame de Rumbrye, donnant un dernier tour à son beau châle, traversa la chambre de son pas lent et balancé, ouvrit la porte et disparut.

Le mulâtre se redressa lentement. Sa face était livide, son regard était fixe et sanglant.

— N'aurai-je donc jamais mon tour ! dit-il d'une voix creuse. Oh ! si quelque jour l'occasion se présente, comme je me vengerai.

Au moment où madame la marquise de Rumbrye sortait de l'allée, le mendiant, qui l'avait patiemment attendue, se présenta de nouveau devant elle et tendit la main.

— Encore ce noir ! dit-elle avec dégoût.

Elle détourna la tête et monta dans sa voiture.

Le nègre ne se tint point pour battu ; il s'approcha et plongea un long regard dans l'intérieur de la voiture. La figure de la marquise, sur laquelle tombait d'aplomb un rayon du réverbère voisin, se distinguait parfaitement.

À la vue de cette audacieuse persistance, elle fronça le sourcil et ferma brusquement le store.

Le mendiant fit le tour de la voiture, et vint se placer à l'autre portière.

— Va-t'en ! s'écria madame de Rumbrye avec colère : je ne donne jamais aux noirs !

— C'est vrai !... dit le mendiant avec amertume.

Le laquais s'approcha et demanda les ordres de madame la marquise. Le nègre tendit avidement l'oreille.

— À l'hôtel ! dit seulement la marquise.

Le second store se ferma. L'équipage partit comme un trait, au grand trot de ses rapides chevaux.

— À l'hôtel ! pensa le mendiant resté seul ; — quel hôtel ?... et pourtant, il faut que je la revoie... Elle lui ressemble !... ce sont les mêmes traits, avec les cheveux de couleur différente. Et puis elle est créole !... Si c'était elle, mon Dieu !

Comme il prenait lentement la route de sa retraite nocturne, il aperçut un objet blanc sous le balcon. Il revint sur ses pas et le ramassa.

C'était un mouchoir de batiste brodée et garnie de dentelle, un mouchoir si fin qu'on l'eût fait entrer dans une noix vide. Le mendiant le ramassa et s'approcha du réverbère pour regarder la marque.

— C'est son mouchoir, disait-il en cherchant le chiffre ; — Voyons !... F.A. !... Mon Dieu ! mon Dieu ! tant de circonstances ne peuvent coïncider par hasard... C'est elle ! Oh ! il y a plus de vingt ans écoulés ; mais il faudra bien qu'elle se souvienne !... Je la retrouverai !

Il descendit la rue Saint-Germain-des-Prés, tourna celle de l'Abbaye et s'arrêta au seuil d'une maison de pauvre apparence située à l'angle de la petite rue Bourbon-le-Château. Au cinquième étage de cette maison, sous le toit, il y avait une mansarde nue, étroite et basse, dont le plafond, formé de solives vermoulues, soutenait immédiatement les ardoises de la couverture. C'était la demeure du mendiant.

Les meubles se composaient d'un grabat et d'un petit coffre ; mais, près de la lucarne qui servait de fenêtre, une sorte de trophée contrastait avec le misérable aspect de la pièce.

C'étaient d'abord deux épaulettes de capitaine en or, surmontées d'un chapeau d'uniforme à cocarde tricolore,

comme en portaient les officiers d'infanterie sous la république. Au-dessous, une épée à coquille de nacre était suspendue entre deux riches pistolets.

En entrant dans sa retraite, le mendiant alla tout droit au coffre, dont il fit jouer la forte serrure. Le coffre contenait une somme assez considérable en diverses monnaies, et un portefeuille, sur la plaque d'acier duquel était gravé un nom. Le nègre ajouta d'abord à son pécule la récolte de la journée, qui était bonne, puis il ouvrit vivement le portefeuille.

— C'est bien cela ! dit-il après avoir parcouru quelques papiers ; — F.A. !... ce sont les deux premières lettres de son nom !

Son émotion était si vive que ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Il se laissa tomber sur le grabat.

— Après avoir cherché patiemment... sans cesse... pendant vingt ans !... murmura-t-il, aurais-je enfin trouvé !... Hélas ! je me suis cru tant de fois sur le point de réussir !... si j'allais me tromper encore !

Sa tête s'abaissa sur sa poitrine ; il demeura un instant immobile et, comme accablé par le découragement ; mais bientôt sa haute taille se redressa, son regard brilla de confiance et d'espoir.

— Non, non ! dit-il — cette fois je ne me trompe pas !... Tout me dit que c'est elle, et mon labeur touche à son terme.

Il se leva debout. Son noir visage, dont les traits fortement caractérisés respiraient la vigueur morale et la bonté, prirent une expression de solennelle douleur. Il se mit à genoux devant le trophée et porta les épaulettes d'or à ses lèvres...

Il resta longtemps ainsi, perdu dans de lointains souvenirs ; puis deux larmes s'échappèrent de ses yeux et coulèrent lentement sur sa poitrine d'ébène.

— Maître à moi ! dit-il d'une voix douce en prenant involontairement le patois nègre depuis longtemps oublié : — bon maître à moi !

Ces mots semblèrent éveiller en lui tout un passé d'amour ; il baisa les épaulettes avec une sorte de transport.

— Tu es là-haut ! tu me vois ! s'écria-t-il d'une voix pleine de passion ; — réjouis-toi ! car ta dernière volonté va être accomplie !

III. LE BAL

L'hôtel de Rumbrye était un vaste et bel édifice situé entre cour et jardin, dont la porte cochère s'ouvrait sur la rue de Grenelle. Les écussons, martelés durant l'ère républicaine, n'avaient point été rétablis ; mais on voyait encore aux grands balcons de fer contourné le dragon de Rumbrye et le bâton de maréchal de France. C'était, dans toute la force du terme, un hôtel de grand seigneur, avec pavillon pour le suisse, décharges latérales et façade de palais. Pour arriver à la porte principale, il fallait gravir un haut perron circulaire dont les degrés de marbre supportaient des caisses de fleurs.

Ce soir-là c'était fête à l'hôtel. Le vestibule était illuminé. Des laquais en livrée montaient et descendaient sans bruit, comme font les valets de bonne maison, les marches tapissées du grand escalier. Du dehors, les salles et les galeries paraissaient vivement éclairées. Çà et là on apercevait, derrière quelque rideau entrouvert, les corniches sculptées des lambris, ou le cadre doré d'un séculaire portrait de famille. Les lustres étincelaient à travers la gaze et la soie, et leurs prismes de cristal jetaient, aux murs des maisons voisines de fugitifs reflets.

On voyait tout cela, mais seulement lorsque la porte cochère ouvrait ses deux battants pour donner passage à quelque calèche armoriée. L'équipage passé, la porte se refermait ; on ne voyait plus rien.

Car le beau monde se montre jaloux de ses joies. C'est seulement à la dérobée que le profane peut percer d'un furtif

et curieux coup d'œil le mystère de ces nobles magnificences.

Il y avait foule aux abords de l'hôtel : des gueux et des badauds ; les premiers étaient encore fort nombreux en 1816 ; les autres sont innombrables en tout temps. Chaque fois que la porte cochère s'ouvrait, cinquante regards aigus, avides, s'élançaient, traversaient la cour, et plongeaient comme autant de flèches dans les profondeurs du vestibule.

— De beaux diamants ! disait l'un on voyant une jolie femme descendre de voiture.

— C'est du faux ! répondait un autre en haussant les épaules.

— Quel teint frais ! répétait l'optimiste.

— C'est du fard ! répliquait le jaloux.

Et les mendiants criaient à fendre l'âme :

— La charité pour l'amour du bon Dieu !

Puis les lourds battants se rejoignaient bruyamment, et tout le monde se taisait.

Parfois quelques dandys d'estaminet passaient par hasard, s'arrêtaient et lorgnaient. Mais, prenant bientôt en pitié tout cet appareil et toutes ces fêtes, ils poursuivaient leur route vers le Prado, car le Prado existait sous ce nom ou sous un autre.

Vers dix heures la scène s'anima. Les voitures se succédaient avec une telle rapidité, que le suisse dut tenir la porte grande ouverte. Les badauds regardèrent alors tout à leur aise, et, contents de leur soirée, regagnèrent leur gîte en

gourmandant le ciel de ne leur avoir point donné un demi-million de rente. Mais les mendiants demeurèrent de pied ferme, et leur phalange se recruta d'une notable quantité de ces nomades industriels qui ouvrent les portières des fiacres et baissent le marchepied. Malheureusement les voitures de place étaient en minorité. C'est à peine si quelque fiacre honteux prenait parfois l'audace de se glisser entre deux resplendissantes calèches.

À l'intérieur, les salons commençaient à s'emplir. Ce n'était point un grand bal que donnait madame de Rumbrye. C'était une simple soirée, elle l'entendait ainsi du moins. Pour notre compte, nous n'avons jamais bien saisi la différence qui existe entre un grand bal et une simple soirée.

Pour une simple soirée, on n'invite, il est vrai que ses amis, tandis que pour un bal on rassemble toutes ses connaissances ; mais la liste est la même. Et, de fait, il faudrait avoir de bien tristes connaissances pour ne les point admettre au nombre de ses amis, quand il s'agit simplement de remplir de vastes salons ayant horreur du vide, et ne faisant leur effet complet qu'avec un public suffisant. Cela, d'ailleurs, ne tire point à conséquence.

Quoi qu'il en soit, la soirée de madame de Rumbrye n'était point un bal, ce qui n'empêchait pas qu'il y eût des toilettes princières et une étiquette irréprochable. Mais on pouvait se dire : – Que serait-ce donc si madame la marquise donnait un bal ? Cette possibilité flatteuse renferme le but et le motif de la subtile distinction que nous venons d'indiquer.

Il était dix heures et demie. L'orchestre avait prélude ; la maîtresse de la maison n'était point à son poste. Hélène, avec une grâce parfaite et cette science du monde qui semble naturelle aux filles de race, faisait les honneurs en

l'absence de sa belle-mère, et les faisait bien ; mais chacun se demandait néanmoins où était la marquise ; M. de Rumbrye avait jeté deux ou trois fois des regards inquiets et impatients vers la porte de l'appartement de sa femme.

Elle parut enfin. Tous les yeux se fixèrent sur elle, ceux des femmes avec envie, ceux des hommes avec admiration. Un murmure parcourut la salle entière.

Madame de Rumbrye s'était encore une fois transformée. Elle ne s'était point dépouillée de sa grâce native, mais elle l'avait modifiée. Son laisser-aller se corrigeait maintenant par une réserve aisée ; son nonchalant maintien s'était fait digne : la créole jouait son rôle de grande dame. Elle traversa lentement les salons, variant à l'infini ses compliments et ses sourires, et alla s'asseoir auprès de mademoiselle de Rumbrye qui, seule, dans cette brillante assemblée, pouvait lui disputer le prix de la beauté.

Lorsque madame la marquise avait quitté Juan de Carral, il était plus de neuf heures. Or, à son âge, si charmante qu'on puisse être, la toilette ne s'improvise plus. De là son retard. En arrivant, elle fit à Hélène un signe de tête plein d'affection, auquel celle-ci répondit par un salut respectueux. Il y avait dans ce salut un peu de contrainte et beaucoup de froideur.

Le bal reprit son cours. Pendant cela, nous ferons connaissance avec les personnages secondaires de notre drame.

M. le marquis de Rumbrye était un vieux gentilhomme plein d'honneur et de loyauté, il avait autrefois éperdument aimé sa femme. Cet amour s'était refroidi, et les méchantes langues prétendaient que ce n'était pas sans raison.

M. de Rumbrye avait, dit-on, pardonné bien des fois ; maintenant encore il ne faisait point de bruit, parce qu'un galant homme sait se taire en certaines circonstances ; mais le monde, auquel il faisait le sacrifice de ses colères conjugales, ne s'en montrait point reconnaissant, et c'était tout au plus si M. le marquis, en y mettant une extrême bonne volonté, pouvait espérer que le noble nom de Rumbrye restât au-dessus de toute fâcheuse atteinte.

Cette situation, que la morale et la courtoisie nous engagent à nommer exceptionnelle, rendait M. de Rumbrye froid et peu désireux de se produire. Ancien émigré, comblé de dignités et d'honneurs par la branche aînée de Bourbon, il subissait les nécessités de sa haute position et *représentait* comme il faut, mais ces fêtes le fatiguaient. Il devinait la pensée secrète de toute cette foule à son égard ; il croyait lire dans tous les regards un mot insultant et fatal ; il eût voulu fuir la société de ses pairs.

Pourtant, si madame la marquise avait jadis, – à une ou plusieurs reprises, – transgressé la loi conjugale (et ce fait passait pour notoire), depuis longtemps sa conduite n'avait rien de répréhensible. L'amour avait été pour son cœur une occupation ; elle avait maintenant d'autres passe-temps, et ne se donnait point le loisir de nouer des intrigues galantes. Elle aimait son fils d'une tendresse passionnée et sans bornes ; c'était peut-être le seul sentiment louable qui fût au fond du cœur de cette femme, que le hasard semblait avoir parée de toutes les séductions pour mieux masquer le noir et repoussant abîme de son âme.

Toute l'affection de M. de Rumbrye était concentrée sur sa fille, qu'il avait eue d'un premier mariage, et il s'applaudissait tous les jours de n'avoir point d'enfant de son

union actuelle. À part Hélène, il n'aimait personne, si ce n'est le roi et Xavier, qu'une circonstance fortuite avait fait son protecteur deux ans auparavant, pendant la réaction des cent jours. C'était là, du reste, un de ces services que tout homme de cœur peut rendre. Xavier, jeune et chérissant d'instinct la gloire impériale, avait salué avec enthousiasme le retour de Napoléon. Ses opinions connues l'avaient mis à même de défendre efficacement le vieil émigré contre les insultes de cette partie du peuple qui conspu sans cesse le vaincu et glorifie le vainqueur. Ce bon office rapprocha M. de Rumbrye de Xavier. Malgré la différence d'âge et d'opinions, malgré l'extrême distance qui les séparait sous le rapport de la position sociale, une sorte de liaison se forma entre eux. Le marquis était fait pour apprécier l'âme noble et pure du jeune homme. Il l'aima.

Quant à Xavier, il aima mademoiselle de Rumbrye, qui le paya de retour.

Le lecteur, nous en sommes certains, ne nous demandera point l'explication de ce fait. Xavier était beau ; il parlait bien et chaleureusement. Hélène lui donna son cœur à son insu. Quand elle découvrit son amour, il était trop tard ; elle se sentit faible et n'essaya même pas de *combattre*.

Hélène était une charmante fille de dix-sept ans. Le type de sa physionomie était tout français. Sa beauté consistait plus dans l'expression que dans la parfaite régularité de ses traits. Ses grands yeux bleus avaient des regards doux et fins ; son front sérieux pensait ; sa bouche mobile avait à peine besoin de parler pour se faire comprendre.

Parfois une éducation trop sévère comprime l'âme et l'intelligence des filles de grande maison ; pour avoir tout appris, elles ont perdu leur nature et ne savent point sourire,

marcher ou se taire autrement que par leçon et suivant une règle. Hélène avait échappé à ce travers. Son père ne l'avait point exclusivement confiée aux soins de madame de Rumbrye ; il l'avait laissée libre. Madame de Rumbrye, de son côté, curieuse de capter la confiance de sa belle-fille, s'était montrée marâtre complaisante et ne lui avait jamais dit que de douces paroles. Mais les femmes ne savent tromper que les hommes ; Hélène se défiait de madame de Rumbrye. Elle se défiait d'elle en ce sens qu'elle ne croyait point à son affection ; elle se défiait d'elle surtout pour ce qui regardait Xavier et son amour. Maintes fois la marquise, avec ces insinuantes et irrésistibles façons qui sont l'éloquence des femmes, avait essayé de provoquer une confiance. Elle avait dépensé, pour arriver à ce but, plus de ruses, plus de grimaces, plus de diplomatie qu'il n'en faudrait pour gréer, spirituellement parlant, l'arsenal de trois ambassadeurs, le tout en vain.

Hélène se tenait sur ses gardes. Trop réellement bien née pour perdre jamais le respect dû à la femme de son père, elle se renfermait dans une réserve d'autant plus désespérante qu'elle blessait moins les convenances.

Vaincue de ce côté, la marquise sentit grandir ses inquiétudes. Elle pensa que le silence d'Hélène était beaucoup plus significatif qu'un aveu. Elle mesura l'amour de la jeune fille à ses propres terreurs, et frémit en songeant qu'un entêtement d'ingénue, un caprice du premier âge, pourrait renverser le projet sur lequel étaient placés désormais tous ses désirs et tous ses espoirs. Elle était femme, et elle était mère. Il est très certain que dans le principe, ses craintes furent exagérées, et que sa fébrile imagination s'exalta comme à plaisir sur ce sujet qui eût à peine préoccupé un homme positif. Mais qui ne sait que dans de telles circonstances le

pressentiment l'emporte sur le calcul, et que la fièvre vaut mieux que la raison ? Mère, et sacrifiant tout en ce moment à sa tendresse de mère, la marquise voulut se créer de puissantes armes pour combattre ces dangers réels ou imaginaires. Elle vit en Xavier un obstacle fatal, et sa passion présente lui montra cet obstacle si terrible que, dès le premier jour, elle résolut de lui livrer un combat sans merci. Xavier barrait le chemin à son fils, et, par conséquent, lui barrait le chemin à elle, qui avait mis dans son amour de mère toutes les brûlantes ardeurs de ses anciennes amours. Or, quand une femme comme madame de Rumbrye trouve un obstacle humain en sa route, elle passe, dût un cadavre rester derrière elle sur le chemin.

M. de Rumbrye, du reste, avait contribué de son côté à exalter les frayeurs de sa femme et la haine que devaient faire naître ces frayeurs. Elle l'avait interrogé, non point de front, mais comme interrogent les femmes, en suivant les courbes concentriques d'une spirale qui tourne autour du but et l'atteint à coup sûr.

Le marquis, par une innocente vengeance, avait voulu lui laisser croire que Xavier pourrait un jour lui appartenir de bien près. En fallait-il davantage pour porter madame de Rumbrye à entamer la guerre et à la poursuivre sans trêve ? Néanmoins, elle attendait encore, car son esprit, aussi prudent que hardi et fougueux, savait s'imposer la patience.

Il nous reste à dire un mot de son fils, cause innocente de cette cruelle bataille, et base inactive sur laquelle reposaient tous les plans ambitieux de la marquise. C'était un magnifique garçon de cinq pieds sept pouces passés, cultivant la mode alors naissante des favoris dits à la Guiche, et respirant à peine sous l'étouffante pression de son gilet à

corset. M. Alfred Lefebvre des Vallées, était regardé comme un modèle accompli par son tailleur ; il parlait supérieurement chevaux, et poussait l'outré jusqu'à fumer parfois dans la rue, ce qui était inouï. Sa mère affirmait qu'il avait beaucoup d'esprit ; à force de l'entendre dire, il le croyait sincèrement. Au demeurant, il n'était pas beaucoup plus sot que le commun des serviteurs de la mode.

C'était cet honnête jeune monsieur que la marquise voulait donner pour époux à mademoiselle de Rumbrye. Lui ne demandait pas mieux. Il trouvait Hélène jolie personne, et n'avait aucune espèce de répugnance pour les cinq cent mille livres de rente de son beau-père. Mais son adhésion n'était pas la plus difficile à obtenir. M. de Rumbrye, sans jamais mettre en oubli la courtoisie inter-conjugale, ne prenait point la peine de cacher le peu de cas qu'il faisait de M. Alfred Lefebvre des Vallées. Il n'y avait guère de chance de le voir prêter les mains à une union de ce genre.

L'initiative devait donc venir d'Hélène, à qui son père ne pouvait rien refuser. C'était là le point important, Dieu sait que madame la marquise avait engagé l'action de longue main. Elle avait tenté tous les moyens de circonvenir Hélène, et de lui imposer un tendre sentiment pour M. Alfred Lefebvre des Vallées. Mais ici, comme dans les interrogatoires dont nous venons de parler, tous ses efforts étaient restés vains. M. Alfred avait beau se pavaner devant Hélène dans tout l'éclat de sa toilette ingénieusement excentrique, il n'obtenait pas même un regard.

Un observateur non prévenu ne se fût point étonné de cela. Les jeunes filles de bon sens détestent en effet les grands garçons corsetés, rembourrés, cousus pour ainsi dire dans leur enveloppe, comme était M. Alfred Lefebvre des

Vallées. Mais madame la marquise, femme d'excellent goût d'ailleurs, était aveugle à l'endroit de son héritier.

L'indifférence d'Hélène ne lui sembla point naturelle.

Elle récapitula toutes les raisons qu'elle avait de soupçonner, et, son expérience de femme se combinant avec son orgueil de mère, elle se dit, non plus par forme de doute, mais positivement et du ton dont se posent les axiomes : – Pour dédaigner mon Alfred, il faut aimer ailleurs.

Alors, elle chercha, jetant tout autour d'elle son regard habitué à lire couramment dans le grimoire du monde.

Elle dépouilla impartialement ses impressions reçues, et n'attacha pas plus sur Xavier que sur un autre son œil investigateur. C'était lui faire la partie belle. Comme on le pense, il y avait foule de prétendants autour des cinq cent mille livres de rente de mademoiselle de Rumbrye. Mais qu'importe le nombre ? Parmi tous ces rivaux, madame la marquise devina sans tâtonner celui qui aimait la jeune fille pour elle-même et non point pour son héritage. Elle reconnut en outre, avec une précision mathématique, que celui-là était aimé.

C'était Xavier. Elle retombait sur Xavier comme un comptable sur son chiffre après la preuve d'une addition douteuse qui se trouve être juste. Xavier ! un échappé de collègue qui portait deux mois de suite le même habit ! Xavier ! un blondin fade et timide que M. Alfred Lefebvre des Vallées dépassait de la cravate ! c'était non seulement terrible, mais souverainement humiliant.

Ce fut alors que madame la marquise commença les hostilités. Carral, son séide, fut envoyé par elle en guise

d'avant-garde. Il reçut ordre exprès de faire de Xavier un mauvais sujet, ou, au besoin, quelque chose de pis.

Pour apprécier le mérite de l'expédient mis en œuvre par madame la marquise, il faut bien se pénétrer de ceci : le grand monde se compose de deux classes essentiellement distinctes, les gens *obligés* et les gens *tolérés*. Les premiers sont à leur place ; à moins qu'ils n'encourent le bague, on ne les en peut point chasser. Ils sont là par droit d'héritage. Les autres, au contraire, sont parvenus, par voie d'élection ; ils sont *reçus* ; leur exclusion ne molesterait qu'eux seuls ; ils ne sont point, comme les premiers, parents ou alliés d'un bon tiers du salon ; ils n'ont pas de racines.

Xavier était du nombre de ces derniers. Appliqué à M. de... ou au jeune baron de... l'expédient de madame la marquise eût été pitoyable ; il eût mis peut-être ces messieurs à la mode ; dirigé contre Xavier, il prenait une force redoutable ; on ne pardonne rien aux gens tolérés. Donc, si madame la marquise avait abandonné ce plan pour un autre, cet autre devait être immanquable.

IV. UNE HISTOIRE AU DESSERT

En entrant dans le bal, le regard de la marquise fit rapidement le tour des salons, sans oublier un seul recoin. Carral n'était pas là. Un nuage passager assombrit le front de madame de Rumbrye.

Aurait-il décidément rompu sa chaîne ? se demanda-t-elle.

M. de Rumbrye, qui causait avec Xavier dans une embrasure, s'avança vers sa femme, et s'inclina cérémonieusement.

— Nous étions inquiets, madame, dit-il.

Ces mots renfermaient une question.

La créole, avant de répondre, adressa un de ses plus charmants sourires à Xavier, qui suivait le marquis.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit-elle ensuite. Vous me faites souvenir que je dois des remerciements à notre chère Hélène qui m'a sans doute remplacée.

— Ma fille est chez elle, madame ; vous ne lui devez point de remerciements... J'espère que vous n'avez pas été indisposée ?

— Je me suis oubliée dans mes dévotions du soir, répondit la créole en reposant son limpide regard sur la sévère figure de son mari.

Celui-ci se prit à sourire amèrement, s'inclina de nouveau, et céda la place à M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui venait rendre ses devoirs à sa mère.

Pendant cela, Xavier avait offert sa main à Hélène pour la contredanse.

— N'avez-vous point vu M. de Carral, Alfred ? demanda la marquise.

— Ma parole d'honneur, madame, je ne m'occupe guère de M. de Carral, répondit M. Lefebvre des Vallées ; je pense que vous trouvez mon gilet de bon goût ?

— Sans doute.

— Il n'est pas de Staub, madame. Vous me croirez si vous voulez c'est un petit tailleur que je forme... Il ira loin !

— Je le crois, murmura la marquise avec distraction.

— Ma parole d'honneur, vous ne m'écoutez pas ! s'écria M. Alfred Lefebvre des Vallées ; c'est étonnant !

— Alfred, reprit madame de Rumbrye, je voudrais parler à M. de Carral. Faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

— C'est étonnant ! répéta M. Lefebvre des Vallées, ma parole d'honneur !

Et il promena son gilet qui n'était pas de Staub, – vous nous croirez si vous voulez ! – dans tous les salons. Nulle part il ne trouva M. de Carral.

— Du diable si ma mère ne perd pas la tête ! pensa-t-il. Je vais faire un tour de bouillote.

La contredanse allait toujours. Hélène et Xavier s'étaient placés le plus loin possible de madame de Rumbrye, et causaient sans autre obstacle que l'obligation de ne point manquer les figures. Hélène avait dit à Xavier ; – venez ce soir ; mais ils ne faisaient, ni l'un ni l'autre, allusion à cette circonstance : Hélène par pudeur, Xavier par timidité. Leur entretien était une de ces causeries mystiques et qui, reproduites textuellement, prêteraient à rire, tant elles semblent insignifiantes, mais dont chaque mot a sa signification secrète, chaque inflexion de voix son attrait, chaque silence son intime bonheur.

C'est une chose charmante et souverainement gracieuse que ce continuel échange de pensées sympathiques, opéré, entre deux cœurs qui s'aiment, à l'aide de mots qui, dans le langage commun, ont un sens réglé, précis et très peu tendre. Ici la grammaire se transforme ; le sourire accentue la phrase et lui ôte la signification indifférente ; un coup d'œil met de la passion dans telle réponse que commande l'usage : l'amour pur a aussi son *argot*. Mais cet argot ne s'enseigne point ; vous l'oubliez le jour où vous n'aimez plus ; vieillard, vous ne sauriez plus le comprendre. C'est une langue choisie que le cœur seul entend et parle ; une langue dont la mystique syntaxe vous est révélée par le premier regard qui éveille votre âme ; une langue où chaque mot veut dire bonheur ; une langue enfin que bien des gens ne parlent qu'une fois dans leur vie, mais qu'on voudrait parler toujours.

Hélène et Xavier ne raisonnaient guère l'amour. Hélène surtout se laissait glisser sur la douce pente de sa pure et naïve tendresse, sans réfléchir, sans poursuivre un but bien distinct, mais aussi sans remords et sans crainte. Elle aimait l'homme qu'estimait son père ; l'homme que M. de Rumbrye

se plaisait à nommer son sauveur. Qui sait ? l'esprit de contradiction a sa petite place dans les meilleures natures : elle aimait peut-être aussi un peu l'homme que détestait madame la marquise...

Quant à Xavier, il aimait, voilà tout. Il avait vingt-deux ans, ses rêves étaient des sourires, et le souvenir d'un bal lui donnait du bonheur pour bien des jours.

À la dernière figure seulement, Hélène se souvint enfin qu'elle avait quelque chose à dire à Xavier.

Elle jeta autour d'elle un regard inquiet, pour constater l'absence de tous curieux, et prit un petit air grave :

— Monsieur Xavier, prononça-t-elle bien bas, je vous ai dit de venir ce soir.

— Si vous saviez ce que ce mot m'a donné de joie, mademoiselle !... commença Xavier d'un ton passionné.

— Laissez-moi parler, reprit la jeune fille ; maintenant que je réfléchis, je crois que j'ai eu tort. Je voulais vous mettre en garde contre une personne... mais je n'ai nulle certitude, et j'ai peur... Pourtant, monsieur Xavier, croyez-moi, soyez prudent.

— C'est étrange ! Carral aussi m'a dit que j'avais un ennemi.

— M. de Carral ?... et ne vous l'a-t-il point nommé ?...

— Non. Il ne l'a pas voulu.

— Eh bien ! monsieur Xavier, dit la jeune fille en hésitant, je vous le nommerai, moi... Défiez-vous de madame de Rumbrye.

À peine avait-elle prononcé ce nom qu'elle se sentit toucher légèrement l'épaule. Elle se retourna en tressaillant. La marquise était derrière elle.

— À votre tour, mon enfant, dit celle-ci avec une douceur enjouée ; vous manquez la figure.

Hélène partit, confuse et tremblante. Madame de Rumbrye la suivit d'un regard maternel.

— Qu'elle est belle et gracieuse ! murmura-t-elle de manière à être entendue de Xavier.

— Hélène se trompe, se dit celui-ci, qui partit à son tour.

Alors l'œil de la marquise devint sombre.

— Je suis devinée ! pensa-t-elle. Il faut qu'elle l'aime bien pour veiller ainsi sur lui !... Et ce misérable Jonquille qui ne vient pas !...

Xavier reconduisit Hélène à sa place, et alla se poster dans un coin d'où il pouvait l'apercevoir, en attendant que les convenances lui permissent de l'inviter de nouveau. Hélène, moins heureuse, fut forcée d'accepter la main de M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui lui fit, à brûle-pourpoint, les compliments les plus orageux, et lui jura sur son honneur que son gilet n'était point de Staub.

Vers deux heures du matin, Carral se présenta à la porte de l'hôtel. Il était pâle et défait. En entrant, ses yeux se baissèrent ; il n'osait point regarder ses amis en face, tant il craignait d'être accueilli par un rire de dédain. Il savait que madame de Rumbrye n'était point femme à faire de vaines menaces.

Quand il vit que chacun le recevait comme à l'ordinaire, sa poitrine fut soulagée d'un poids écrasant. Il reprit une partie de son assurance et se glissa dans une embrasure, espérant échapper au regard perçant de la marquise.

— Je vais observer, pensa-t-il ; peut-être n'osera-t-elle pas... Si elle parle, je me montrerai.

M. de Carral s'abusait. Madame de Rumbrye l'attendait toujours, et n'avait pas perdu de vue un seul instant la porte d'entrée. Elle l'avait vu, et s'était retirée, sûre désormais de sa victoire. — Peut-être n'eût-elle point parlé s'il n'était pas venu.

Déjà la danse se ralentissait. Un long cercle s'était formé autour de la maîtresse de la maison. Le souper approchait. Madame de Rumbrye se montrait d'une gaîté charmante ; elle ne tarissait pas en jolis mots, et deux académiciens sexagénaires l'avaient déjà comparée plusieurs fois à madame du Deffant.

Un laquais vint annoncer le souper. La marquise prit avec un ravissant abandon le bras de Xavier, et s'achemina vers la galerie où la table était dressée. En passant devant l'embrasure où se cachait Carral, elle se prit à rire comme si un souvenir subit excitait vivement son hilarité.

— Monsieur Xavier, dit-elle à haute voix, savez-vous l'histoire de Jonquille ! Xavier répondit négativement. Carral sentit au cœur une douleur aiguë et ne respira plus.

— Et vous, messieurs ? continua madame de Rumbrye en se tournant vers ceux qui la suivaient.

— Jonquille ! répéta le marquis ; c'est un singulier nom ?

— C'est un nom fort commun parmi les mulâtres, monsieur.

— Ma parole d'honneur, ce doit être drôle ! dit M. Alfred Lefebvre des Vallées.

— Faites-moi penser à raconter cette histoire, je vous prie, reprit madame de Rumbrye en s'adressant de nouveau à Xavier.

Le jeune homme s'inclina. La foule s'écoula lentement.

Quand il n'y eut plus personne. Carral sortit de sa cachette. Son visage était effrayant à voir.

— Elle me savait là ! murmura-t-il en grinçant des dents. Comme elle se fait un jeu de ma torture !... Et c'est lui... lui !... qu'elle charge de provoquer ce récit !

Il composa de son mieux ses traits, et entra à son tour dans la galerie.

Autour d'une table oblongue, chargée de mets, une ceinture brillante de femmes s'enroulait toute chatoyante d'or, de diamants et de soie. Derrière elles, les hommes servaient, ou mangeaient, suivant leur instinct. M. Alfred Lefebvre des Vallées mangeait, au grand détriment de son gilet, dont toutes les coutures craquaient et menaçaient ruine.

C'était, en vérité, un spectacle féerique. Les splendides surtout de la table affectant des formes bizarres renvoyaient, brisée, la lumière des lustres. Les blancs visages des femmes, vivement illuminés, empruntaient à tout cet éclat une fraîcheur factice, mais éblouissante. Il va sans dire que Carral n'était point en humeur d'admirer ce coup d'œil. Dédaignant désormais de se cacher, il s'avança vers la marquise.

— Croyez-moi si vous voulez, madame, dit M. Alfred des Vallées, voici M. de Carral que j'ai cherché inutilement toute la soirée !

— En vérité ! s'écria madame de Rumbrye en se tournant vers le nouvel arrivant ; il y a un siècle que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, monsieur !

Carral salua silencieusement.

— Mais vous semblez souffrir, reprit la marquise avec une impitoyable aisance ; avez-vous donc été malade ?

— Je souffre, en effet, répondit Carral.

— Du diable s'il n'a pas une figure de déterré, grommela M. Alfred Lefebvre des Vallées, que son gilet gênait et qui était de mauvaise humeur.

Madame de Rumbrye poussa son fauteuil de côté.

— Qu'on donne un siège à M. de Carral ! dit-elle avec une imperceptible ironie dont lui seul pouvait apercevoir et sentir le trait ; — asseyez-vous près de moi, continua-t-elle ; les malades et les dames ont droit aux mêmes égards.

Carral, avec une obéissance automatique, s'assit et demeura immobile.

La conversation, un instant interrompue par cet incident, redevint bientôt générale.

Madame la marquise, dit Xavier au bout de quelques temps, m'a chargé de lui rappeler une promesse qu'elle a daigné nous faire... l'histoire de Jonquille.

— Au dessert, interrompit la marquise en interrogeant Carral du regard.

Celui-ci ne bougea pas. Les muscles de son visage semblaient de bronze.

— Ma parole d'honneur, madame ! s'écria M. Alfred Lefebvre des Vallées, c'est abuser de notre impatience !...

— Vous qui contez si bien ! dit une comtesse.

— D'une manière si délicieuse ! appuyèrent plusieurs barons.

La marquise hésita un instant. Tandis qu'elle hésitait, Carral se tourna lentement vers elle, et la regarda en face.

Madame de Rumbrye prit ce regard pour un défi ; et comme l'assemblée entière continuait de la presser, elle appela sur sa lèvre un sourire cruel et dit :

— J'aurais mauvaise grâce à tarder davantage... Écoutez donc l'histoire du mulâtre Jonquille !

— Silence, au nom de Dieu ! murmura Carral d'une voix déchirante.

— Il y avait à Saint-Domingue, commença la marquise sans s'émouvoir le moins du monde, un mulâtre appelé Jonquille. Il était le fils d'une négresse nommée Pasiphaé, et d'un domestique blanc...

— Assez ! râla Carral, je le perdrai... je le tuerai s'il le faut.

La marquise continua son récit, mais auparavant elle répondit à la prière du mulâtre par un regard significatif. Entre eux, le pacte était cimenté de nouveau.

Cet accord n'empêcha pas madame de Rumbrye de raconter dans tous ses détails l'histoire de Carral. Elle avait

commencé ; il était impossible de s'arrêter court. Seulement elle changea le nom du héros. Mais comme ce changement eût pu diminuer son empire sur le mulâtre, elle eut soin d'en avertir son public, et ajouta en terminant :

— Vous connaissez tous, ou du moins pour la plupart, ce bouffon personnage. Je ne vous dirai point aujourd'hui son nom ; peut-être plus tard, pourrai-je me montrer moins discrète...

Une fois débarrassé de la crainte d'être démasqué, Carral avait repris son impudent caractère. Nous ne voulons pas dire que, en écoutant ainsi sa propre histoire, racontée d'une façon comique et assaisonnée d'un piquant persiflage, il ne s'indigna pas plus d'une fois, mais du moins sut-il parfaitement dissimuler son émotion. Bien mieux, il fut le premier à insister pour savoir le nom de cet impertinent mulâtre qui avait eu l'audace de se poser en gentilhomme. Il n'y avait que M. Alfred Lefebvre des Vallées qui criât plus haut que lui.

— Ma parole d'honneur ! disait ce jeune monsieur, je donnerais cinquante louis pour savoir le nom de ce malotru !

La marquise se montra inébranlable, et dut se faire en cette occasion, une grande renommée de discrétion.

En quittant la table, elle prit le bras de Carral.

— Vous êtes un fou entêté, dit-elle, et je pense que vous me savez gré de ne point vous avoir puni.

— Je vous remercie, maîtresse, répondit Carral.

— Prenez donc garde, à l'avenir !... Voyons ! vous êtes en mesure de m'obéir ; vous connaissez sans doute plusieurs de ces maisons ?...

— J'en connais plusieurs.

— Choisissez la plus suspecte, la plus mal hantée.

— Je le ferai.

— Et surtout, n'oubliez pas la démarche préliminaire...

— Je n'oublierai rien.

La marquise leva les yeux par hasard. Son regard tomba sur un quadrille dont faisaient partie Hélène et Xavier. Ils se parlaient bas, et l'amour se devinait dans leurs yeux.

— Voyez ! poursuivit madame de Rumbrye ; le temps presse... quand cela sera-t-il fait ?

— Cela sera fait demain.

La marquise ne put contenir un mouvement de joie.

— Je compte sur vous, dit-elle, et je vous récompenserai.

Depuis le commencement de cette scène, M. de Rumbrye ne les avait point perdus de vue ; aussi, lorsque la marquise fit à Carral, en le quittant, un cérémonieux salut auquel il répondit par une inclination pleine de respect. M. de Rumbrye hocha la tête.

— Il y a un secret entre eux ! se dit-il ; à table j'ai surpris d'un côté un coup d'œil suppliant, de l'autre un regard plein de menace... Ce fut un jour de honte et de malheur que celui où cette femme entra sous le toit de Rumbrye.

V. FLORENCE ANGÈLE DES VALLÉES

En 1792, il y avait à la ville du Cap (Saint-Domingue) une jeune orpheline de seize ans qui se nommait Florence-Angèle des Vallées. C'était à la fois la plus belle fille et la plus riche héritière de la colonie. On n'évaluait pas sa fortune à moins de dix millions de livres. Quand on parlait d'elle, c'était avec amour et respect, comme on parle d'un ange, car elle était pure autant que belle, on le croyait du moins.

Elle avait pour tuteur un vieil habitant à l'esprit étroit, à la probité rigide, fort sévère et fort ami de la routine, qui veillait assidûment sur elle et ne lui laissait point de liberté. Florence, à l'âge où les jeunes filles sont passionnées pour le plaisir, ne connaissait point le monde ; sa vie s'écoulait, solitaire et triste, dans la maison de M. Duvivier, son tuteur.

Vers le commencement de cette année, M. Duvivier chassa son principal commis, et fit choix, pour le remplacer, d'un Anglais dont le nom nous échappe. Cet anglais était un de ces lymphatiques personnages, froids et raides, au teint pâle, à la chevelure plate et blanchâtre, que la Grande-Bretagne sait produire à foison. Son cœur était aussi glacial que son visage ; c'était un profond abîme d'égoïsme et d'infatigable calcul.

Peu de temps après son entrée dans la maison de M. Duvivier, le caractère de Florence subit de notables modifications. Elle s'était montrée jusque-là douce, patiente, réservée ; ces qualités disparurent tout à coup. Sa véritable nature se révéla avec une violence extrême : elle devint impé-

rieuse, emportée ; elle se révolta contre la volonté de son tuteur ; puis, comme la fermeté légèrement obstinée de M. Duvivier demeurait victorieuse dans la lutte, Florence se fit hypocrite, et apprit à tromper.

Certes, pour qu'un tel changement eût pu s'opérer dans un temps si court, il fallait que le cœur de la jeune fille fût vicié d'avance et prédisposé au mal, mais il fallait aussi que quelque circonstance extérieure eût hâté le développement de ces germes mauvais. Il en était ainsi. L'Anglais, avec cette dépravation froide et sans passion qui ne peut exister que dans une âme britannique, avait entouré Florence de pièges ; il avait défait son éducation ; il l'avait souillée afin de la rendre sienne.

La jeune fille s'était jetée dans cette vie nouvelle avec une sorte d'emportement. Son tempérament s'était brusquement éveillé, en même temps que tout principe vertueux ou pudique s'effaçait au dedans d'elle.

Le premier commis se réjouissait silencieusement de son succès. Il se voyait déjà seigneur et maître de la plus riche héritière de l'île.

En ce moment, une sourde fermentation régnait déjà parmi les noirs. Les colons avaient maintes fois manifesté leurs inquiétudes, et plusieurs, entre les plus clairvoyants, soupçonnaient l'Angleterre d'attiser traîtreusement la révolte.

Le gouvernement du Cap demanda des secours à la mère-patrie, et provisoirement fit appel aux colonies environnantes. La Guadeloupe envoya un corps d'infanterie sous les ordres du lieutenant Lefebvre.

Le lieutenant Lefebvre était un jeune officier de grande espérance. Sa présence contint momentanément les rebelles.

Il avait emmené avec lui de la Guadeloupe un domestique nègre, qu'il avait affranchi, et dont il vantait souvent l'attachement à sa personne. Ce nègre, qui se nommait Neptune, ne le quittait jamais et le suivait jusque sur le champ de bataille.

Cependant la fermentation continuait parmi les noirs. Des émissaires parcouraient incessamment les habitations, distribuaient de l'argent et de l'eau-de-vie, entrant dans chaque case et prêchant la révolte. À diverses reprises, quelques-uns de ces ténébreux agents furent arrêtés ; ils étaient tous Anglais.

Cette circonstance donna quelques soupçons à M. Duvivier. Il fit épier son premier commis, et acquit la certitude que cet homme était un traître. Sans autre forme de procès, il l'embarqua sur un sloop et le fit jeter sur les côtes de l'une des Antilles anglaises. C'était là très certainement un acte de clémence.

M. Duvivier eut lieu de s'en repentir.

À la nouvelle de l'expulsion du commis, Florence Angèle fit éclater en effet une douleur mêlée de colère ; au milieu de ses larmes, elle avoua que cet homme était son amant, et qu'elle portait dans son sein le fruit de leur liaison ; elle avoua cela sans honte et sans repentir. Aux reproches de son tuteur elle répondit par un hautain silence ; puis elle annonça son intention de quitter la maison sur-le-champ.

M. Duvivier, n'écoutant que son juste courroux, la laissa faire et déserta sa tutelle.

Alors commença pour Florence une nouvelle vie. Riche comme elle l'était, et imbuë désormais des principes de son infâme précepteur, elle eut la force à dix-sept ans, de braver l'opinion publique. Sa maison devint le rendez-vous de ce monde d'aventuriers toujours pullulant aux colonies. Elle déploya un faste extravagant, lâcha tout à fait la bride à ses penchants pervers, et appela sur elle le mépris général.

L'Anglais fut bien vite oublié ; ses propres maximes servirent à chasser son souvenir. Il avait élevé deux divinités dans le cœur de la jeune fille : l'égoïsme et la volupté. Pour ces deux passions l'absent n'existe pas.

Florence, au bout de quelques mois, mit au jour un enfant du sexe masculin. Cet événement interrompit à peine ses fêtes. Pourtant, il faut le dire, elle se sentit tout de suite une tendresse passionnée pour le jeune Alfred. C'était le fils de l'Anglais, et l'Anglais devait être le seul homme pour qui Florence éprouvât un sentiment approchant de l'amour. Ses autres attachements furent de violentes et emportées fantaisies ; jamais elle n'aima dans le sens que les âmes douées de quelque noblesse attachent à ce mot.

Mais elle fut aimée, aimée avec dévouement et passion. Elle était si admirablement belle !

Le général Leclerc avait débarqué à Saint-Domingue avec les troupes françaises. Un de ses premiers actes avait été d'élever au grade de capitaine le lieutenant Lefebvre, dont la belle et ferme conduite avait longtemps maintenu la sécurité dans la ville du Cap. Jaloux de se rendre digne de cette faveur, le nouveau capitaine redoubla de zèle. Souvent, suivi de son nègre Neptune, il s'enfonça seul dans les immenses plantations de cannes et de café qui entourent la ville du Cap ; souvent même, il s'aventura dans les mon-

tagnes, afin de reconnaître la position des noirs révoltés. Ceux-ci s'étaient définitivement et régulièrement organisés ; leurs forces étaient, grandes, leur système de guerre aussi cruel que dangereux. Plus d'une fois le capitaine Lefebvre, pris dans quelque embuscade, ne dut la vie qu'à la vigueur prodigieuse et à l'intrépidité fidèle de son domestique noir.

Ce dernier était un homme de quarante ans à peu près ; sa taille était haute et fermement modelée ; ses traits étaient aussi réguliers que ceux d'un nègre peuvent l'être. En outre, sa physionomie différait remarquablement de celle des gens de sa race ; l'expression générale de ses traits annonçait la franchise, le dévouement et une grande force de volonté.

Cette dernière qualité ne l'empêchait point d'être le plus obéissant de tous les serviteurs. Son maître l'avait affranchi ; c'était à dater de ce jour qu'il était devenu véritablement esclave. Depuis lors, en effet, il avait voué au capitaine Lefebvre un attachement sans bornes. Quels que fussent les ordres du capitaine, il les exécutait avec la précision d'un automate. Discuter ces ordres lui eût semblé folie ; les oublier lui aurait paru un crime.

Malgré cette complète abnégation et ce dévouement absolu, Neptune était très fier d'être *libre*. Avec cette naïveté pleine de bon sens particulière à ses pareils, il comprenait que ne point user d'un droit, n'en constitue pas l'abandon. Il se délectait en pensant que le jour où il le *voudrait*, tout lien disparaîtrait. Par exemple, il était très fortement décidé à ne jamais briser ce lien, parce qu'alors il lui faudrait quitter son bon maître.

Entre le capitaine Lefebvre et lui, l'attachement était du reste réciproque. Le capitaine avait en son nègre Neptune

une confiance entière. Il lui eût donné sans crainte son plus cher trésor à garder.

Et pourtant il lui cachait un secret. Le capitaine Lefebvre aimait Florence des Vallées. Tous les soirs, il se rendait mystérieusement près d'elle. La première fois le nègre avait voulu le suivre ; mais, sur l'ordre du capitaine, il avait dû renoncer à son dessein. Neptune, en effet, n'était point un bon serviteur à la manière des valets d'Europe, qui servent parfois leurs maîtres malgré ces derniers. La volonté du capitaine était pour lui une religion. Ce que le capitaine disait de faire, Neptune le faisait : de telle sorte que si le capitaine lui eût dit : « Tue-moi ! » il est douteux que le long couteau du nègre fût resté tranquille à sa ceinture.

De toute la ville du Cap, le capitaine Lefebvre était peut-être le seul à ignorer la coupable conduite de Florence. Il la croyait pure ; Florence, qui l'avait pris pour objet de l'un de ses ardents et passagers caprices, étendait sa prestigieuse beauté comme un voile impénétrable entre lui et la vérité. Le capitaine, d'ailleurs, était très facile à tromper. Exclusivement partagé entre les soins de son service militaire et son amour, il ne voyait au Cap que Florence ; et Florence, quand elle voulait, savait revêtir l'angélique pudeur d'une sainte. Un mariage civil était doublement impossible entre les deux amants : la jeune fille était mineure ; le capitaine, au milieu des circonstances urgentes où il se trouvait, ne pouvait demander l'autorisation de ses chefs : ils s'unirent secrètement devant un prêtre.

Il va sans dire que Florence Angèle avait caché à son nouvel époux l'existence de l'enfant de l'Anglais. Aussi, quand pour la seconde fois elle fut mère, le capitaine ressentit une joie sans mélange, et son amour devint plus grand

encore, s'il est possible. Florence, au contraire, devint triste ; sa fantaisie avait pris fin ; elle se souvint du petit Alfred qui croissait loin d'elle, et n'éprouva plus qu'indifférence pour ce second enfant, et que dégoût pour son père.

Cette naissance avait lieu au moment où la guerre civile embrasait l'île tout entière. Les nègres, révoltés, commençaient à prendre le dessus. La ville du Cap, deux fois livrée aux insurgés, était en proie à l'anarchie. Tout ce que put faire le capitaine fut de constater religieusement la naissance de son fils, – mode qui, du reste, avait encore en quelques lieux une valeur légale ; – et l'acte fut dressé devant le prêtre qui avait conclu le mariage. Les mêmes témoins signèrent cette seconde déclaration.

C'étaient un domestique de Florence et un mulâtre du nom de Jonquille, qu'elle avait affranchi afin qu'il pût servir à cet office. Le capitaine prit un double de l'acte, et l'enfant fut mis en nourrice hors de la ville, dans une habitation neutre, régie par des nègres affranchis.

Quelques jours après, le capitaine, tenant la campagne, reçut par messenger une lettre de sa femme. Voici quel en était le contenu :

« Monsieur,

« J'ai cru vous aimer, je me suis trompée. C'est un malheur. Nous ne nous reverrons plus. J'avais omis de vous faire savoir que j'ai un fils à moi, non pas à vous, un fils que j'aime, parce que son père est le seul homme que j'aie aimé. J'emmène cet enfant avec moi. Je vous laisse le vôtre.

« Je garde l'acte de notre mariage. Il pourra servir à mon fils dans l'avenir. Votre fils, à vous, n'a besoin que de vous.

« Ne cherchez pas à me suivre. Je veux une séparation, et ma volonté est irrévocable. Il ne faut point m'en vouloir pour cela. Je suis faite ainsi.

« Adieu.

« Florence-Angèle »

Le capitaine se crut le jouet d'un songe pénible. Il relut trois ou quatre fois cette épître extraordinaire, et pensa devenir fou.

Tant de froide impudence le confondait d'autant plus qu'il avait eu jusque là pour sa femme presque autant d'estime que d'amour.

D'abord, il voulut tout abandonner et rejoindre Florence, ne fût-ce que pour se venger. Puis le mépris succéda à la colère, puis au mépris le désespoir. Sa vie était désormais brisée ; il avait mis en cette femme toutes ses espérances de bonheur. Le temps qu'il avait passé près d'elle lui apparaissait comme un songe tout plein de suaves délices, et le réveil n'en était que plus cruel. Un instant il pensa à mourir ; mais il était père : il résolut de vivre pour son enfant.

Il n'en devait pas être ainsi. La balle d'un nègre insurgé remplaça pour lui le suicide. Trois ou quatre jours après avoir reçu cette lettre funeste, son détachement fut attaqué par les révoltés sur les bords de la Grande Rivière. Le capitaine, suivant son habitude, combattit vaillamment, mais, au moment où il s'élançait pour culbuter les nègres à demi vaincus, il fut frappé d'un coup de feu à la hauteur du sein, et tomba dans les bras de son fidèle serviteur. Sa dernière pensée fut pour son fils, pauvre orphelin, que sa mort laissait sans appui sur la terre.

Quant à madame Florence-Angèle Lefebvre des Vallées, après avoir écrit de sa gentille écriture le galant billet que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, elle rassembla ses diamants, se munit d'une forte somme, et gagna une des Antilles anglaises, d'où elle partit pour Londres. Ce fut là qu'elle apprit, par un journal français, la mort de son mari. Elle était libre, bien libre désormais, et son fils aurait un nom que nul ne pourrait lui disputer. N'était-elle pas la veuve du capitaine Lefebvre ?

Quelque temps après, elle reçut une autre nouvelle. Celle-ci était beaucoup moins agréable. Nous voulons parler du triomphe des noirs à Saint-Domingue et de l'expulsion des Français. Florence-Angèle se trouva tout à coup ruinée.

Mais elle était jeune, merveilleusement belle, et menait grand train à l'aide du reste de ses ressources. Deux ou trois douzaines d'opulents gentlemen s'étaient déjà attelés à son char. Tournant contre l'Angleterre les principes que lui avait inculqués un Anglais, elle ruina un nombre notable de membres du haut parlement, sans dédaigner de porter le trouble dans plusieurs fortunes commerciales. Puis, quand elle fut lasse de cette vie brillante, mais au fond misérable, elle daigna donner sa main à un jeune lord, qui s'estima le plus heureux et le plus glorieux des mortels. C'est ainsi qu'on agit à Londres. Du boudoir d'une courtisane à la couche légitime d'un pair, il n'y a qu'un pas.

Pendant cela, le jeune M. Alfred des Vallées devenait un long et mince garçon, qui représentait assez bien, aux côtés de sa mère, sur les moelleux coussins de l'équipage de milord. Il ne savait rien, mais il ne voulait rien apprendre, ce qui permettait de conjecturer qu'il ferait quelque jour un fort estimable dandy.

Le mulâtre Jonquille avait suivi sa maîtresse. Doublement libre par son affranchissement et par sa présence en Angleterre, il eut un jour une déplorable idée qui le fit esclave de nouveau. Par compensation, il put se pavaner sous son nouveau nom de Juan de Carral et faire croire à tous qu'il était Andalou et aussi pur hidalgo que sa majesté le roi d'Espagne.

Ainsi se passèrent pour Florence-Angèle et son entourage les dernières années de la république française.

Elle était à la tête de la fashion britannique, et ses bals faisaient honte à ceux d'Almack. Lord Cornbury, qui était propriétaire de la moitié du comté de Norfolk, eût donné ses vingt et quelques châteaux pour un de ses sourires ; il l'aimait tant, ce bon seigneur, qu'il ne mangeait plus guère que trois livres de roast-beef à son dîner.

Ce jeûne extraordinaire, ou peut-être la fatale influence que la belle créole semblait porter avec elle, fut cause que sa seigneurie lord John Cornbury, du comté de Norfolk, mourut à la fleur de l'âge. On l'enterra sur ses terres, et ses nobles amis, qui appréciaient fort ses aimables qualités, burent plusieurs gallons de rhum au salut de son âme.

Florence-Angèle resta donc veuve pour la seconde fois. Nous ne voulons pas affirmer qu'elle regretta vivement son mari, mais elle donna des larmes sincères à ses magnifiques domaines qui étaient substitués et passèrent, avec la pairie, à un nouveau lord Cornbury, cousin de l'ancien au vingt-quatrième degré. Florence maudit du fond du cœur la brutalité de la législation anglaise et fit serment de ne jamais se remarier avec un membre de cette discourtoise nation.

Elle tint religieusement ce serment.

On était alors en 1806. Florence avait passé la trentaine, mais c'était toujours la même enchanteresse ; on eût dit que le temps lui-même, épris de sa beauté, l'avait voulu respecter. Une multitude de prétendants se pressait autour d'elle, sollicitant sa main, et faisant mille extravagances pour attirer son attention. Florence demeurait inexorable. Elle avait son projet.

Depuis quelques mois, un émigré français qui, jusqu'alors, avait servi Louis XVIII à Milan et en Russie, était venu s'établir à Londres. Ce gentilhomme, malgré les pertes considérables que la révolution lui avait fait subir, possédait encore une fort belle fortune pour un Français. Pour un lord, c'eût été une bagatelle : il n'avait guère que cinquante mille francs à dépenser par mois. Il se nommait M. le marquis de Rumbrye, était veuf, et avait une fille âgée de six à sept ans.

Le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées était en train d'accomplir sa quatorzième année. Florence pensa que mademoiselle de Rumbrye serait, pour lui, dans l'avenir, un parti très sortable. Pour ménager cette union, elle compta sur son adresse supérieure, sur l'influence qu'elle saurait acquérir sur le marquis, sur les qualités séduisantes du jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, etc., etc. Parmi ces espoirs divers, il y en avait de fort raisonnables. Ainsi M. de Rumbrye, qui se montrait très épris des charmes de la créole, devait, suivant toute apparence, voir augmenter indéfiniment sa tendresse. D'un autre côté l'expérience avait maintes fois appris à la charmante veuve qu'un homme, si entêté qu'il fût, ne savait point longtemps résister à son magique empire ; – mais qui peut répondre des événements ?

D'abord, tout sembla marcher au gré de Florence-Angèle. M. le marquis de Rumbrye, veuf, et regrettant sincè-

rement une femme aimable et vertueuse, crut la créole digne de remplacer la compagne qu'il avait perdue, il offrit sa main et fut accepté. Pendant les premiers mois, la conduite de Florence fut irréprochable ; elle joua parfaitement le rôle de bonne mère de famille, et voulut se charger de l'éducation de la jeune Hélène. Le marquis était heureux ; il s'applaudissait chaque jour davantage du choix qu'il avait fait.

Mais bientôt un nuage assombrit ce bonheur. M. de Rumbrye apprit qu'il était trompé : Florence n'avait pu garder longtemps le masque : elle était toujours l'élève de l'Anglais de Saint-Domingue. Après une première faute, elle feignit le repentir parce qu'elle sentit que la tendresse du marquis c'était l'avenir de son fils... M. de Rumbrye pardonna, mais il resta blessé au cœur, et son orgueil froissé lui montra sans cesse une tache à l'émail de son écusson. La marquise, enhardie par cette apparente mansuétude, se prit à regarder son mari comme un de ces hommes faibles qui, navrés par un outrage, sont ramenés par un sourire. Elle se trompa ; quand elle reconnut son erreur, il n'était plus temps de revenir. M. de Rumbrye était désormais pour elle un juge austère et sans faveur. Il ne l'aimait plus.

La marquise se repentit amèrement d'avoir compromis, pour quelque vain caprice, la réussite de son projet favori. Elle essaya de se replier sur Hélène. Mais, près de la jeune fille, elle devait encore échouer, ceci pour deux raisons, à supposer même qu'Hélène n'eût point rencontré Xavier sur son chemin. D'abord, Melle de Rumbrye avait un éloignement instinctif pour la femme qui avait remplacé sa bonne mère, ensuite le marquis, une fois qu'il eut connaissance entière du caractère de sa femme, s'interposa, pour ainsi dire, entre elle et sa fille. Il ne voulut point qu'une liaison trop

étroite se formât entre elles, car il était homme d'expérience et savait que le propre de la corruption morale, comme celui de la gangrène, est d'étendre continuellement sa contagieuse influence. Mistress Blowter fut placée près d'Hélène.

Malgré ces obstacles, la marquise ne renonça nullement à son dessein. Lorsque vint la restauration de la branche aînée de Bourbon et que la famille de Rumbrye rentra en France, elle reprit espoir. Loin du théâtre de ses fautes, le marquis oublierait peut-être.

Il n'oublia point ; mais, respectant dans sa femme le nom de Rumbrye, il ne fit part à personne de ses chagrins intérieurs. À Paris, la marquise put afficher la tenue rigide alors à la mode, et lever le front aussi haut que les plus irréprochables.

M. de Carral n'avait garde de manquer cette occasion de se produire. Il vint, le malheureux, comme il allait partout où il y avait du bruit et du mouvement. Paris était alors un centre de fêtes et de pompes de toute sorte. Le mulâtre se pavanait là sans défiance. Qui donc l'eût reconnu sous ce déguisement d'hidalgo ?

Mais tout à coup sa joie se changea en détresse. Florence Angèle dit un mot, et l'esclave sentit sa chaîne, plus pesante que jamais, se river autour de sa volonté. Il courba la tête et obéit.

Peut-être aimait-il Xavier, mais il fallait choisir entre Xavier et lui-même. Dans ces sortes d'alternatives le choix peut-il être douteux ?...

VI. LA TENTATION

Nous sommes encore au bal de madame la marquise de Rumbrye. Au moment où cette dernière et Carral se séparèrent, Xavier reconduisit Hélène à sa place. C'était la troisième fois qu'il dansait avec elle, et c'était la dernière. Xavier, dans sa sagesse, avait fixé ce nombre de trois contredanses, comme un terme qu'on pouvait atteindre et non dépasser.

Désormais, la fête n'avait plus guère d'attrait pour lui ; il avait épuisé sa part de bonheur. Assis dans l'angle le plus sombre du salon, où se tenait Hélène, il contemplait l'éblouissant tourbillon qui passait et repassait devant lui. Sa contenance était triste comme son cœur. Car, dès que Xavier n'était plus électrisé par le son de quelque voix amie, de sombres pensées emplissaient son âme. Il se comparait aux autres, et ce retour sur lui-même le rendait bien malheureux.

Les autres avaient une famille, un père dont ils pouvaient s'enorgueillir, une mère, une mère surtout, à qui confier leurs douleurs et leurs joies !

Il était, seul, lui. Une femme avait compati à sa souffrance. Il aimait, il était aimé, – mais il n'avait point d'espoir.

Bientôt, à mesure qu'il réfléchissait, ses tristes préoccupations se confondaient en cette seule pensée : Hélène serait peut-être à un autre ; elle ne pouvait être à lui. Devant cette poignante crainte, tout disparaissait. Il oubliait cet amour puissant, mais vague, que l'orphelin garde à sa mère inconnue ; il oubliait cet incessant désir de connaître son père qui

occupait autrefois toutes ses heures. Hélène ! Hélène ! n'était-ce pas là son unique bien, son seul trésor ? N'était-ce pas elle qui, la première, avait mis un baume bienfaisant sur la blessure de son âme ? L'amour d'Hélène ne lui tenait-il pas lieu de père, de mère et de famille ?...

Son regard avide et fixe la suivait de quadrille en quadrille ; il enviait ses danseurs ; il jalousait ceux qui figuraient en face d'elle.

Entre tous, celui qu'il jalousait le plus, était le pauvre jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui, réellement, n'en valait pas la peine. Mais l'inexpérience de Xavier lui montrait comme d'importants avantages le luxe et l'élégance fastueuse du fils de la créole. Il eût voulu, lui aussi, être brillant et envié : – il n'avait que vingt-deux ans.

Et, d'ailleurs, tous ces désirs avaient Hélène pour objet. Quand il disait : – Si j'étais riche, c'est qu'il comprenait que la fortune rapproche les distances. S'il eût été riche, il aurait dit : – Si j'étais noble !

Riche et noble, il n'aurait rien eu à envier ; car, parmi tous ces jeunes gens qui emplissaient les salons de l'hôtel, c'eût été lui, sans aucun doute, que M. de Rumbrye aurait choisi pour gendre de préférence.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, M. Alfred Lefebvre des Vallées passa près de lui, appuyé sur le bras d'un jeune chevalier anglo-man, dont la cravate blanche avait six pouces de hauteur.

— Avez-vous été heureux, cette nuit, *my dear* ? disait le chevalier.

— Croyez-moi si vous voulez, Sautenac, répondit M. Alfred Lefebvre des Vallées, — je n'ai gagné que cinq cents louis à ma dernière cave !

— Dix mille francs ! pensa Xavier stupéfait.

— Bagatelle ! reprit l'anglomane ; — *it is very !...*

Et comme il ne trouva pas le mot, il termina sa phrase par quelque barbarisme à désinence britannique.

— Ma parole d'honneur ! s'écria M. Alfred, je n'ai jamais entendu prononcer ce mot-là en Angleterre, Sautenac.

— C'est possible, répondit le chevalier avec aplomb ; — c'est de l'irlandais.

— À la bonne heure, Sautenac... Pour en revenir, ce petit bancal d'Imbert de Presme... vous savez, Imbert de Presme ?...

— Je sais... après ?

— Croyez-moi si vous voulez, Sautenac, il a gagné dix mille livres à lord Sidney Sturm.

— C'est un joli coup !

Les deux dandys s'éloignèrent.

— Dix mille livres ! murmura Xavier ; — deux cent mille francs !

— Rêvez-vous donc que vous êtes millionnaire, ami ? dit auprès de lui la voix de Juan de Carral.

Xavier se sentit rougir.

— Quelle folie ! balbutia-t-il.

Puis, se remettant, il ajouta :

— Et votre bonne fortune d’hier soir ?... ne m’en donnez vous point de nouvelles ?

Le front de Carral se plissa tout à coup.

— Très cher, dit-il d’une voix brève, vous me rendrez service en ne me parlant jamais de cela !... faisons un tour, voulez-vous ?

Xavier se leva aussitôt et prit le bras du mulâtre. Ils traversèrent ainsi plusieurs salons en silence. Xavier était préoccupé ; Carral semblait avoir à cœur d’entamer un sujet qu’il ne savait comment aborder. Enfin Xavier, emporté par une sorte d’idée fixe, répéta machinalement et sans le savoir :

— Deux cent cinquante mille francs !...

— Hein ? fit Carral étonné.

— Je n’ai jamais joué, dit brusquement Xavier en regardant son compagnon en face ; — est-il vrai qu’on puisse gagner deux cent cinquante mille francs dans une soirée ?

Un éclair de contentement illumina l’œil brun et profondément cave du mulâtre.

— En dix minutes, très cher, répondit-il.

— Deux cent cinquante mille francs !

— Le double... le triple... le décuple !... dit Carral en appuyant sur chaque terme de cette fantastique progression.

— C’est étrange ! murmura Xavier. On peut donc s’asseoir pauvre à une table de jeu et se relever ?...

— Trois ou quatre fois millionnaire, acheva Carral. Cela se voit tous les jours.

— C'est étrange ! répéta Xavier qui retomba dans sa rêverie.

Carral attachait sur lui un regard d'oiseau de proie. Il eût été évident pour un observateur que cette pente des idées de Xavier favorisait à souhait le secret dessein du mulâtre.

— Le pauvre garçon a du malheur ! pensa-t-il. Je voudrais être aussi certain de me venger de cette détestable femme que je suis sûr de le pousser dans le fossé... Il fait la moitié du chemin !

Comme si Xavier eût voulu confirmer ce pronostic, il releva la tête et entraîna Carral vers la porte du salon.

— Allons jouer ! dit-il avec une ardeur d'enfant.

— Jouer ! répéta Carral qui prit aussitôt l'air prudent et discret d'un Mentor ; avez-vous perdu la tête, très cher ?

— Pourquoi cela ? chacun n'est-il pas libre de jouer ?

— À la rigueur... chacun est libre en effet... mais...

— Mais quoi ? s'écria Xavier avec impatience.

— À votre place, je ne jouerais pas... *ici*... dit froidement Carral en accentuant avec force ce dernier mot.

Et comme Xavier l'interrogeait curieusement du regard, le mulâtre ajouta :

— Très cher, vous êtes plus neuf qu'une jeune fille la veille de sa première communion ! N'avez-vous donc jamais entendu tonner contre les joueurs ?

— Si fait, mais...

— Je sais ce vous allez dire... Sautenac joue, n'est-ce pas ? lord Sturm aussi, le commandeur de Kerambblas aussi, le gros Saint-Didier de même... c'est fort bien. Mais le chevalier de Sautenac attend une somme énorme sur le milliard de l'indemnité ; c'est connu... Lord Sturm est Anglais ; s'il ne jouait pas, il mentirait à sa nationalité... Saint-Didier, cette massive poupée, est marié : comme il a une nombreuse famille, on lui permet de manger son patrimoine... Enfin, le commandeur est Bas-Breton et ruiné de fond en comble. Le jeu est son droit... Quant à nous, quant à vous surtout, c'est bien différent... Que diable ! très cher, faut-il donc vous mettre les points sur les i ? Quand on n'a pour soi qu'une bonne réputation, — ce qui est un maigre domaine, très cher, — il faut au moins savoir la garder, sous peine...

— Je vous comprends, interrompit Xavier en baissant la tête : — les gens qu'on reçoit par condescendance n'ont qu'une faible portion des droits de cité parmi vous... Il ne viendrait plus à l'hôtel de Rumbrye.

— Si fait, très-cher, répondit froidement Carrai, — si fait ! on passe sur bien des choses pour danser trois contredanses avec... ne froncez pas le sourcil ; je me tais... Quant au jeu...

— Je ne veux plus jouer.

— Ah !... fit Carral avec inquiétude, comme vous voudrez. J'allais vous proposer un expédient.

Xavier ne répondit point. Sa fantaisie passagère l'avait abandonné. Mais en ce moment, comme si le hasard eût pris à tâche de la faire revivre, M. Alfred Lefebvre des Vallées s'avança vers les deux amis, appuyé sur le bras du comman-

deur de Kerambblas. Pour la vingtième fois peut-être il racontait le grand évènement de la soirée.

— Croyez-moi, si vous voulez, Kerambblas, disait-il, cet Imbert de Presme, vous savez, Imbert ?... que Dieu me damne s'il n'a pas gagné dix mille livres à lord Sidney Sturm !...

— Quel expédient alliez-vous me proposer, Carral ? demanda Xavier en jouant l'indifférence.

— Vous ne voulez plus ! répondit Carral.

— Non... c'est vrai... cependant dites toujours.

— Pauvre garçon ! murmura le mulâtre.

Il entraîna Xavier à l'écart et prit un air mystérieux.

— Je suis joueur, dit-il à voix basse ; – joueur, entendez-vous. Xavier ?... À cause de cela je ne veux pas que vous deveniez joueur, car c'est une passion terrible et mortelle !

Il était impossible de se méprendre. Carral disait vrai. Tandis qu'il parlait du jeu, sa corde sensible vibrait violemment. Il était éloquent, presque tragique.

— Mais vous jouerez une fois, reprit-il, une seule fois, – parce que, la première fois qu'on joue, on gagne toujours... Ne m'interrompez pas, ne haussez pas les épaules ; ce que je dis là est un fait : on gagne toujours... Écoutez ! ce ne sera point dans un salon que vous jouerez ; cela vous perdrait. Ce ne sera même pas dans une maison publique ; on pourrait vous voir. Je connais un cercle clandestin...

— Un tripot ! interrompit Xavier avec dégoût.

— Qu'importe le mot ? Il y a là de hauts personnages, mais on est convenu de ne s'y point reconnaître... C'est le principal.

— Jamais je ne me déciderai... commençait Xavier.

Un éclat lointain de la voix de M. Alfred Lefebvre des Vallées lui apporta ces mots tentateurs :

— Du diable s'il n'a pas gagné dix mille livres !...

— J'irai, dit Xavier, j'irai demain.

— Nous irons ensemble, répliqua le mulâtre en dissimulant un sourire de triomphe.

Les salons se vidaient lentement. Xavier et Carral se disposèrent à faire retraite. Au moment où ils quittaient le bal, M. de Rumbrye, se trouvant par hasard sur leur passage, donna la main à Xavier et dit :

— Nous partons cette semaine pour la campagne, afin de jouir des derniers beaux jours. J'espère, mon jeune ami, que nous aurons le plaisir de vous y voir.

Cette invitation presque fortuite devait jouer un grand rôle dans la destinée de Xavier.

Le jour commençait à poindre au dehors. Dans la rue, une incommensurable queue d'équipages se déployait le long des maisons. Les chevaux impatients piaffaient ; les cochers, à moitié endormis, enfonçaient sur leurs oreilles les ailes de pigeon poudrées à blanc de leurs perruques.

L'hôtel de Rumbrye ne présentait plus l'aspect joyeux que nous avons essayé de décrire naguère. Le vaste édifice s'élevait maintenant noirâtre et sombre sur le fond blanchis-

sant du firmament. Les lumières pâlissaient ; les hautes fenêtres ne jetaient plus, à travers leurs épais rideaux, que des reflets livides. Les femmes qui descendaient incessamment les marches du perron, enveloppées de sombres mantes, cachaient leurs visages fatigués et verdis par le jour naissant sous la soie de leurs capuchons. Pour tout bruit, on entendait le piétinement des chevaux dans la boue, et la voix emphatique des laquais appelant les équipages et déclinant les titres de leurs maîtres.

Carral et Xavier trouvèrent à grand-peine un fiacre qui les cahota jusqu'à la place Saint-Germain-des-Prés.

— Ainsi, nous irons demain ?... dit Carral en se couchant.

— Nous irons, répondit Xavier.

VII. LA RUE SERVANDONI

Le lendemain, quand nos deux amis s'éveillèrent il était plus de midi. Carral sauta précipitamment hors de son lit, et commença aussitôt sa toilette. Xavier se montra plus lent ; il avait dormi quelques heures d'un sommeil lourd et fatigant ; plus d'une fois ses rêves l'avaient reporté à la soirée de l'hôtel de Rumbrye ; il revoyait Hélène ; mais entre la jeune fille et lui se plaçait toujours l'insignifiant visage de M. Alfred Lefebvre des Vallées, lequel ouvrait de temps en temps sa bouche meublée d'enviables dents pour laisser échapper ces prestigieuses paroles.

— Dix mille livres sterling !

Pourtant, lorsqu'il s'habilla, Xavier hésitait encore. L'idée d'aller dans un tripot lui causait un insurmontable dégoût. D'un autre côté, ces mots prononcés la veille par Carral : La première fois qu'on joue, on gagne toujours ! lui revenaient en mémoire et attisaient son caprice.

— Je n'irai qu'une seule fois ! se disait-il, plaidant contre sa conscience la cause de sa fantaisie. — Il faut bien tout connaître !...

Lorsqu'il entra dans la chambre de Carral, celui-ci était assis devant son secrétaire et écrivait.

— Je suis à vous, dit-il, comme s'il eût craint que Xavier ne s'approchât assez pour pouvoir lire par-dessus son épaule ; — chacun a ses petits secrets, très cher ; je vous demande une minute.

Xavier rentra dans sa chambre à coucher.

En deux traits de plume, Carral eut terminé sa lettre ; il mit l'adresse, ouvrit la fenêtre et fit signe à l'Auvergnat du coin de s'approcher.

Le mendiant noir était à son poste, debout, immobile et appuyé sur son long bâton auprès de la porte de l'église. Au bruit que fit la fenêtre en s'ouvrant, il leva son regard vers le balcon, mais il le baissa aussitôt avec indifférence en apercevant Carral.

— Porte ce billet à son adresse, dit ce dernier à l'Auvergnat qui s'était avancé jusque sous la fenêtre.

L'Auvergnat saisit la lettre à la volée ; mais, au lieu de partir, il s'assit sur une des marches du perron.

— Que fais-tu là ? demanda Carral avec impatience.

Pour toute réponse, le naïf enfant des montagnes se prit à épeler tout haut les lettres de l'adresse.

— À monsieur... monsieur le...

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria le mulâtre.

Le mendiant, jusqu'alors impassible, dressa l'oreille, et écouta.

— Le commissaire... continuait laborieusement l'Auvergnat.

Le balcon régnait sur l'étroite façade de la maison, et la fenêtre de Xavier, à demi ouverte, laissait voir le jeune homme qui, debout devant une glace, mettait la dernière main à sa toilette. Carral jeta de ce côté un regard inquiet.

— Tais-toi ! te dis-je, reprit-il d'une voix contenue ; — je te défends de lire l'adresse.

L'Auvergnat, plongé dans son travail, que nous ne saurions mieux comparer qu'au labeur de quelque archiviste paléographe dépouillant une charte mérovingienne, ne tint nul compte de cet ordre, et poursuivit :

— De... police... du... quartier...

— Misérable ! grinça Carral hors de lui.

Xavier parut à sa fenêtre.

— À qui en avez-vous donc, ami ? demanda-t-il.

— Ce n'est rien... rien du tout ! balbutia Carral interdit.

— Saint... Sulpice ! acheva tranquillement le commissaire.

Il se leva et ôta sa casquette.

— Ça suffit, bourgeois, dit-il, nous connaissons ça... Faudra-t-il une réponse ?

— Non, répondit le mulâtre ; — va !

L'Auvergnat tourna l'angle de l'église.

— À M. le commissaire de police du quartier Saint-Sulpice ! pensa le mendiant noir qui avait tout entendu. — Que signifie cela ?... Je veillerai sur cet homme.

Dès que l'Auvergnat fut parti, Carral parut reprendre toute sa sérénité.

— Eh bien ! dit-il gaiement, allons-nous tenter la fortune ?

— Pas aujourd’hui, répondit Xavier.

— Vous reculez, très cher, ce n’est pas bien !

— Je ne sais... je ne puis me déterminer... D’ailleurs, nous sommes aux premiers jours du mois, et je n’ai pas d’argent.

— À cela ne tienne ! s’écria Carral, je vous en prêterai.

Comme il disait cela, son pied heurta un petit paquet sur la pierre du balcon.

— Et tenez ! continua-t-il en le ramassant ; – la fée bienfaisante qui préside à vos destinées, romanesque orphelin, a passé par là cette nuit ; vous n’aurez pas besoin d’emprunter. Voici la mystérieuse offrande, et cette fois, elle vient à propos !...

Xavier déploya le papier, qui contenait quinze louis comme à l’ordinaire.

— Le sort le veut, murmura-t-il ; – partons !

Carral ne put retenir un mouvement de joie. Au moment où ils sortaient, le mendiant, suivant son habitude, tendit la main à Xavier, qui, dans sa préoccupation, le refusa.

— Où est-ce ? demanda le jeune homme à Carral.

— Derrière Saint Sulpice, rue Servandoni.

Le mendiant avait baissé la tête avec tristesse.

— C’est la première fois qu’il me refuse ! murmura-t-il ; cet homme pervertira son cœur... Mais j’y pense... derrière Saint-Sulpice, a-t-il dit... et cette lettre ?... Je ne comprends pas, mais j’ai peur !

Il s'élança sur les traces des deux amis. Ceux-ci avaient de l'avance ; le mendiant ne put les apercevoir qu'au moment où ils tournaient l'angle du marché Saint Germain. Pour hâter sa marche, il prit à la main ses lourds souliers ferrés et redoubla de vitesse. Au moment où il débouchait dans la rue Servandoni, les deux amis entraient sous une porte basse et disparaissaient à ses regards.

Le mendiant continua néanmoins sa route, et ne s'arrêta que devant la porte même qui avait donné passage à ceux qu'il suivait. Cette porte s'ouvrait sur une étroite et tortueuse allée au bout de laquelle on apercevait un escalier tournant. Au premier aspect la maison semblait inhabitée.

Les cinq fenêtres de sa façade étaient fermées, et des jalousies dont les planchettes étaient tournées sens dessus dessous, c'est-à-dire inclinées vers l'intérieur, empêchaient le regard de pénétrer au-delà de leur verte barrière. Il en était de même aux trois étages qui composaient la maison. Nul bruit ne s'échappait de l'intérieur. Tandis que tout était vie et mouvement dans les demeures voisines, cette maison semblait morte.

Et pourtant peu de minutes se passaient sans qu'un ou plusieurs nouveaux arrivants s'engageassent dans l'allée. Avant d'entrer, la plupart jetaient à droite et à gauche des regards inquiets ; on eût dit qu'ils avaient frayeur ou honte.

Le mendiant noir ne connaissait que bien imparfaitement notre civilisation, mais, à cause de cela même, il se défiait. Ce qu'il avait vu, depuis son arrivée en France, en étonnant parfois sa naïve raison, l'avait jeté dans une vague appréhension des hommes, non pour lui-même, mais pour un être bien cher à qui sa vie était dévouée. N'entrevoyant la

société que de loin et d'en bas, il s'exagérait plutôt qu'il ne se dissimulait ses périlleux mystères.

Sans pouvoir se rendre compte du motif de sa crainte, il soupçonnait un danger derrière les silencieuses murailles de cette maison étrange. Autant pour reprendre haleine que pour faire le guet, il s'assit sur une borne et attendit.

Pendant ce temps une foule d'indices, insignifiants en apparence, vinrent augmenter son inquiétude. Parfois les jalousies du plus haut étage se prenaient à remuer, comme si une tête les eût soulevées ; alors un éclat de rire féminin descendait jusqu'à la rue, et l'on entendait un bruissement métallique, quelque chose comme le son d'une poignée d'or qu'on jette sans compter sur une table.

D'autres fois c'était un valet qui sortait et appelait un des fiacres stationnant au bout de la rue. À ce signal on voyait approcher non seulement le fiacre, mais une nuée de mendiants qui abandonnaient, à bon escient sans doute, leur poste de la porte latérale de Saint-Sulpice. Puis un homme sortait, la tête haute ou le front tristement courbé, le sourire ou le blasphème à la bouche, rouge de joie ou livide de désespoir. Dans le premier cas, la cohorte des gueux entourait le fiacre et demandait l'aumône comme on exige un tribut ; dans le second, elle se dispersait en haussant les épaules avec mépris.

— Que se passe-t-il là-bas ?... pensait notre nègre.

Au bout d'une heure environ, Carral se montra à la porte de l'allée. À la vue du mendiant noir il fit un geste de dépit et sembla hésiter. Mais, se remettant aussitôt, il franchit résolument le seuil et descendit la rue à grands pas. Xavier restait seul à l'intérieur.

Le noir s'agita sur sa borne ; la fièvre le gagnait.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit et fixa son incertitude. Les hommes qui sortaient, les uns désespérés, les autres fous de joie, quelques paroles échappées aux pauvres de Saint-Sulpice, l'aspect de la maison, tout cela concordait : il était en face d'un tripot.

Mais pourquoi cette fuite de Carral ? pourquoi cette lettre mystérieuse ? Cela devait cacher un piège.

Le mendiant quitta sa borne et traversa la rue.

— Il faut que je le voie ! murmurait-il ; il faut que je lui parle !...

Au moment d'entrer, il s'arrêta. Trois hommes en costume noir tournaient le coin de la rue et s'avançaient vers lui. Il s'effaça pour les laisser passer.

Les trois hommes passèrent en effet ; mais, au lieu de monter, ils demeurèrent dans l'allée jusqu'à l'instant où la tête d'une escouade de sergents de ville parut à l'extrémité de la rue. Comme s'il n'eût attendu que cela, celui des trois hommes qui semblait le chef tira de sa poche une écharpe blanche dont il ceignit ses reins par dessus son habit.

— Montons, messieurs, dit-il.

Le mendiant se frappa le front.

— Je comprends ! je comprends ! s'écria-t-il avec angoisse ; la lettre !... on a voulu le perdre !... et moi je ne puis le sauver !...

Voici ce qui s'était passé depuis une heure à l'intérieur de la maison :

Lorsque Xavier et Carral, après avoir monté l'escalier tournant, frappèrent au premier étage, un valet vint les recevoir et leur demanda ce qu'il y avait pour leur service. Carral répondit en se faisant reconnaître. Le valet ouvrit une seconde porte et introduisit les deux amis dans une vaste salle éclairée par des bougies, bien qu'on fût en plein jour.

Il y avait dans cette salle une grande table oblongue, entourée d'un triple rang de joueurs. Au centre, un croupier taillait le trente-et-quarante.

À l'entrée de nos deux amis, personne ne tourna la tête. Chacun était là si absorbé par des chances incessamment variées, qu'il eût fallu la chute d'un plafond ou l'arrivée d'un commissaire de police pour faire diversion à la préoccupation générale. Carral et Xavier eurent néanmoins à qui parler. Un monsieur, dont le corps étique et anguleux supportait une physionomie patibulaire, s'avança vers eux et salua Carral d'un air de connaissance. C'était le maître de l'établissement.

— Comment va ? dit-il. Monsieur est des bons ?...

Il prononça cette dernière question à voix basse et en clignant énergiquement de l'œil.

— Monsieur est mon ami, répondit le maître.

— Enchanté de faire la connaissance de monsieur, reprit alors le maître en adressant à Xavier un sourire d'intelligence qui manqua complètement son effet. Mon établissement est très fort à votre service. Nous avons ici le trente-et-quarante ; dans la salle de droite l'écarté, dans celle de gauche la bouillotte... au second étage, nous avons la roulette, le whist et le brelan... c'est à choisir... Quant au troisième étage...

— Cela suffit, monsieur Moutet, interrompit Carral.

— Hé ! hé ! fit M. Moutet avec un sourire cynique, — monsieur n'est donc pas amateur de ce que nous avons au troisième étage ?...

Carral lui imposa silence d'un geste.

— C'est bon, c'est bon ! grommela M. Moutet en tournant le dos ; — que vous perdiez votre argent au premier, au second ou au troisième, c'est tout un ; ça ne sort pas de la maison.

Xavier, pendant cette conversation, se sentait un poids sur le cœur. Son regard, faisant le tour de la table, passait en revue les joueurs, et ne pouvait point se reposer sur un visage supportable. Une repoussante et uniforme avidité animait tous les yeux, braqués sur la main du banquier. La plupart des gens qui entouraient le tapis vert avaient des costumes misérables ; un linge sordide et noirâtre apparaissait entre les jointures grimaçantes de leurs redingotes boutonnées. Et pourtant ils remuaient l'or à pleines mains.

Quelques femmes brillamment parées, se mêlaient çà et là aux joueurs. Elles faisaient partie de ce que M. Moutet avait au troisième étage.

— Nous ne sommes pas venus ici pour observer, dit Carral. — Ce n'est pas séduisant à voir... Mais qu'importe ?... Savez-vous le whist ?

— Non, répondit Xavier.

— Et l'écarté !

— Un peu.

— Ce n'est pas assez... Et la bouillotte ?

— Encore moins.

— Alors il nous faudra choisir entre la roulette et le trente-et-quarante... lequel préférez-vous ?

— Je ne connais ni l'un ni l'autre.

— Ceci n'est point un obstacle, très cher. La roulette et le trente-et-quarante sont des jeux également estimables et inventés tous les deux à l'usage des ignorants de votre espèce...

Vous ne jouerez pas vous-même ; le banquier se chargera de ce soin. Voyons, dites votre avis, suivez vos inspirations.

L'avis de Xavier était de se retirer sur-le-champ ; mais, trop avancé, il n'osa reculer.

— Va pour la roulette ! dit-il.

Carral passa son bras sous le sien, et ils montèrent un étage. M. Moutet les avait précédés.

— Monsieur veut tâter de la roulette ? dit-il ; — j'ai le plaisir de lui souhaiter bonne chance.

Le salon du second étage était l'exacte reproduction de celui du premier ; seulement, au milieu de la table, couverte d'un tapis vert, autour de laquelle se pressaient les joueurs, il y avait une sorte de bassin rond dont les rebords se divisaient en petites cases alternativement rouges et noires. Ces cases portaient chacune un numéro. Au centre du bassin, qui s'adaptait à un trou pratiqué dans la table, et restait mobile, une manivelle se dressait et servait à communiquer à

l'appareil un mouvement de rotation. Tout autour du bassin la table était couverte de chiffres encadrés, et progressant de 1 à 36.

— Voici la roulette, dit Carral. Jouons !

Il entraîna Xavier, et le fit asseoir à une place que venait de quitter un pauvre diable, ruiné par la fatale mécanique.

Xavier s'assit et regarda.

D'abord il ne comprit rien. Les explications de Carral, qui se tenait debout derrière lui, ne servaient qu'à embrouiller ses idées. La manivelle tournait ; une petite bille, fort adroitement lancée par le croupier, tournait aussi en sens contraire, et côtoyait les rebords du bassin : puis, quand elle était tombée dans quelque case, la voix du banquier s'élevait, somnolente, monotone, et disait en langage inconnu :

— Rouge, impair et manque.

Ou bien encore :

— Noir, pair et passe.

Puis l'un des banquiers ramenait à lui, à l'aide d'un petit râteau très mignon, l'argent des perdants, tandis qu'un autre lançait aux gagnants, avec une adresse sans égale, des pièces de cinq francs ou des louis d'or.

Au bout de dix minutes, Xavier prit deux louis dans sa bourse.

— Où faut-il mettre cela ? demanda-t-il à Carral.

— L'inspiration, très cher, l'inspiration ! répondit celui-ci avec emphase, – mettez où vous voudrez.

Xavier poussa sa mise, qui s'arrêta sur l'une des cases du tapis marquée du numéro 23.

— Le jeu est fait ! dit le banquier. Rien ne va plus !

Le bassin et la boule, lancés en sens contraire, se prirent à tourner avec une prestigieuse rapidité. Puis la boule oscilla : elle entra dans un casier, en ressortit, tomba dans un autre, dont elle sortit encore pour s'arrêter définitivement dans un troisième.

— Vingt-trois, rouge, impair et manque, prononça la voix automatique du banquier.

— Gagné ! dit Carral avec surprise. — Vous avez joué comme un fou ; mais c'est au mieux ! — Continuez.

Le banquier jeta trente-six louis sur la mise de Xavier.

Celui-ci ne comprenait pas davantage, mais ce gain subit l'exulta. Il approcha son siège, mit ses deux coudes sur la table, et, pris par ce démon qui plane sans cesse au-dessus du tapis vert, il donna au jeu son âme tout entière.

Quand Carral le vit ainsi occupé, il s'esquiva doucement.

Le jeune homme ne s'aperçut même pas de l'absence de son compagnon. Il jouait avec passion, avec fureur. Oublieux de son inexpérience, il tentait les chances les plus folles, et presque toujours le succès couronnait sa hardiesse. Il avait devant lui, au bout d'une demi-heure, un monceau d'or et de billets.

Les autres joueurs le regardaient avec envie, et M. Moutet lui-même suivait son jeu avec un intérêt évident.

Les croupiers seuls, machines insensibles, qui servaient d'interprètes au hasard sans subir ses chances, continuaient de mener le jeu avec leur indifférence habituelle.

Xavier avait perdu la tête. Son visage était rouge et plein de sang. À mesure que son trésor s'augmentait, un fiévreux délire lui montait au cerveau.

— Je joue tout cela... tout cela d'un seul coup ! s'écria-t-il enfin, en poussant son gain devant lui.

Il y avait au moins 30.000 fr.

Le banquier interrogea de l'œil M. Moutet pour voir s'il fallait tenir.

M. Moutet fit un signe affirmatif.

Les autres joueurs retirèrent leurs mises, et chacun se pencha pour attendre le résultat de ce grand coup.

Le croupier mit en mouvement la roulette.

Mais, à ce moment, M. Moutet, dont le regard s'était tourné vers la porte, jeta un cri étouffé. Quelques-uns levèrent la tête et répétèrent le même cri. Un frémissement électrique et universel parcourut la triple ligne des joueurs. Xavier seul continua de suivre le mouvement de la roulette. Il ne voyait, il n'entendait rien.

Nous l'avons dit, il fallait un évènement bien extraordinaire pour détourner ainsi l'attention des joueurs : la chute du plafond, par exemple... ou l'apparition néfaste d'un commissaire de police...

L'une de ces deux catastrophes était advenue : l'homme à l'habit noir et à l'écharpe blanche était debout sur le seuil.

M. Moutet, à la vue du commissaire de police, avait pris un visage contrit :

— Je suis ruiné ! murmura-t-il d'une voix dolente.

Les joueurs firent un mouvement comme pour s'esquiver, mais le commissaire leur barra le passage.

En cet instant d'effroi et de silence général, la roulette, achevant sa dernière révolution, s'arrêta. La boule toucha une case.

— Gagné, gagné : s'écria Xavier hors de lui.

Puis, voyant que le banquier restait immobile, il ajouta :

— Eh ! qu'attendez-vous !... Payez !

Ces mots aggravèrent, pour ainsi dire, le flagrant délit. Les assistants baissèrent la tête, et le commissaire de police s'avança.

VIII. EN SORTANT D'UN TRIPOT

— Messieurs, dit le commissaire, je vous engage à être prudents. J'ai déjà rempli mon devoir au premier étage. La moindre résistance rendrait votre position encore plus fâcheuse... Il y a des sergents de ville à la porte.

Xavier se retourna, stupéfait. Ce discours, auquel il ne comprenait rien parce qu'il ignorait complètement que la loi eut quelque chose à reprendre dans sa conduite actuelle, ne lui paraissait point motiver la consternation universelle.

— Pourquoi ne me paie-t-on pas ? demanda-t-il une seconde fois en remuant machinalement son tas d'or.

— Les enjeux saisis sont la propriété du fisc. Ne touchez point à cela, monsieur, dit impérieusement le commissaire.

— Mais cela est à moi !... commençait Xavier.

— Silence !... dirent autour de lui plusieurs voix.

— Messieurs, reprit le commissaire, vous allez avoir la bonté de me donner vos noms et vos adresses, afin que M. le procureur du roi puisse vous faire appeler en temps et lieu.

— Le procureur du roi ! répéta Xavier ; pourquoi faire ?

— Silence ! fit encore l'assemblée, qui avait ses raisons pour se montrer soumise.

M. Moutet, le maître de l'établissement, inscrivit le premier son nom sur le carnet du magistrat, ce qu'il ne fit point sans pousser un déplorable soupir.

Puis vinrent à leur tour les autres joueurs. Ils paraphèrent tous de faux noms et de fausses adresses, habitués qu'ils étaient à des scènes pareilles, puis ils se retirèrent.

En ce moment seulement Xavier se souvint de Carral, et s'étonna de ne le point voir à ses côtés.

— Il se sera sauvé, pensa-t-il : tant mieux !

— À vous, monsieur, dit le commissaire en s'adressant à lui.

Xavier, déterminé par l'exemple général, consentit à donner son nom. C'était peut-être la seule indication véritable que contînt la liste ; aussi le commissaire, qui était un observateur, en suspecta sur-le-champ l'authenticité.

— Xavier ! grommela-t-il ; on ne s'appelle pas Xavier !... N'avez-vous point d'autre nom que Xavier, monsieur ?

Ce disant, il jeta un regard vers le maître de l'établissement, lequel, par méchanceté ou par habitude, cligna de l'œil.

— Monsieur, répondit sèchement le jeune homme, j'ignore ce qui peut résulter pour moi de tout ceci. Je me suis prêté à vos exigences, parce que votre écharpe m'indiquait assez l'emploi que vous exercez ; mais cette écharpe ne peut vous donner droit d'insolence !... Je vous ai contenté ; veuillez me livrer passage, s'il vous plaît !

— Traiter ainsi M. le commissaire de police ! murmura M. Moutet avec componction.

— Vous parlez bien haut, jeune homme, dit ce dernier. Vous avez tort... grand tort !... Je vous trouve ici dans une maison infâme, dans un tripot clandestin...

— Comme il déprécie mon établissement ! pensa M. Moutet.

— Je vous trouve seul auprès de la roulette, continua le commissaire ; le seul enjeu qui soit sur la table est à vous, de votre propre aveu !... Le cas est mauvais, et tout mauvais cas est niable... Pour échapper à de justes poursuites, vous me donnez un nom...

— Le mien, monsieur.

— C'est possible... à la rigueur... mais j'en doute, et, usant des droits de ma charge, je vous somme de me suivre au parquet de M. le procureur du roi !

— Adjugé ! dit M. Moutet en se frottant les mains.

— Quant à vous, reprit le magistrat en se tournant vers ce dernier, tenez-vous prêt à comparaître au premier jour.

— La justice et moi nous nous connaissons, répondit M. Moutet.

Xavier avait pâli au nom de procureur du roi. Sa fièvre était passée ; il commençait à craindre vaguement les suites de ce malheureux incident ; mais, fort de sa conscience et assez versé dans l'étude du code pour savoir que sa présence dans un lieu suspect ne pouvait constituer un délit, il était loin de prévoir le coup funeste qui le menaçait.

Madame de Rumbrye l'avait prévu, elle ; le lecteur a trop bonne opinion du sens de cette femme charmante pour penser qu'elle avait pris tant de peine pour jouer seulement à l'amant de sa belle-fille ce qu'on appelle un *méchant tour*. Elle avait voulu le perdre, c'est-à-dire le rendre incapable de lever le front désormais, c'est-à-dire, le déshonorer et le flétrir. Son plan avait été aussi adroitement que rapidement

conçu. Jusqu'à présent il avait réussi à souhait, et le pauvre Xavier n'était pas au bout de ses peines...

Le commissaire de police le fit descendre l'escalier tournant, tandis que M. Moutet, heureux dans son malheur, s'applaudissait de ce qu'on n'eût point visité le troisième étage de son établissement.

Lorsque Xavier sortit de la maison de jeu, le mendiant était assis sur sa borne ; il attendait. Depuis une demi-heure il voyait les joueurs sortir par escouades. Xavier seul ne paraissait pas.

— J'espère, monsieur, dit le jeune homme en mettant le pied dans la rue, que vous ne me ferez point, sans nécessité, subir l'affront d'une escorte ?

— Nous irons seuls, répondit le commissaire ; ces deux messieurs nous accompagneront.

Il désignait son secrétaire et son commis.

Xavier, honteux et croyant presque que sa mésaventure était écrite en gros caractères sur son visage, prit aussitôt le chemin du Palais de-Justice.

Le mendiant noir le suivit de loin.

— Prisonnier ! murmurait-il avec désespoir.

Et il torturait sa cervelle pour deviner quel motif avait porté le mulâtre à tendre ce piège perfide.

Bien moins encore que Xavier, il pouvait prévoir les suites de son arrestation ; mais loin de le rassurer, cette ignorance l'épouvantait. La seule chose qu'il eût comprise en tout ceci c'était l'intervention de la police. Or, la police

n'intervient, que pour empêcher un crime ou punir son auteur.

Quelle que fût l'accusation portée contre Xavier, le mendiant noir le proclamait innocent dans son cœur. Mais son jugement droit lui disait que c'était déjà une présomption fâcheuse contre le jeune homme que sa présence dans une maison suspecte. En outre, Xavier était seul au monde, et le mendiant, malgré son peu de science de la vie, savait qu'on n'absout point aisément ceux que nul ne vient défendre.

À peine arrivé au parquet, Xavier fut introduit, ainsi que le commissaire, dans le cabinet du procureur du roi. Le commissaire fit son rapport et sortit.

En 1816, où le monopole des jeux était publiquement affermé, les maisons clandestines étaient, plus encore qu'aujourd'hui, d'ignobles et dangereux repaires. L'œil de l'autorité était sans cesse ouvert afin de les détruire. Celles qui parvenaient à se soustraire à cette inquisition recevaient le rebut du peuple des joueurs.

C'était donc une détestable position que d'arriver devant un magistrat avec cette circonstance aggravante d'avoir été arrêté dans un tripot clandestin. Le rapport du commissaire accusait en outre Xavier d'avoir caché son nom véritable, et faisait mention de la somme énorme qui composait son enjeu.

Le procureur du roi quitta son travail pour attacher sur le jeune homme un regard scrutateur et sévère.

— Monsieur, dit-il, vous vous nommez Xavier ?

Celui-ci répondit affirmativement.

— Rien que Xavier ? reprit le magistrat.

— Rien que Xavier.

— Quel est votre profession ?

— Je n'en ai point, balbutia le jeune homme, qui entrevit seulement alors l'abîme ouvert sous ses pas.

— Vous n'avez pas de profession ! répéta lentement le magistrat ; quels sont vos moyens d'existence ?

Depuis une seconde Xavier prévoyait cette question à laquelle il ne pouvait point répondre. Il attendit avec angoisse et se sentit perdre courage.

— Monsieur, dit-il pourtant avec effort, on n'adresse ces sortes de questions qu'aux criminels !

— Est-ce là votre réponse ? demanda froidement le chef du parquet.

— Au nom du ciel, monsieur, n'en exigez pas d'autre ! s'écria Xavier. Il est des choses qui, racontées, semblent des fables, et qui existent pourtant ; il est des réalités si bizarres...

— La justice peut tout vérifier, monsieur, fit observer le magistrat avec emphase.

— Pourra-t-elle ce que je n'ai pu moi-même ?... Je n'ose vous dire...

Le procureur du roi tira sa montre.

— Je n'ai que peu de temps, dit-il.

— Écoutez-moi donc ! s'écria Xavier ; et Dieu veuille que vous puissiez me croire !

Il raconta brièvement la manière étrange dont les arrérages de sa pension mystérieuse lui étaient payés chaque mois.

Un sourire incrédule et railleur vint à la bouche du grave magistrat.

— Cela n'est pas tout à fait impossible, dit-il, mais peu s'en faut, monsieur.

— C'est la vérité, je vous le jure !...

— Quelqu'un pourrait-il attester ce fait ?

— Je ne l'ai dit qu'à un seul de mes amis.

— Vous le nommez ?

— Juan de Carral.

— C'est un nom étranger, dit le procureur du roi ; a-t-il une profession ?

Xavier hésita un instant. Il sentait que chacune de ses réponses portait en soi un cachet d'invraisemblance évidente.

— Je n'en sais rien, monsieur, reprit-il enfin ; je ne le lui ai jamais demandé.

— Ah ! fit le magistrat ; un seul homme possède votre confiance, et cet homme, vous ne le connaissez pas assez pour savoir... C'est difficile à penser, monsieur.

Il repoussa son fauteuil et se leva.

— Monsieur, dit-il avec une froideur glaciale mais sans dureté, tout ce que vous venez de dire peut être vrai ; néanmoins je ne vous crois pas.

— Monsieur !...

— Veuillez faire silence !... Vous recevez trois cents francs tous les mois, c'est du moins ce que vous prétendez... Avec trois cents francs, monsieur, on n'en peut risquer d'un seul coup trente ou quarante mille...

— L'ai-je donc fait ?... s'écria Xavier, pour qui les événements de la matinée étaient un rêve.

— Il y a présomption pour moi que vous en imposez ; or, comme votre présence dans une maison infâme a donné droit d'investigation à la justice, je me vois forcé d'ordonner votre arrestation provisoire.

À ce moment, la porte du cabinet tourna lentement sur ses gonds, et le visage noir du mendiant, entouré par ses cheveux et sa barbe comme d'un cadre de neige, parut sur le seuil. Ni le procureur du roi ni Xavier n'y prirent garde.

Le jeune homme avait baissé la tête. Ce coup imprévu, et dont il ne pouvait parer la honteuse atteinte, l'accablait.

— Pitié ! monsieur, pitié ! dit-il, je suis innocent... c'était la première fois...

— C'est toujours la première fois, interrompit le magistrat. Mon devoir avant tout, d'ailleurs !... Aucune charge positive ne pèse contre vous, mais vous avez refusé de répondre aux légitimes investigations de la justice. Il faut que votre vie soit explorée...

— Mais la prison, monsieur !... Quel sera le terme de cette étrange captivité ?... jusqu'à quand ?...

— Jusqu'à ce que la justice connaisse vos moyens d'existence, ou bien jusqu'à ce qu'une personne honorable se présente pour répondre de vous.

Le nom de M. de Rumbrye se pressa sur la lèvre de Xavier ; mais il eut honte et ne voulut point livrer sa misère à la pitié de cet homme, pour qui jusqu'alors il avait été presque un égal. Ce nom, d'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de le prononcer.

À peine, en effet, le procureur du roi avait-il fermé la bouche que le mendiant noir, ouvrant brusquement la porte, s'avança et se plaça debout devant lui.

— Comment vous a-t-on laissé pénétrer jusqu'ici ? qui êtes-vous ? que voulez-vous ? demanda le magistrat en fronçant le sourcil.

— Mes pieds nus ne font pas de bruit, répondit le nègre, je suis le mendiant noir ; je veux sauver cet enfant...

Xavier jeta sur le nègre un regard de doute et de surprise.

— J'ai tout entendu, reprit ce dernier. Vous demandez, quels sont ses moyens d'existence : je vais vous le dire ; vous voulez qu'un homme honorable réponde de lui : me voilà !

Ce disant, le noir redressa sa haute taille et croisa ses bras sur sa poitrine. Il y avait sur son honnête visage une fierté digne et sans fanfaronnade. Le procureur du roi, qui avait d'abord laissé errer sur ses lèvres un sourire railleur, reprit aussitôt sa gravité.

— Parlez, dit-il en se rasseyant.

IX. BON MAÎTRE À MOI !

Le mendiant se recueillit un instant.

— L'enfant vous a dit vrai, reprit-il ; il reçoit chaque mois quinze louis. C'est moi qui les jette sur son balcon.

— Vous ! s'écria Xavier ; vous connaissez donc ?...

— Nous causerons de cela quand nous serons seuls, interrompit le noir, dont la voix prit une inflexion douce, presque caressante.

Puis il ajouta en s'adressant au magistrat :

— C'est moi qui lui donne chaque mois ces quinze louis.

— De quelle part ?

— De la mienne.

Le procureur du roi haussa les épaules. Le nègre continua de le regarder en face.

— De la mienne, répéta-t-il. Je tends la main depuis bien longtemps. On me connaît. Nul ne passe devant le mendiant noir sans ouvrir sa bourse. L'enfant lui-même m'a fait l'aumône bien souvent, car il a un cœur généreux... Si je voulais, je serais en état de lui donner le double...

— Mais pourquoi lui donnez-vous cela ?

— Pourquoi ! s'écria le noir, dont tous les traits exprimèrent une profonde et naïve surprise ; vous me demandez pourquoi je lui donne cela ?... mais... c'est pour lui, pour lui

seul que j'ai tendu la main aux passants... c'est pour lui que je me suis fait mendiant !

Xavier était plus pâle qu'un mort. Il écoutait, haletant, chaque parole qui sortait de la bouche du nègre. Une pensée torturante semblait l'obséder. Le procureur du roi paraissait intrigué ; une émotion légère mais agissante se montrait sur son visage sévère.

— Vous dites vrai, brave homme, je le crois, dit-il ; et pourtant c'est là une étrange histoire. Pour un dévouement si rare et si complet, il faut un motif bien puissant.

— S'il avait fallu faire quelque chose de plus difficile, répliqua le noir avec simplicité, je l'eusse fait.

— Vous aimez donc bien ce jeune homme ?...

Le mendiant jeta sur Xavier un regard plein d'inexprimable tendresse.

— Oh ! oui, je l'aime ! dit-il avec passion ; et comment ne l'aimerais-je pas ?...

Il s'arrêta et parut hésiter. Le procureur du roi, impressionné malgré lui, ouvrit une oreille curieuse. Xavier baissa les yeux comme si le mot qu'il allait entendre eût dû être pour lui un arrêt suprême.

— Je l'aime tout seul en ce monde, reprit le noir : je l'aime tant, que j'ai voulu lui cacher un bienfait dont la source l'eût fait rougir ; je l'aime tant, que je ne l'ai jamais appelé mon fils, moi qui suis son père !...

— Son père, répéta le procureur du roi presque attendri.

Xavier, lui, se couvrit le visage de ses mains, et tomba sans forces sur un fauteuil.

— Un nègre ! un mendiant !... murmura-t-il ; mon Dieu ! mon Dieu !

— Ne le blâmez pas, dit le nègre au magistrat, qui jetait sur Xavier un regard de mépris et de pitié ; il a l'orgueil de son âge. Sa fausse honte est maintenant plus forte que la reconnaissance... Demain, il me demandera pardon.

— Je le souhaite, répondit le magistrat. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Xavier, vous êtes libre. Vous pouvez suivre votre père.

Le jeune homme tressaillit violemment à ce mot. Ses yeux se voilèrent ; il vit passer Hélène dans sa blanche parure de la veille ; le doigt délié de mademoiselle de Rumbrye lui montrait ce vieillard qui mendiait au portail d'une église, et qui était son père ! Ce n'était plus un obstacle qui le séparait d'Hélène c'était un infranchissable abîme.

Il se dirigea en chancelant vers la porte ; mais avant de passer le seuil il s'arrêta, joignit les mains avec force et les porta à son front.

— Mon père ! murmura-t-il, mon pauvre père !

Il s'élança et tomba en pleurant dans les bras ouverts du mendiant.

— Merci... merci ! dit tout bas le vieillard.

Puis il entraîna son fils, et, l'œil rayonnant d'un indicible orgueil, il jeta ces mots au procureur du roi :

— Vous voyez bien que l'enfant a un cœur généreux !

Une demi-heure après, Xavier et le mendiant noir entraient dans la pauvre mansarde où ce dernier faisait son domicile. Le jeune homme était profondément triste. Parfois, dans ces laborieux rêves, pleins de craintes folles et d'espérances exagérées où se plaisent les gens qui ne savent point le secret de leur naissance, parfois Xavier, sur des indices légers, avait pensé que le nègre connaissait sa famille. Parfois même il avait frissonné à l'idée que cet homme était peut-être son père. Mais il repoussait alors cet extravagant soupçon ; il s'accusait de démente et riait lui-même des inconcevables écarts où se perdait sa rêverie.

Maintenant, ce n'était plus un soupçon, ce n'était plus même un doute. La réalité terrible, poignante, était devant lui.

Certes, madame la marquise de Rumbrye n'avait pu deviner cette étrange catastrophe. Son plan, si bien combiné, avait échoué par l'effet d'un de ces hasards qu'il n'est point possible de prévoir. Mais combien cet échec la rapprochait du but ! Comme elle se fût réjouie si elle eût pu monter les cinq étages de la maison de la rue Bourbon-le-Château, et coller son œil curieux à la serrure de la pauvre mansarde ! Xavier était là, libre, il est vrai, et, à l'abri des honteuses entraves qu'elle avait suscitées. Mais lequel vaut mieux, quand on aime une fille de noble race, d'être mi-homme sans aveu, suspecté par la justice, ou le fils reconnu d'un nègre mendiant ?

Xavier ignorait le piège que la marquise lui avait tendu ; il ignorait également l'intérêt qu'elle avait à le perdre ; mais toutes ses pensées étaient pour Hélène, et, maintenant qu'il connaissait son père, il n'espérait plus.

Néanmoins, son bon cœur réagissait et combattait ce désespoir. Il s'efforçait d'aimer cet homme dont le silencieux et sublime dévouement avait gardé l'anonyme jusqu'à ce que le hasard l'eût contraint à se révéler. Il se sentait prendre d'admiration, de pitié et de tendresse pour ce pauvre père qui avait sacrifié les joies de l'amour filial au bonheur de son fils.

En entrant dans la mansarde, il prit la main du mendiant et la serra sur sa poitrine.

— Mon premier mouvement, dit-il, a été l'ingratitude ; ma première parole une lâcheté... Me pardonnerez-vous, mon père ?

— Chut ! fit le mendiant avec une sorte de religieux respect ; chut, enfant ! Ne m'appelle pas ton père, car, ici, il nous entendrait !...

— Qui ? demanda Xavier étonné.

— Lui, répondit le noir, lui !...

Son doigt étendu montrait le trophée d'armes, pendu auprès de la lucarne.

Xavier ne comprenait point.

— Lui !... continua le mendiant tremblant d'émotion.

Et il ajouta, en essuyant une larme :

— Bon maître, à moi !

Un fougueux espoir fit bondir le cœur de Xavier.

— Expliquez-vous, dit-il, expliquez-vous, au nom de Dieu !

Le mendiant secoua lentement la tête.

— Petit maître n'est pas le fils à pauvre noir dit-il, revenant involontairement à son patois nègre, comme cela lui arrivait toutes les fois que ses souvenirs le reportaient à des événements depuis bien longtemps passés.

Xavier n'eut pas la force de répondre. Son regard seul, démesurément ouvert, et le battement précipité de ses tempes annonçaient son anxieuse curiosité.

Le noir leva la main une seconde fois, et montra de nouveau le chapeau d'uniforme et les épaulettes de capitaine qui pendaient auprès de la fenêtre.

Xavier comprit enfin. Un éclair de joie illumina son œil. Il se précipita et se laissa tomber sur ses deux genoux au pied du trophée.

— Mon père !... mon père ! cria-t-il.

— Bon maître, à moi ! répéta douloureusement le nègre.

Il se fit un long silence. Xavier, tout entier à son égoïste joie, remerciait Dieu du fond de l'âme et songeait à Hélène. En ce premier moment d'allégresse enthousiaste, il la voyait à lui. Les obstacles disparaissaient. N'avait-il pas un père, maintenant ?

Le vieux noir s'était mis à genoux près de lui. Ses yeux s'étaient fermés. Il semblait plongé dans un grave et triste recueillement.

— Il était bon, dit-il enfin en donnant à sa voix un accent solennel ; il était généreux, il était brave !... il est mort... mais je suis resté l'esclave de son souvenir.

— Il est mort ! répéta Xavier.

Puis, frappé d'une pensée subite, il se releva.

— Et ma mère ? demanda-t-il.

— Je la cherche depuis vingt-deux ans, répondit le noir.

Le jeune homme courba tristement la tête.

— Mort... inconnue ! murmura-t-il. Au moins j'aurai la mémoire d'un père à chérir ; son nom sera mon héritage... Son nom !... vous ne m'avez pas dit son nom !

— Il se nommait le capitaine Lefebvre.

— Lefebvre, redit Xavier, comme pour graver ce nom dans sa mémoire.

— Petit maître, reprit le mendiant avec mélancolie, ce nom-là serait maintenant celui d'un grand général si Dieu lui avait laissé la vie, car il est mort bien jeune et son cœur était fort.

— Parlez-moi de lui ! s'écria Xavier ; que je connaisse mon père ! Il vous aimait, n'est-ce pas ?...

En parlant ainsi, le jeune homme pressait les mains du mendiant dans les siennes.

— Il m'avait donné ma liberté, répondit ce dernier dont l'œil s'anima. Il avait confiance en moi... moi, j'étais à lui... je l'aimais... je l'aimais encore plus que je ne vous aime, petit maître !

Il baisa la main de Xavier avec passion.

— Écoutez, reprit-il doucement, il ne faut pas m'en vouloir si je vous ai laissé croire un instant que vous aviez pour

père un mendiant. Cet homme qui rend la justice n'aurait point ajouté foi à mes paroles si je lui avais dit : – J'ai fait cela parce qu'il est le fils de mon maître qui est mort...

— C'est vrai, interrompit Xavier. Votre dévouement dépasse toute croyance. Oh ! je ne suis pas ingrat, mon brave ami !

— Vous êtes son fils ! dit le noir avec emphase. Point de reconnaissance ! Il avait ordonné ; j'ai obéi.

Il prit la main du jeune homme et l'assit sur le pied du grabat, tandis que lui s'accroupissait à terre sur un débris de natte.

— Ne parlez plus ! reprit-il en passant sa main sur son front comme pour recueillir ses souvenirs ; je vais vous dire son histoire et la vôtre.

Xavier prêta l'oreille attentivement. Le mendiant continua d'une voix lente et grave :

— Il y a de cela vingt-quatre ans. Nous reçûmes de la Guadeloupe la nouvelle que les noirs de Saint-Domingue s'insurgeaient contre les colons. Cette nouvelle, deux ans auparavant, aurait fait bondir mon cœur d'orgueil et de joie ; mais depuis deux ans je connaissais bon maître, depuis un an, il m'avait fait libre et je lui avais donné mon âme.

« Un jour il s'embarqua sur un navire faisant voile pour Saint-Domingue, et je le suivis. On lui assigna pour poste la ville du Cap. C'était un guerrier fort, intrépide, infatigable. Il savait que les noirs, indépendamment de leur propre esprit de révolte, recevaient l'impulsion d'une volonté perfide et étrangère. Tous les matins, il parlait avec moi. Seuls, nous allions dans les camps de la plaine, parfois nous montions

jusqu'aux cases isolées de la montagne. Il parlait : je traduisais ses discours à mes frères.

« Je les traduisais fidèlement, quoique mon cœur élevât sa voix pour me dire que ces paroles n'étaient point dans l'intérêt de mes frères. Il ordonnait : j'obéissais.

« Quand la révolte fut générale, il cessa de parler pour agir. Chaque matin nous quittions encore la ville, seuls et armés jusqu'aux dents. Si bien cachée que fût une embuscade, nous savions la découvrir, parce que je mettais la sagacité de ma race au service de sa volonté. Quand j'étais seul, le soir, je demandais pardon aux dieux de mes pères, car j'avais trahi !

« Bien des fois nous fûmes surpris et attaqués. Il avait le courage d'un lion du désert. Ses ennemis tombaient autour de lui comme les lianes des forêts vierges sous la hache du pionnier. Moi, je ne frappais jamais ; il avait eu pitié et ne me l'avait point ordonné. Seulement, lorsqu'une pique ou une flèche prenait la direction de son cœur, je présentais ma poitrine... »

Ici le nègre écarta les haillons qui couvraient son sein, et montra sa poitrine diaprée de larges cicatrices : puis il reprit :

« Quand, après cela, les troupes sortaient du Cap, elles marchaient à coup sûr. Bon maître connaissait la position exacte des pauvres noirs. Il revenait vainqueur.

« Une fois, au retour d'une de ces courses, nous étions harassés de fatigue. Au lieu de se coucher pourtant, bon maître fit sa toilette et se prépara à sortir. Je voulus le suivre. Il m'ordonna de rester. Je restai.

« Depuis ce moment, chaque soir, il sortit ainsi sans me permettre de l'accompagner. Tantôt il revenait bien triste : tantôt il était si joyeux que son allégresse ressemblait à de l'extravagance. Alors, je me souvins que j'avais été ainsi, au temps où, jeune guerrier, je suivais les pas capricieux de Daïda, ma fiancée, dans les frais oasis du pays de mes pères. Il aimait une femme ; je le devinai ; j'eus peur...

« Et pourtant je ne cherchai point à connaître le nom de cette femme. S'il me défendait de le suivre, c'est qu'il voulait avoir un secret pour moi ; il fallait que sa volonté fût faite.

« Il passait les nuits dehors et ne revenait qu'au jour. Je guettais son arrivée ; je ne dormais pas afin de l'attendre ; et, quand il dépassait l'instant où il avait coutume de revenir, je tournais dans ma case comme une bête fauve. J'aurais donné ma vie pour courir à sa rencontre, pour veiller sur lui ; mais je ne sortais pas, parce qu'il m'avait dit de rester.

« Il l'aimait bien, cette femme ! Combien de fois ne l'ai-je pas entendu murmurer son nom en levant les yeux au ciel comme on fait quand on implore le Tout-Puissant ! C'était son idole en ce monde. Moi, je priais Dieu de faire en sorte qu'elle lui donnât tout son cœur pour répondre à tant d'amour. Je sentais qu'elle pouvait le frapper d'un coup que ma poitrine ne saurait point parer. – Mes pressentiments étaient justes : elle ne l'aimait pas. »

— Pauvre père ! murmura Xavier.

— Pauvre bon maître ! répéta le mendiant. « Il était bien heureux, car il ne savait rien ; il se croyait aimé ; il était sans crainte ni défiance.

« En ce temps, petit maître, vous étiez né. Cette femme dont je parle est votre mère. – J'ignorais votre naissance. Je

ne devais la connaître que plus tard, dans un moment dont le souvenir restera là, – il me montrait son cœur, – comme un poids écrasant et cruel, jusqu'à ce que ces vieux membres soient un peu de poussière dans le fond d'un tombeau...

X. LE TROU D'UNE BALLE

« Nous partîmes un soir du Cap avec tout le détachement, continua le mendiant noir. Les nègres s'étaient montrés en nombre du côté de la Grande-Rivière. Nous devons être plusieurs jours en campagne. Bon maître, ce soir-là, était plus joyeux que de coutume ; il allait d'un pas rapide et léger, en chantonnant quelque gai refrain de France. Comme toujours, je marchais à ses côtés. Il me tendit sa gourde d'eau-de-vie, et me dit de boire.

« Neptune, dit-il ensuite, si j'avais une femme et un enfant, les aimerais-tu bien ?

« Je ne sus point répondre à une question pareille, et je mis seulement ma main sur mon cœur.

— Tu les aimerais, reprit-il, comme tu m'aimes, n'est-ce pas, Neptune ?... Quand elle t'appellerait, tu épierais son geste pour obéir plus vite. Tu l'admirerais... elle est si belle !... Quand il sourirait, tu le prendrais dans tes bras forts, tu le bercerais... Il est si frais et si joli !...

Je bondissais de plaisir à ce tableau.

— J'ai une femme et un enfant, Neptune, continua-t-il ; à notre retour tu les connaîtras.

« Nous passâmes la nuit dans un camp de noirs abandonné. Le lendemain, au moment où nous allions nous remettre en marche, un courrier arriva de la ville. Il était porteur d'une lettre adressée au capitaine Lefebvre.

« Bon maître reconnut sans doute une écriture aimée, car sa main tremblait d'émotion tandis qu'il rompait le cachet. Il lut : tout à coup son front pâlit. Il relut une seconde fois. La lettre s'échappa de ses mains et tomba à terre. Il ne la ramassa point, et rentra dans sa case en chancelant comme un homme ivre. Je savais lire, car bon maître m'avait appris une partie de ce qu'on enseigne aux blancs, mais je refermai la lettre sans même y jeter un coup d'œil, et je la mis dans mon sein. Je serais mort plutôt que de lui voler son secret.

« Quand j'entrai dans la case, il avait sa tête entre ses deux mains, et sanglotait en gémissant. Je m'assis dans un coin. J'avais un poignard dans le cœur.

— Neptune, me dit-il tout à coup, je veux mourir.

« Deux larmes jaillirent de mes yeux et me brûlèrent la joue, mais je répondis :

— C'est bien, maître.

— Je n'ai plus de femme, reprit-il : j'ai perdu mon bonheur et mon espoir... Je suis seul... elle ne m'aimait pas.

« Il fouilla ses poches pour retrouver la lettre. Il la saisît avec avidité, comme s'il eût espéré y lire d'autres caractères. Quand il l'eut parcourue de nouveau, sa tête retomba pesamment sur sa poitrine.

— Donne-moi mes pistolets, me dit-il d'une voix basse et brisée.

« Mes jambes étaient de plomb. Je me levai pourtant et lui tendis ses armes en détournant la tête. J'entendis jouer la batterie. En ce moment le ciel m'inspira.

— Bon maître a-t-il perdu son enfant ? demandai-je.

« Ce seul mot le rendit à lui-même. Il jeta ses pistolets et se leva.

— Excellent père ! dit Xavier ; comme il m'aurait aimé !... Mais que contenait donc cette lettre fatale ?

— Je l'ai lue, répondit le mendiant, mais je ne l'ai pas entièrement comprise.

Il se releva, ouvrit son coffre, et choisissant une lettre dans le portefeuille, dont la plaque portait le nom de Lefebvre, il la présenta à Xavier. C'était la lettre écrite par Florence-Angèle à son mari au moment où elle quittait Saint-Domingue. Nous l'avons déjà mise sous les yeux du lecteur...

— Quel cynisme ! murmura Xavier, et quelle sécheresse de cœur ! Oh ! mon pauvre père dut bien souffrir !... Et cette femme est ma mère !...

— Bon maître souffrit en effet, reprit le nègre. Les derniers jours de sa vie furent remplis d'amers et cruels regrets. Ce n'était plus le même homme. Moi qui l'avais vu si ardent, si fougueux soldat, je ne le reconnaissais plus. Son jeune front s'était penché vers la terre. Jour et nuit il pensait à elle.

« Enfin, le ciel eut pitié de lui.

« C'était sur les bords de la Grande-Rivière. Les noirs insurgés vinrent au devant de nous. Les blancs étaient cinq cents ; les noirs étaient dix mille. Bon maître, à ce coup, sembla retrouver une sombre énergie. Il fit battre la charge et se précipita le premier. Ce fut un affreux combat, et un combat héroïque, car mes frères sont braves, eux aussi !... Depuis le matin jusqu'au coucher du soleil ils restèrent sur le

champ de bataille, se ruant sur les soldats, arrachant les fusils de leurs mains, ou étouffant leurs adversaires entre leurs bras nerveux. Souvent ils réussirent à culbuter les lignes régulières et serrées des Français, mais alors bon maître s'élançait. Chaque fois qu'il s'élançait, les noirs, épouvantés, fuyaient ; on l'eût pris pour cette divinité de la guerre que nos pères représentent combattant avec une gigantesque massue, et portant partout devant soi la mort et la terreur...

« Mes frères furent vaincus. Leurs cadavres jonchaient la rive du fleuve. Ils se jetèrent à la nage ou disparurent parmi les lianes qui s'attachent aux troncs sveltes des hauts lataniers.

« Bon maître ne voulut point qu'on les poursuivît : mais, au moment où le feu cessait, au moment où il ordonnait la clémence, un dernier coup de fusil retentit derrière la lisière d'une plantation de caféiers, et bon maître, frappé d'une balle en pleine poitrine, tomba à la renverse. »

Le mendiant s'arrêta, brisé par ce cruel souvenir. Xavier, la tête penchée, les mains jointes, attendait et gardait le silence.

« J'arrachai le sabre d'un soldat, reprit le noir, et je me précipitai. Je n'avais jamais frappé jusque-là, mais il fallait venger mon maître.

« Quand je revins près de lui, le sabre dégouttait de sang. C'était le sang d'un de mes frères.

« En me voyant, bon maître fit signe à ceux qui l'entouraient de s'éloigner. Comme ils hésitaient, il dit :

— Ma blessure est mortelle, je le sens... je le sais. Laissez-moi seul avec Neptune.

« Je m'approchai aussitôt.

— Neptune, me dit-il d'une voix affaiblie déjà, je te lègue mon fils ; tu seras son père... Tu chercheras cette femme qui est sa mère... entends-tu ?... tu la chercheras jusqu'à ce que tu la trouves... Il faut que mon fils, à défaut de parents, ait la fortune, et cette femme est riche. M'obéiras-tu ?...

— Oui, maître, répondis-je.

— Tu donneras ta vie à l'enfant ?

— Oui, maître.

— Et tu chercheras sa mère ?...

— Je la trouverai, maître... Son nom ?...

« Il voulut parler ; ses forces l'abandonnèrent. Pourtant il put me dire encore l'endroit où vous étiez. Quant au nom de votre mère, il me fit signe que je le trouverais sur un papier qu'il sortit de son sein.

« Puis il mourut.

Le nègre se leva et ouvrit de nouveau le coffre, d'où il tira un papier.

— Ce papier qu'il me donna, poursuivit-il, le voici. C'était votre acte de naissance, petit maître.

Xavier, sous le coup de ce triste récit, fut quelque temps avant de prendre la parole ; mais il avait ignoré sa naissance pendant vingt années. La curiosité fut plus forte que la douleur.

— Mon acte de naissance ! répéta-t-il en avançant la main. Vous disiez pourtant que vous ne saviez point le nom de ma mère.

— Je disais vrai, répondit le mendiant.

Il déploya le papier, au milieu duquel se trouvait un trou rond de la largeur d'une pièce de vingt francs.

— Bon maître portait cet acte sur sa poitrine, reprit-il en montrant le trou... c'est par là qu'est passée la balle qui l'a tué. En passant, elle a enlevé le nom de votre mère...

Xavier saisit vivement le papier. Le trou de la balle suivait, en effet, immédiatement ces mots : Florence-Angèle...

Il n'y avait plus de nom de famille.

Xavier tourna et retourna l'acte de naissance dans tous les sens.

— Rien !... dit-il enfin ; pas un seul indice !... mais qu'importe, après tout ? Je renonce de bon cœur à la fortune de cette femme !

— Et la volonté de votre père ! s'écria le mendiant.

— Cette volonté était une sorte de dernier bienfait, j'y puis renoncer.

— Y renoncer, petit maître ! dit le noir avec effroi. Mettre en oubli sa volonté ! mépriser son dernier commandement !... Oh ! ne l'espérez pas ! tant qu'il y aura dans mes veines une goutte de sang, j'obéirai, moi, entendez-vous ?... Il a parlé, j'agis, comme autrefois, comme toujours ! Ses ordres sont des lois, des lois suprêmes qu'il ne faut ni en-

freindre ni discuter... Ne vous l'ai-je pas dit ? je suis esclave encore, esclave d'un souvenir !

Tandis qu'il parlait ainsi, sa haute taille s'était redressée ; son œil brillait ; tous ses traits exprimaient une vigoureuse et indomptable détermination.

Xavier mesurait avec admiration ce dévouement sans bornes. Il ne voulut point froisser cet homme qui était son bienfaiteur.

— Nous chercherons, puisque vous le voulez dit-il ; mais vous avez dû chercher déjà, et depuis vingt-deux ans, s'il eût été possible de découvrir cette femme, vous l'auriez trouvée.

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit le noir ; cela ne me dispense pas de travailler encore. Je lui ai dit : Je la trouverai ! il faut la trouver ou mourir à la tâche !... Après la mort de bon maître, je commençai sur-le-champ l'œuvre qu'il m'avait confiée. Les blancs avaient partout le dessous, et l'embarquement général fut ordonné. Ce fut un grand malheur ; car, à Saint-Domingue, j'aurais pu m'informer, chercher, découvrir peut-être... Au lieu de cela, je n'eus que le temps d'aller vous prendre au lieu où vous avait déposé votre père. Nous nous embarquâmes ensemble, et nous touchâmes quelques mois après la terre de France. J'avais lieu de croire que votre mère nous y avait précédés.

« Nous vécûmes pendant deux ans d'une petite somme que j'avais prise, avant de partir, au logis de votre père. Pendant ces deux ans je cherchai sans relâche. Il n'est pas un hôtel que je n'aie visité. À défaut de son nom de famille, j'avais le nom de femme de votre mère ; je demandais madame Lefebvre ; il y en a beaucoup à Paris ; j'en vis plusieurs ; ce n'était point ce que je cherchais.

« Le soir, je revenais à notre pauvre logis ; je vous berçais, petit maître, je vous endormais en chantant une chanson d’Afrique ou des Antilles.

« Un homme sage, auquel je m’adressai, écrivit pour moi à Saint-Domingue : mais les noirs étaient là maintenant maîtres suprêmes. Ils avaient détruit tous les registres et papiers de la colonie. Je fus obligé de payer l’homme sage pour ses conseils, et je n’en retirai rien.

« La misère vint. J’essayai de travailler. Le travail d’Europe ne ressemble pas à celui des colonies. On me prit en apprentissage. Avant que je fusse devenu assez habile pour gagner de l’argent, vous eûtes faim, petit maître, et je me fis mendiant...

Xavier serra silencieusement la main du noir.

« La première fois que je tendis la main, reprit celui-ci, mon cœur se souleva et mes yeux se fermèrent. Je fus tenté de fuir pour cacher ce que j’appelais ma honte, mais je pensai à vous qui pleuriez dans ma pauvre demeure. Je pensai à mon maître qui était mort sans maudire Dieu, parce qu’il espérait en moi. L’orgueil remplaça le dégoût ; je me sentis fort. J’eus honte encore, mais ce fut d’avoir hésité...

« On me donna peu d’abord, puis davantage, puis beaucoup : les mendiants ont leur clientèle. Bientôt j’obtins une faveur marquée ; j’étais beau noir, on me regardait, on s’étonnait de ne point m’entendre solliciter verbalement l’aumône. Ce qu’on refusait, aux cris plaintifs des autres malheureux, on l’accordait à mon silence. Graduellement, mes concurrents s’éloignèrent ; je restai seul maître du perron de Saint-Germain-des-Prés.

« Vous grandissiez. À l'âge de cinq ans je vous confiai à des mains étrangères ; j'avais mon plan ; je savais que vous auriez le cœur fier de votre père ; il ne fallait point plus tard que vous connussiez la source misérable qui alimentait votre existence. À douze ans je vous mis au collège.

« Vous souvenez-vous, petit maître, de cet homme qui venait le soir chez la femme que vous appeliez votre mère ?... Cet homme, quand il faisait nuit, s'approchait de votre berceau, et vous mettait un baiser au front...

— C'était vous ! interrompit Xavier avec émotion.

— C'était moi... Plus tard, au collège, je suivais de loin vos promenades ; caché derrière quelque buisson, je contemplais vos jeux... J'ai toujours été près de vous, petit maître !... Plus tard encore, quand vous sortîtes du collège, une ruse innocente et dont le succès me rendit bien heureux vous fit choisir pour demeure l'hôtel où vous habitez. Alors je ne vous quittai plus. Je vous vis chaque jour, à chaque heure, pour ainsi dire. Je devinai votre vie, vos petits chagrins, vos espoirs passionnés...

— Quoi ! s'écria Xavier, vous sauriez ?...

— Elle est bien belle ! répondit en souriant le noir. Il y a longtemps que je l'aime, la douce enfant, car j'ai vu son grand œil bleu se relever vers vous avec amour... Puisse Dieu vous faire heureux, petit maître, de tout le bonheur que méritait votre père !

— Elle est bien belle ! répéta Xavier en secouant la tête, mais elle est riche... elle est noble...

Puis, voulant détourner l'entretien, il ajouta :

— Mais pourquoi m’avoir si longtemps privé du nom de mon père ?

— Votre mère vous avait abandonné, répondit le noir. Il faut un sentiment bien fort pour porter une mère à fuir son enfant. Je pensai que si elle découvrait votre existence à Paris, elle redoublerait de précautions et se cacherait davantage... Or, il faut que je la retrouve, puisque mon maître l’a ordonné... Sans l’évènement fortuit qui nous a rapprochés et dont je n’ai pas la force de me plaindre, car il me procure les seuls instants de joie que j’aie connus depuis bien des années, sans cet évènement je n’aurais rien dit. Je ne sais même si, la semaine dernière, j’aurais parlé pour vous sauver, petit maître !

Xavier fit un geste d’étonnement.

— Je suis toujours à *lui*, dit le mendiant, répondant à ce geste ; je mets sa volonté avant la vôtre, avant tout !... Mais, depuis avant-hier, il est arrivé un changement. J’ai découvert...

— Qu’avez-vous découvert ? demanda vivement le jeune homme.

— Je suis sur la piste, petit maître !

Le noir tira de son sein un fin mouchoir brodé qu’il mit sous les yeux de Xavier.

— F.A. ! s’écria-t-il en lui montrant le chiffre avec un naïf triomphe.

— F.A. ?... répéta Xavier sans comprendre.

— Florence-Angèle... dit le mendiant.

— Hélas ! mon brave Neptune, il y a peut-être dans Paris dix mille chiffres pareils !...

— Oui, mais il n'y a qu'un visage qui puisse ressembler au vôtre autant que celui de cette femme.

— Elle me ressemble !... La connaissez-vous ?... Où demeure-t-elle ?

Ces pressantes questions firent tomber tout à coup la joie du nègre.

— Je ne la connais pas, murmura-t-il ; — je ne sais pas où elle demeure.

— Alors, mon pauvre ami... commença Xavier.

— Mais je l'ai vue, interrompit le noir retrouvant son enthousiasme ; je la reconnaîtrais entre mille... je reconnaîtrais sa taille par derrière... sa voiture à perte de vue... Je la retrouverai, petit maître, je la retrouverai !

Pendant que cette scène se passait dans la pauvre mansarde de Neptune, Carral était debout devant un sofa où s'asseyait la marquise de Rumbrye, dans un petit salon de l'hôtel de Rumbrye.

C'était un ravissant boudoir. Une seule fenêtre à glace laissait pénétrer le jour à travers de soyeux rideaux d'un bleu obscur que doublaient de fines et blanches draperies. Des tableaux de maîtres tapissaient les lambris, où couraient, autour des panneaux et des larges cadres des glaces montées à l'antique, de légères guirlandes de lis. La fenêtre donnait sur un vaste jardin. Un entier silence régnait dans cette suave retraite, où le bruit des pas lui-même se perdait, étouffé par le moelleux pelage des tapis.

Madame de Rumbrye était étendue sur le sofa, dans un état d'immobilité parfaite. Malgré le demi-jour favorable qui éclairait le boudoir, une fatigue inaccoutumée se montrait sur son visage. Elle paraissait presque son âge.

De ce malheur il fallait accuser en partie le bal de la veille, en partie l'affreuse humeur où était ce jour-là madame la marquise.

— Tu l'as vu ?... dit-elle tout à coup, en levant son regard sur Carral.

— De mes yeux vu, répondit le mulâtre. Il faut que le diable s'en soit mêlé !... Tout allait bien jusque-là. J'avais exécuté vos ordres. Le commissaire avait fait son office. Pour comble de bonheur, un incident dont je n'ai point le secret avait aggravé son affaire, puisque seul de tous les joueurs surpris au tripot, on l'avait conduit sur-le-champ au parquet. Je croyais la chose enlevée, et je rôdais autour du Palais pour connaître plus vite le dénouement et venir vous l'apprendre, lorsque je l'ai vu sortir avec un maudit nègre qui stationne d'ordinaire sous mes fenêtres...

— Un mendiant ?... demanda la marquise.

— Un mendiant.

— Que peut-il exister entre eux de commun ?

— L'enfer le sait ?... Je l'ai vu sortir, libre... Il nous échappe !

— Tu es un traître ou un maladroit, Jonquille ! dit madame de Rumbrye avec colère.

Le mulâtre se mordit la lèvre et ne répondit pas.

XI. L'INVITATION

— Il faut pourtant que mon fils ait cette fortune, reprit la marquise à voix basse, et comme en se parlant à elle-même ; il le faut !... Monsieur de Carral, ajouta-t-elle avec un sourire sournois, on dit que vous tirez l'épée comme Saint-Georges, votre confrère ?

— J'ai quinze ans de salle, répondit le mulâtre en se rengorgeant.

— C'est au mieux !... On dit encore que vous n'avez point votre pareil un pistolet à la main.

— Je fais mouche à trente pas, madame !

— Ce doit être charmant !... Qu'appellez-vous faire mouche, monsieur de Carral ?

La marquise donnait à sa voix une inflexion de plus en plus insinuante.

— C'est, répartit le mulâtre, mettre une seconde balle dans le trou qu'a fait la première.

— Mais voilà qui est merveilleux, dit la marquise en se soulevant doucement ; alors, monsieur de Carral, vous devez être un homme terrible sur le terrain ?

Le mulâtre réfléchit un instant. Il jeta sur madame de Rumbrye un regard cauteleux et plein de haine. Puis ce regard, rapide comme la pensée, fut remplacé par son expression habituelle d'obséquieuse obéissance.

— Vous avez un homme à tuer ? dit-il.

La marquise tressaillit d'abord à cette brutale question, mais au lieu de se récrier, elle prit la main du mulâtre.

— Si vous faisiez cela, lui dit-elle, je vous tiendrais quitte à tout jamais !

— Si je faisais quoi ?... demanda Carral, qui feignit de ne la point comprendre.

— Il faut qu'Alfred soit le mari d'Hélène de Rumbrye, dit la marquise avec impatience ; cet homme est sur notre chemin.

— C'est vrai... répartit froidement le mulâtre.

Madame de Rumbrye frappa violemment son petit pied contre le tapis.

— Vous savez manier l'épée et le pistolet, poursuivit-elle ; un duel.

— Je comprends, dit Carral.

— Enfin !...

— Mais je suis lâche, madame, et je ne me bats jamais.

— Misérable cœur d'esclave ! murmura dédaigneusement la marquise.

Carral ne voulut point prendre garde à cette insulte, et il poursuivit sans s'émouvoir :

— On peut tuer sans se battre. Que vous importent les moyens, si le résultat est le même ?

Madame de Rumbrye baissa la tête et parut hésiter. Pendant cela, l'œil du mulâtre la couvait d'un regard furtif et rancuneux. Si elle eut pu voir ce regard, elle n'aurait point hésité, car elle aurait craint un piège.

— Il est bien jeune ! dit-elle enfin. Si on pouvait l'écartier autrement ?

— Cela vaudrait mieux, madame...

— Et pourtant ce moyen mettrait fin d'un seul coup à nos embarras !

— D'un seul coup, madame.

Le sang-froid glacial du mulâtre était si extraordinaire en un pareil moment, que madame de Rumbrye se prit à le regarder avec inquiétude.

Mais Carral avait eu le temps de composer son visage ; elle n'y découvrit qu'une respectueuse et passive soumission.

— Eh bien ! dit-elle en glissant sur le sofa de manière à se rapprocher de son confident, comment faire ?

— Êtes-vous bien résolue ?

— Mais... oui... je suis résolue...

— Écoutez-moi donc.

Le mulâtre s'assit auprès de son ancienne maîtresse d'un air déterminé. La seule pensée d'un crime commun les mettait au même niveau.

— Demain, continua-t-il, vous partez pour le château de Rumbrye. M. le marquis, en ma présence, a invité Xavier à lui rendre visite. Écrivez-lui de votre côté...

— Non ! non ! s'écria vivement la marquise. Cette lettre pourrait...

— Vous avez raison. Il ne faut point vous compromettre !... je me charge d'écrire... Seulement, vous prévien-drez M. de Rumbrye que vous m'avez invité.

— Soit.

— Le reste me regarde... À demain, bonne maîtresse ! nous nous reverrons au château de Rumbrye.

Le mulâtre sortit. Dès qu'il fut dans la rue, un rire convulsif souleva sa poitrine. Il se prit à gesticuler avec force. Les passants le prenaient pour un fou.

— Je tuerai, pensait-il, mais je serai son maître après avoir été son esclave ! et alors... oh ! je me vengerai !

Il entra dans un café, où il écrivit rapidement quelques mots. Ensuite il plia son billet, l'adressa à Xavier, et le fit jeter sur-le-champ à la poste.

Il se faisait tard. Xavier était rentré chez lui et s'étonnait fort que Carral n'eût point reparu à l'hôtel depuis l'évènement de la matinée. Le mendiant ne lui avait point parlé de la lettre mystérieusement envoyée au commissaire de police, et le jeune homme restait sans soupçons. Il n'avait point le temps d'ailleurs de donner son esprit à ces préoccupations secondaires.

Sa destinée avait si fort changé depuis quelques heures ! Désormais, il avait un passé ; il pouvait croire à un avenir.

Certes, sa position actuelle était loin d'être brillante, et la révélation du mendiant ne l'avait point fait enjamber d'un seul coup tous les degrés de l'échelle sociale, comme il arrive d'ordinaire dans les romanesques péripéties des drames inventés à plaisir. Sa naissance restait modeste, et c'était une bien triste histoire que celle de sa famille.

Mais il avait craint un instant d'être le fils d'un nègre mendiant, tandis que son père se trouvait être un vaillant soldat. Il avait désormais un nom honorable, sinon illustre, et, quoi que pût dire ou faire le vieux Neptune, il était bien résolu à le porter. Xavier avait un honnête et noble cœur. Il était certes fait pour apprécier ce qu'il y avait de grand dans l'exagération d'obéissance qui dominait le dévouement de Neptune. Mais cette abnégation puissante et irraisonnée sentait l'esclave. Le bon noir s'abandonnait lui-même, pour ainsi dire, pour substituer à sa volonté propre la lettre d'une volonté étrangère. Quand il avait dit : « Bon maître a ordonné ! » tout argument était superflu et réfuté d'avance. Xavier ne pouvait le suivre dans cette voie. C'est tout au plus s'il désirait retrouver sa mère, dont l'indigne conduite lui laissait un poids sur le cœur. Il avait passionnément souhaité la fortune pour se rapprocher d'Hélène ; maintenant, comme il arrive toujours dans le premier moment d'un bonheur inespéré, il se croyait à bout de peine ; sa joie lui cachait les obstacles qui restaient entre lui et l'héritière de Rumbrye.

Il était perdu dans ce dédale de pensées confuses qui viennent en foule assiéger l'homme dont la vie a subi une crise heureuse ou malheureuse, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Le mendiant noir entra doucement. Il portait un paquet sous le bras :

— Petit maître, dit-il, je vous apporte votre bien.

Il déposa le paquet sur un meuble, et s'avança vers Xavier :

— Peut-être m'accuserez-vous de l'avoir gardé trop longtemps, continua-t-il ; mais j'aimais tant à contempler ces précieuses reliques, le soir, avant de fermer mes yeux pour le sommeil de la nuit !... En outre, vous ne saviez point votre histoire ; ces objets n'auraient eu pour vous aucun prix.

Xavier devina ce que contenait le paquet. Il l'ouvrit respectueusement, et étala sur la table les divers objets que nous avons vus, suspendus en trophée, dans la chambre du mendiant.

— Voilà donc tout ce qui me reste de mon père ! dit-il en se parlant à lui-même.

À ces mots, Neptune prit une contenance craintive et embarrassée.

— Pardonnez-moi, petit maître ! balbutia-t-il.

Xavier ne l'entendit point.

— Pauvre père ! continua-t-il. Combien je suis jaloux de chaque objet qui compose ce triste trésor !...

— Je vous le rendrai, petit maître, je vous le rendrai ! dit humblement le noir.

— Que me rendrez-vous, mon brave ami ?

— J'avais cru... J'ai eu tant de peine à me séparer de cela, petit maître ! Malgré moi, l'uniforme de bon maître s'est échappé de mes mains quand j'ai fait ce paquet... J'ai voulu le joindre au reste, mais...

Un sanglot, souleva la poitrine du noir.

— Mais je serai seul maintenant dans ma demeure, poursuivit-il. Je n'aurai plus rien... de lui !... Quand je dirai : — Bon maître à moi !... m'entendra-t-il encore ?...

— Garde-le, Neptune, dit Xavier attendri. Tu l'as mieux mérité que moi, et l'uniforme de mon père est à sa place au chevet de son fidèle serviteur.

Neptune frappa dans ses mains et fit un bond de joie.

— Merci, dit-il ; oh ! merci, petit maître !... vous êtes presque aussi bon que lui !

Un domestique de l'hôtel apporta une lettre à l'adresse de Xavier et sortit aussitôt. Tandis que le jeune homme lisait cette lettre, un sentiment de bien-être parut sur sa physionomie, et se refléta, comme dans un miroir, sur le large visage du mendiant. Après avoir lu, Xavier fit deux ou trois tours de chambre en se frottant les mains.

— Je la verrai, murmurait-il, je serai seul avec elle... je lui dirai le bonheur que Dieu m'a envoyé... Oh ! oui, j'irai ! Manquer une pareille occasion serait folie... Neptune, ajouta-t-il en s'adressant au mendiant, je vais vous quitter pour quelques jours, mon ami.

— Me quitter ! répondit le noir ; pourquoi ?

— Je vais à la campagne.

— Je vous y suivrai, petit maître.

— Cela ne se peut pas, Neptune.

Le nègre baissa la tête et se prit à réfléchir.

— Il m'a chargé de veiller sur vous, dit-il enfin d'une voix lente et ferme ; je veillerai ; tout se peut quand il s'agit de lui obéir.

Puis, tout à coup une pensée nouvelle traversa son esprit, et il reprit avec agitation.

— Vous avez un ennemi, petit maître !

C'était la troisième fois depuis deux jours que Xavier recevait cet avertissement.

— Le connaissez-vous ? demanda-t-il.

— Je le connais, et, sur le souvenir de bon maître, j'ai juré que je le tuerais.

— Le tuer ! répéta Xavier en tressaillant ; y pensez-vous ?

— On n'oublie point un pareil serment ! reprit le mendiant avec une sauvage énergie.

Puis, adoucissant soudainement sa voix, il ajouta :

— Laissez-moi vous suivre, petit maître... vous ne savez pas... j'avais oublié de vous le dire : la venue de la police à la maison de jeu n'était point l'effet du hasard. J'ignore quel était le but de votre ennemi, mais vous avez été attiré dans un piège.

— Qui vous fait croire ?

— J'ai vu.

Ici le mendiant raconta l'incident de la lettre confiée à l'Auvergnat, et la lecture que celui-ci en avait faite à voix haute sur le perron de Saint-Germain-des-Prés.

— Et vous êtes sûr que c'est lui ? demanda Xavier indécis.

— C'est l'homme qui, depuis deux mois, s'est fait votre ami presque malgré vous ; l'homme dont je me suis défié, moi, dès le premier jour ; l'homme enfin qui était hier avec vous sur le balcon, et à qui vous avez eu l'imprudence de révéler ce que vous saviez de vos secrets... J'en suis sûr !

Xavier fut quelque temps avant de répondre, tant sa surprise était grande.

— Carral ! dit-il enfin ; — mais c'est impossible !... Quel intérêt aurait-il à me tendre des embûches ?

— Je ne sais, mais il l'a fait... j'en suis sûr !...

— Mais cette lettre est de lui... dit encore Xavier en montrant le message qu'il venait de recevoir.

— N'allez pas ! n'allez pas ! s'écria Neptune. Cet homme est votre ennemi !

Le jeune homme réfléchit un instant.

— Il faut que j'y aille, dit-il enfin d'un ton résolu ; elle y sera.

Neptune secoua tristement la tête.

— Ma voix est trop faible pour combattre la voix de l'amour, murmura-t-il ; mais quelque chose me dit que ce n'est là qu'un appât de plus pour vous attirer au bord du précipice... Je vous suivrai, petit maître... ne vous récriez pas ! Je sais qu'il est des lieux où le pauvre noir n'a point le droit de se montrer. Je sais que ma présence serait pour

vous un embarras, sinon une honte... mais je me cacherais ; ni vous ni personne ne me verrez, à moins que !...

Il avait, accompagné ces derniers mots d'un geste menaçant, mais il n'acheva point sa pensée.

— Où allez-vous ? reprit-il.

— Au château de Rumbrye, auprès d'A..., dans le département de l'Eure.

— C'est bien... Vous avez perdu votre argent ; il vous en faut, petit maître.

Le noir déposa quelques louis sur la tablette de la cheminée. Le front de Xavier se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Ne rougissez pas, dit doucement Neptune ; bon maître m'avait donné plus que cela : il m'avait fait libre... C'est une dette que je paie.

À ces mots, il se dirigea vers la porte ; mais, au moment de passer le seuil, il se retourna :

— À quelle heure partez-vous demain ? demanda-t-il.

— Je ne sais... dans l'après-midi.

— Au revoir, petit maître ! Avant de vous suivre, j'aurai le temps de consacrer quelques heures à ma tâche de chaque jour... Je chercherai votre mère.

XII. COURSE AU CLOCHER

Le lendemain, de bonne heure, Neptune, appuyé sur son bâton, descendit les cinq étages de son grenier et commença sa journée. Il avait déjà parcouru Paris bien des fois dans tous les sens durant ces vingt années. Il avait scruté chaque femme dont l'âge et la tournure se rapportaient quelque peu au type qu'il s'était imposé pour jalon, à la mère de Xavier, en un mot, telle que son imagination la lui représentait. Jamais nul résultat n'était venu récompenser sa constance. Ce jour-là, il n'allait plus complètement au hasard. Il avait un indice, bien faible sans doute, mais cela suffisait pour exalter son courage. Il se mit donc en quête, plein d'espoir, tâtant à chaque pas sa poche pour se bien assurer qu'il était toujours possesseur du fameux mouchoir de batiste aux initiales F.A.

Tout d'abord, et sans hésiter, il se dirigea vers le faubourg Saint-Germain, qui est la patrie des équipages armoriés. Il connaissait la dame et sa voiture ; mais les dames se lèvent tard, tandis que c'est le matin qu'on fait la toilette des équipages. Il comptait plus sur la voiture que sur la dame.

Son espoir ne devait point être trompé. Après avoir erré inutilement pendant quatre ou cinq heures, fouillant du regard les cours de tous les hôtels et avançant la tête entre les discrets battants des portes cochères, si bien qu'on l'eût pu prendre pour un de ces gueux embrigadés que la police emploie, – dit-on, – à divers usages, il arriva devant une sorte de palais, situé au milieu de la rue de Grenelle, et dont la noble architecture semblait faire honte aux gentilhommières

voisines. La porte cochère était entrouverte. Le mendiant y plongeait son regard.

Il vit d'abord une chaise de poste, attelée de quatre bons chevaux, qu'inspectait soigneusement un grand jeune homme à la tournure anglaise, en costume de voyage. Ce n'était point ce qu'il cherchait. Il allait poursuivre sa route, lorsque le grand jeune homme ayant voulu jouer avec l'un des chevaux, celui-ci fit un saut en avant. La chaise de poste s'ébranla et démasqua une charmante calèche qui, le timon en l'air, attendait sans doute la brosse et l'éponge d'un valet. À cette vue, le mendiant resta cloué à sa place. Il examina de loin la calèche dans tous ses détails.

— C'est la même ! murmura-t-il enfin d'une voix que la joie rendait tremblante.

Il entra résolument dans la cour, et s'avança vers le grand jeune homme, qui n'était autre que M. Alfred Lefebvre des Vallées, lequel, au lieu de son resplendissant costume de la veille, avait endossé la redingote à l'anglaise, noué la cravate noire et chaussé la botte à cœur. Ainsi costumé, ce jeune monsieur n'avait point l'air moins sot qu'en habit de bal.

— Ma parole d'honneur ! dit-il en examinant Neptune à travers son lorgnon, voici un mauricaud qui a la barbe blanche ! Le diable m'emporte si ce n'est pas très drôle !... Je n'en avais jamais vu comme cela !

Le noir avançait toujours. Il s'arrêta en face de M. Alfred Lefebvre des Vallées. Celui-ci baissa son lorgnon.

— John ! dit-il.

Un petit Bas-Normand, auquel on avait donné un nom et un gilet anglais, afin d'en faire un groom, parut à la porte des écuries.

— Prends ton fouet, continua le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées avec un sang-froid tout britannique.

Il acheva de traduire son idée en désignant le mendiant d'un geste significatif.

Neptune comprit sans doute, car il serra d'instinct son long bâton, qui n'était point une arme méprisable. Heureusement, il n'eut pas besoin de s'en servir. M. Alfred était au fond un bon jeune homme. Il avait seulement voulu faire une spirituelle plaisanterie.

— Mauricaud, dit-il en riant, si John avait seulement deux ans de plus, je le ferais boxer contre toi... Que demandes-tu... On n'entre pas comme cela à l'hôtel de Rumbrye.

— Rumbrye ! répéta le mendiant qui ne put retenir un geste de surprise.

— On mendie à la porte, reprit M. Alfred ; jamais dans la cour... va-t'en !

Neptune ne répondit point, mais il tira de son sein le mouchoir, soigneusement enveloppé dans une feuille de papier blanc, et le remit au jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées.

— Qu'est-ce là ? s'écria celui-ci, qui eut soin de se gantter avant de toucher au paquet ; ma parole d'honneur, c'est un des mouchoirs de la marquise !

Il mit cinq francs dans la main de Neptune, et reprit :

— Du diable si ce n'est pas une bonne journée pour toi, mauricaud... bonsoir !

Neptune se retira aussitôt ; mais, au lieu de s'éloigner, il s'arrêta après avoir passé le seuil de la porte cochère, et s'assit sur une borne, en ayant soin de rabattre son large chapeau de paille sur ses yeux. De temps en temps, il glissait un regard à travers la porte entrouverte.

Il savait désormais où retrouver cette femme qui avait les traits de Xavier et dont le chiffre était celui de la mère du jeune homme.

Mais il avait appris autre chose encore. Cet hôtel portait le nom de Rumbrye, le nom du château où devait se rendre Xavier. Une chaise de poste attendait dans la cour. L'hôtel et le château avaient-ils le même propriétaire ? — Étaient-ce les hôtes de Xavier qui allaient prendre place dans cette voiture de voyage ?...

Comme il se faisait cette question, le son d'une horloge affaibli par la distance, arriva jusqu'à son oreille. C'étaient deux heures qui sonnaient à l'église de Saint-Thomas d'Aquin. Le mendiant se leva brusquement. Il était en retard ; il craignit que Xavier ne se fût déjà mis en route. Or, peu familier avec la géographie du royaume, il ne s'était souvenu que du nom de Rumbrye ; une nuit de sommeil avait fait sortir de sa mémoire le nom du village et même celui du département où était situé le château.

Il allait regagner à toutes jambes la place Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'un dernier regard jeté dans la cour de l'hôtel lui fit apercevoir madame de Rumbrye, qui descendait le perron, appuyée sur le bras d'un homme. D'abord,

il ne vit que la marquise, et, tout entier à la joie de ne s'être point trompé, il murmura :

— C'est bien elle !

Puis, son œil ayant glissé de la marquise à son cavalier, un cri d'étonnement sortit de sa poitrine, tandis que ses sourcils se fronçaient violemment.

— C'est lui ! dit-il encore.

Il avait reconnu l'ennemi secret de Xavier, son ennemi à lui, par conséquent, l'homme qui avait écrit cette lettre perfide au commissaire de police : il avait reconnu Carral.

Il ne songea plus à s'éloigner. Stupéfait, perdu au milieu de ces péripéties accumulées qui se succédaient sans relâche et lui donnaient à peine le temps de la réflexion, il demeura immobile. Que faire ? La présence de Carral donnait au départ de la marquise une apparence de menace. Cet homme ne pouvait être là que pour le malheur de Xavier. Or, si, à cette heure, ce dernier était parti déjà par hasard, comment suivre sa trace ? Comment trouver ce château de Rumbrye, que Neptune entrevoyait, dans son imagination effrayée tout plein d'embûches et de sanglants mystères ?

Il jeta autour de lui son regard irrésolu, et vit, le long du trottoir opposé, un fiacre attelé de deux forts chevaux. Il respira plus librement.

— Je les suivrai ! se dit-il.

À ce moment, madame de Rumbrye, légère et gracieuse comme une jeune fille, s'élançait dans la chaise de poste. Avant de monter, elle avait dit à Carral :

— Nous serons seuls ; nous aurons le temps de causer.

Mais elle avait compté sans le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui s'était commodément étendu sur l'une des banquettes. Madame de Rumbrye ne put retenir un geste d'impatience.

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver là, dit le grand garçon avec un rire épais et bruyant ; je fais route avec vous... le diable m'emporte !...

— Je croyais que vous partiez avec Hélène et M. de Rumbrye, répartit sèchement la marquise.

M. Alfred des Vallées tira de sa poche une petite glace et se mira complaisamment.

— Du diable si M. de Rumbrye me prend jamais à voyager avec lui ! grommela-t-il. C'est un voltigeur de Louis XV, qui voudrait qu'on portât encore la perruque poudrée, l'épée horizontale et le catogan !... Ma parole d'honneur, madame, je ne puis pas m'habituer à cela.

La marquise fit contre fortune bon cœur, et fit signe à Carral de monter.

— Croyez-moi si vous voulez, dit M. Alfred à ce dernier, vous êtes moitié moins laid qu'hier... Vous aviez l'air d'un déterré... ma parole d'honneur !...

La chaise partit. En passant sous la porte cochère, Carral et madame de Rumbrye aperçurent à la fois le mendiant noir, dont l'œil ardent plongea dans la voiture.

— Encore cet homme ! murmura la marquise, qui ne put se défendre d'un mouvement de frayeur.

— Il y a dans la persistance de ce drôle quelque chose que je ne comprends pas, pensa de son côté Carral.

Quant au jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, il se contenta de murmurer en souriant :

— Le fait est que, – le diable m’emporte ! – si John avait seulement eu deux ans de plus, je l’aurais fait boxer contre ce mauricaud !...

Neptune, lui, s’était élancé vers le fiacre. Il dit quelques mots au cocher, lui mit un louis dans la main, et la lourde voiture commença à brûler le pavé sur les traces de la chaise de poste. Dès le matin, le noir avait pressenti une journée orageuse. Avant de quitter sa mansarde, il s’était armé de toutes pièces, c’est-à-dire qu’il avait pris le reste de son pécule.

Tant qu’on resta dans Paris, le fiacre n’eut point trop de peine à suivre la chaise de poste. Il la gagna même quelque peu et, en passant le pont Louis XV, les deux chevaux de louage se trouvèrent un instant à marcher de front avec les coursiers de la poste. Le mendiant ordonna aussitôt au cocher de céder le pas. C’était un ordre superflu. À peine, en effet, la chaise de poste fut-elle lancée sur le sable uni des Champs-Élysées, qu’une large distance s’établit.

— Ferme ! cria le mendiant par la portière.

— N’ayez pas peur, *bourgeois* ! répondit le cocher, en appuyant sur ce dernier mot avec une sournoise ironie ; nous les rattraperons à la montée.

En effet, à la côte qui précède la barrière de l’Etoile, le fiacre regagna le terrain perdu. Il était traîné par des chevaux forts, mais vieux, dont les descentes rompaient les jambes.

À une lieue de la barrière, le cocher se retourna sur son siège.

— Ah ça, *bourgeois*, dit-il, où allons-nous comme ça ?

Neptune montra du doigt la chaise de poste.

— Connu ! répondit le cocher. Nous allons où ils vont... où vont-ils ?

— Va toujours ! cria Neptune avec impatience ; tu seras payé.

Le cocher allongea un coup de fouet à ses bêtes, et reprit l'entretien.

— *Not'maître*, dit-il, vous parlez bien ; mais j'ai deux bons chevaux que je suis en train de crever, et... sauf respect... vous ne m'avez pas l'air... ce qui s'appelle calé, là...

Neptune tira une douzaine de napoléons qu'il montra au cocher. Celui-ci fit aussitôt claquer son fouet avec enthousiasme.

— Dieu de Dieu ! murmura-t-il, faut croire que c'est un fier métier tout de même que d'être mauricaud !

À Saint-Germain-en-Laye, la chaise s'arrêta pour relayer. Le fiacre la dépassa, et prit de l'avance qu'il devait perdre bientôt. Les deux chevaux commençaient à souffler déplorablement. Tout leur corps fumait, et de larges gouttes de sueur coulaient à leur cou et à la naissance de la croupe.

— Feront-ils bien encore deux postes comme cela ? demanda Neptune avec inquiétude.

— Deux postes ! répondit le cocher ; deux postes !... je ne m'en charge pas, not'maître, quand vous me donneriez tous les jaunets que vous m'avez montrés !

— Va toujours ! dit le nègre en dissimulant son désappointement.

La chaise de poste, attelée de chevaux frais, et lancée au galop sur une descente, passa en ce moment comme la foudre auprès du pauvre fiacre.

— Ferme ! cria Neptune.

Le cocher sangla deux coups de fouet à tour de bras. Les chevaux reprirent un galop cahoteux et désespéré. À la côte qui suivit la descente, ils regagnèrent quelque terrain. Mais, à mesure qu'on allait, la disproportion de force devenait de plus en plus évidente. Le mendiant s'agitait sur son coussin. Il semblait, par ses mouvements désordonnés, vouloir communiquer une impulsion nouvelle à son véhicule.

— Ferme ! criait-il à chaque instant ; sur ta vie, ne les perds pas de vue !

Le cocher faisait de son mieux, mais ses chevaux mollissaient sensiblement. Le moment vint où Neptune, penché à la portière, perdit la chaise à un détour du chemin.

— N'ayez pas peur ! dit le cocher. Au coude, nous allons les revoir.

— Dix louis si tu les rejoins ! prononça Neptune d'une voix brève et sèche.

— Deux cents francs ! murmura le cocher.

Son fouet coupa trois fois le cuir des flancs de ses bêtes harassées.

La douleur les fit bondir en avant : puis elles s'arrêtèrent. Le cocher redoubla impitoyablement. Les chevaux, pris d'une sorte d'agonie furieuse, coururent la tête entre les jambes, les naseaux fumant, les jambes bronchant à chaque pas ; mais ils allaient comme le vent, et le cocher frappait toujours. Neptune, penché à la portière comme un jockey sur la crinière de son pur-sang au Champs-de-Mars, haletait et criait machinalement :

— Ferme ! ferme !

Ses doigts crispés broyaient la paroi du fiacre. Il bondissait en gémissant chaque fois que la course se ralentissait ; chaque fois qu'un choc subit lui annonçait une impulsion plus vive, il poussait un cri de joie.

La nuit commençait à tomber. On aperçut enfin au sommet d'une côte lointaine la silhouette de la chaise de poste qui se dessinait sur le brun azur du firmament. En même temps, à perte de vue, se montrèrent, étagées en amphithéâtre, les lumières des maisons de Meulan. Le mendiant poussa un dernier cri d'encouragement, et retomba épuisé au fond du fiacre.

Quelques minutes après, il se fit un choc violent... les deux chevaux s'étaient abattus à la fois. Mais on était à Meulan et, à dix pas de là, la chaise de poste arrêtée relayait.

Neptune s'élança hors du fiacre, jeta dix louis au cocher, et prit sa course vers la chaise. Au moment où celle-ci se remettait en marche, il sauta sur la planchette de derrière, se cramponna aux ressorts, et partit avec elle.

Le maître de poste voulut crier au postillon d'arrêter, mais la chaise dansait sur les pavés pointus de Meulan ; on n'aurait pas entendu la foudre tomber. D'ailleurs, il faisait nuit. Après une minute d'anxiété, le mendiant perdit toute crainte d'être expulsé de son poste.

Pendant cela, les chevaux du fiacre, les flancs tremblants et la tête sur le sol, ne semblaient point devoir se relever jamais. Ils se relevèrent pourtant, et nous sommes fondés à croire qu'ils n'en coururent que mieux le lendemain. Ainsi sont faits les chevaux de fiacre.

La chaise continuait sa route au galop. Au bout d'une heure, elle quitta le pavé pour entrer dans une large avenue dont les grands chênes alignaient au loin les quatre rangs de leurs troncs séculaires. En face de l'avenue apparaissait le château de Rumbrye, dont le corps de logis, illuminé comme pour une fête, laissait dans l'ombre la belle architecture des deux ailes, bâties en briques et affectant cette forme sage-ment carrée des monuments du siècle de Louis XIII. Le mendiant était toujours sur la planchette. Ni la fatigue ni les cahots de la route n'avaient pu lui faire lâcher prise.

Une haute grille de fer à ornements dorés coupait l'avenue à son milieu et fermait l'enceinte réservée du parc. Le fouet du postillon fit sortir le garde de sa cabane, et les deux battants de la grille grincèrent sur leurs gonds rouillés.

La chaise passa, rapide comme l'éclair ; le garde ne vit point Neptune. Celui-ci sauta sur le sol à deux cents pas du château, et se glissa, inaperçu, entre les arbres du parc.

Il était huit heures du soir. Des valets expédiés d'avance avaient tout préparé au château pour la réception de la famille de Rumbrye et de ses hôtes. À peine la marquise était-

elle arrivée que d'autres chaises de postes enfilèrent l'avenue. Le salon se remplit, et, lorsque M. le marquis vint à son tour suivi de sa fille, on passa dans la salle à manger, où un dîner confortable attendait les voyageurs. Tout le monde y fit grand honneur, car la route avait aiguisé l'appétit de chacun ; mais notre impartialité nous force à déclarer que le jeune M. Lefebvre des Vallées laissa bien loin derrière lui les autres convives. Deux boutons de sa redingote à l'anglaise partirent avant la fin du repas, et sa voisine, qui était une charmante femme, n'eut point à se plaindre de son bavardage.

— Ma parole d'honneur, madame, lui dit-il seulement après le rôti. — je n'ai jamais mangé de meilleure poularde... Du diable si ce n'est pas la vérité !

La journée avait été magnifique. Il faisait une de ces chaleurs d'automne qui alourdissent l'air et enlèvent le souffle. Toutes les fenêtres du salon, qui était situé au rez-de-chaussée, restaient ouvertes pour donner aux convives un peu de fraîcheur. Derrière un buisson de roses, vis-à-vis de l'une de ces fenêtres, Neptune s'était tapi et observait. Le pauvre noir, jusque-là, n'avait pas retiré grand fruit des efforts surhumains qu'il avait faits pour arriver au château de Rumbrye. Naturellement exclu de l'intérieur, il ne pouvait que jeter de loin d'avidés regards sur la marquise et sur Carral, qu'il soupçonnait instinctivement de comploter la perte de Xavier. Ils étaient assis à table fort loin l'un de l'autre ; mais leurs regards se cherchaient, et plus d'une fois Neptune crut voir l'œil de la marquise étinceler de haine en se portant sur Xavier.

— Si je pouvais lui dire qu'il est son fils !... pensait-il ; — mais je n'ai point de certitude. Quelque chose en moi me

l'affirme hautement ; mais, si elle nie, comment lui prouver son mensonge ?

Or, Neptune, dans sa naïveté pleine de logique et de bon sens, ne pouvait point espérer qu'une femme qui avait abandonné autrefois son enfant pût le reconnaître volontiers et l'accueillir, sans combattre, après plus de vingt ans écoulés.

On se leva de table. La marquise fit un signe à Carral qui s'approcha d'elle aussitôt. Puis la porte du jardin s'ouvrit, et quelques groupes descendirent le perron.

Ces groupes, riant et causant, passèrent tout auprès du mendiant, qui ne prit point garde à eux, tant il suivait ardemment les mouvements de Carral et de la marquise. Son œil était cloué à la porte du château. Il ne vit pas même Hélène de Rumbrye et Xavier qui passèrent à leur tour, et suivirent une sinueuse allée conduisant à la grille du parc.

Hélène appuyait son bras sur celui de Xavier. C'était la première fois qu'elle se trouvait réellement seule avec lui. Jusqu'alors leurs tête-à-tête avaient eu lieu sous les regards indifférents, mais instinctivement curieux du monde.

Le mystère existe au milieu d'une fête ; qui ne le sait ? Mais ce mystère est plein de craintes ; il gêne la pudeur et n'a de charmes que pour les âmes blasées qu'il excite, provoque et réveille.

À mesure qu'Hélène et Xavier s'éloignaient du château, les groupes se dispersaient, choisissant, au gré de leur fantaisie ou de leur besoin de solitude, les allées latérales. Bientôt, on n'entendit plus que de gais éclats de rire voilés par le lointain, ou le timbre cuivré de la voix du jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui jurait sur son honneur que la chaleur n'était point supportable, – ou bien encore que, depuis

son dernier voyage à Rumbrye, les jours avaient raccourci ; ce qui, affirmait-il, était étonnant.

Lorsque les noirs ombrages du parc s'étendirent entre le ciel et nos deux amants, tout bruit avait cessé. Ils étaient seuls.

Hélène se sentit venir au cœur une émotion inconnue, pleine de joie et de tristesse. Elle devina en ce moment ce que serait la vie avec Xavier ; elle comprit en même temps l'amertume d'une séparation. Ce fut une intuition, non pas un raisonnement. D'instinct, son bras s'appuya plus étroitement sur celui de Xavier, comme si elle eût craint vaguement qu'un autre vint se mettre entre elle et lui. Elle ne parla point ; mais un sourire mélancolique entrouvrit ses lèvres, et son grand œil, limpide et doux, chercha le regard de Xavier.

Celui-ci se recueillit dans son bonheur. Tous ses espoirs s'exaltaient et devenaient certitude.

— Que nous serons heureux, Hélène ! dit-il enfin.

Ce cri naïf, que pas un hôte du château de Rumbrye n'eut pu entendre sans rire aux éclats, fut comme une réponse à la pensée d'Hélène. Elle ne s'effraya point. Ceux-là mentent, qui disent que l'innocence est craintive. Il faut connaître le danger pour avoir peur. La coquetterie tremble ou fait semblant ; la candeur se confie. Hélène ne répondit point ; mais, changeant légèrement la phrase, elle répéta au fond de son cœur :

— Que nous sommes heureux !

— Vous ne savez pas, reprit Xavier, je ne suis plus seul au monde maintenant ; j'ai la mémoire d'un père à vénérer, à chérir ; j'ai un nom...

— Un nom noble ? interrompit vivement la jeune fille.

Cette question serra le cœur de Xavier comme eût fait l'étreinte d'une main glacée.

— Non, dit-il.

Hélène laissa échapper un soupir.

— Ce n'est pas pour moi, murmura-t-elle ; moi... j'aimerai votre nom, quel qu'il soit.

— Merci ! s'écria Xavier. Oh ! qu'on peut souffrir en une seconde ! J'ai cru... mais je m'étais trompé : merci !

Il prit la main d'Hélène, que celle-ci ne chercha point à retirer. Puis, il raconta son histoire, mais non plus avec cet enthousiasme qui l'échauffait naguère. Un seul mot suffit pour jeter du froid dans l'âme, et ce mot avait été prononcé. Le songe fuyait devant ce qui était réel.

— Hélas ! mademoiselle, dit Xavier en finissant ; je désirais si ardemment, que j'ai espéré !...

Hélène s'arrêta et demeura un instant pensive.

— Je ne sais pas, dit-elle après un long silence, je ne sais pas l'avenir que Dieu nous garde ; mais je vous aime, Xavier, et je vous aimerai toujours.

Xavier se mit à genoux. Hélène, souriante et calme, éleva sa main jusqu'à la bouche du jeune homme.

— Venez, reprit-elle, nous sommes fiancés. Je pourrai n'être point votre femme, mais jamais je ne serai la femme d'un autre.

Xavier pressa ses deux mains sur son cœur pour en contenir les battements. Il ne trouva point de paroles pour se réjouir ou rendre grâce. Hélène s'appuya de nouveau sur son bras, et tous deux reprirent silencieusement le chemin du château.

Pendant cela, Neptune ne perdait point de vue la porte du jardin. Il était à l'affût.

Enfin, ce qu'il attendait arriva. Madame de Rumbrye descendit à son tour le perron, appuyée sur le bras de Carral.

Au moment où ils passaient devant Neptune, celui-ci se jeta à terre, et, retrouvant cette adresse sauvage qu'il avait si souvent déployée autrefois, il se prit à les suivre en rampant. Aucun bruit ne décelait sa marche ; il glissait silencieusement sur le gazon, se faisant un abri de chaque arbre fruitier et de chaque touffe de fleurs. Madame de Rumbrye ne prit point le même chemin que ses hôtes ; elle tourna court au bout de l'allée, et, suivant la lisière du parc sans y pénétrer, elle entra, toujours accompagnée de Carral, dans une pièce de gazon découverte, au milieu de laquelle s'élevait un bouquet de hauts dahlias.

— Ici dit-elle, nous verrons arriver de loin les importuns, et vous pourrez vous expliquer enfin, Carral.

— Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci. Je l'eusse fait plus tôt si votre fils n'était point venu se mettre en tiers dans la chaise de poste... Mais quel est ce bruit !

C'était Neptune qui venait de se glisser sous le massif de dahlias.

— Ce n'est rien, dit la marquise.

Carral, plus prudent, écarta les tiges flexibles des fleurs à la mode, mais il ne vit rien qu'une masse noire et inerte, — une couche de fumier, sans doute.

Quand il se fut retiré, la masse noire fit un imperceptible mouvement, et Neptune, plaçant sa tête au plus épais du feuillage, braqua ses yeux avides sur nos deux interlocuteurs.

— Ce n'est rien, eu effet, dit Carral en rejoignant la marquise ; mais avant d'entrer en matière, permettez-moi, madame, de vous faire une question. Êtes-vous toujours bien résolue d'en finir ?

— Vous me le demandez ! s'écria la marquise avec violence. N'avez-vous donc point remarqué que M. de Rumbrye a amené cet insolent vagabond dans sa voiture ?

— Si fait, répondit froidement Carral ; je l'ai remarqué.

— Dans sa voiture ! répéta madame de Rumbrye, entre lui et Hélène !... à la place que devrait occuper mon fils !... N'avez-vous pas remarqué que, pendant le souper, toutes les attentions du marquis étaient pour lui ?

— Si fait, dit encore Carral.

— En ce moment même, ce Xavier n'est-il pas avec Hélène ?...

— Si fait.

— Et vous me demandez si je veux en finir ?... Il est temps, Carral ! Si tu ne me débarrasses pas de lui, la fortune de mon fils est manquée !...

— Je vais le tuer cette nuit, dit Carral avec un merveilleux sang-froid.

Neptune se sentit tressaillir de la tête aux pieds. Ses vagues appréhensions ne lui avaient point montré ce danger suprême.

La marquise fut quelque temps avant de répondre. Sa tête s'était penchée sur sa poitrine. Elle était ou voulait paraître indécise. Mais bientôt, rejetant une pudeur inutile, elle se redressa vivement, et, sans trahir d'autres sentiments qu'une inquiète curiosité, elle dit :

— Comment feras-tu ?

— Je le poignarderai, répondit Carral.

Neptune mit sa main sur son cœur, et le comprima violemment. Il avait peur que ses battements désordonnés ne fissent découvrir sa présence...

— Vous ferez préparer son lit, reprit Carral, à l'extrémité de l'aile gauche... là...

Son doigt étendu désignait la dernière fenêtre de l'aile qu'il venait de nommer. Le mendiant ne perdit point ce geste.

— Je le ferai, murmura madame de Rumbrye.

— Il n'y a point d'autre chambre habitée dans cette aile ?

— Pas une seule.

— C'est bien... Je fracturerai la croisée, je prendrai sa montre et son argent... Demain on racontera que des voleurs se sont introduits au château...

— Misérable ! pensa Neptune dont la haine faisait bondir le cœur.

— Tu es un bon serviteur, Carral, dit la marquise en lui tendant la main. Agis comme tu parles, et tu seras richement récompensé.

— J’y compte, répliqua le mulâtre de cette même voix froide et dégagée qui ne l’avait point abandonné durant tout cet entretien.

L’atmosphère était lourde et chargée d’électricité, de gros nuages noirs à franges cuivrées roulaient au ciel. Quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. La marquise voulut se retirer, mais Carral lui saisit le bras sans façon, et dit avec un sourire équivoque :

— Restez, je vous prie, madame, je n’ai pas achevé.

— Que voulez-vous me dire encore ? balbutia la marquise dont un vague effroi fit trembler la main.

Carral se recueillit un instant.

— Je veux vous dire, madame, reprit-il ensuite, que je vous hais du plus profond de mon cœur. Vous avez abusé de votre puissance ; vous avez mis votre pied sur ma poitrine, et quand j’ai demandé grâce, c’est un amer et cruel sourire qui seul a répondu à ma prière... Maintenant, vous me demandez un crime. C’est bien. Je m’y attendais ; je le désirais, car ce crime doit briser ma chaîne.

— Oui... oui, Carral, interrompit la marquise avec une douceur hypocrite ; après cela, tu seras libre, je te jure...

— Qu'importe un serment de vous, madame ?... Vous savez mentir et vous ne croyez point à Dieu... Je veux davantage, entendez-vous ! je veux une garantie...

— Vous l'aurez.

— Quoi ! dit Carral avec ironie, vous me donneriez un billet sur lequel vous écrieriez : J'ai ordonné un meurtre au mulâtre Jonquille !...

— Jonquille ! répéta Neptune, j'ai lu ce nom sur les papiers de bon maître !...

Il s'assura que ces papiers reposaient sur son sein.

— Et vous signeriez ? reprit le mulâtre : Florence-Angèle, marquise de Rumbrye ?...

— Florence-Angèle ! répéta encore le noir, dont la dernière incertitude se dissipa.

— Vous feriez cela ? poursuivit Carral.

La marquise dégagea brusquement son bras, et prit cette impérieuse attitude qui, tant de fois, avait brisé la résistance de Carral.

— Je crois que tu veux te révolter contre moi ? dit-elle en fronçant le sourcil.

Le mulâtre haussa les épaules.

— Épargnez-vous la fatigue de ce rôle de reine que vous jouez si bien, madame, prononça-t-il avec un accent sarcastique ; je n'ai plus peur de vous, parce que vous avez besoin de moi... Il y a plus : vous avez peur, vous, madame, parce que j'ai votre secret.

La marquise n'était point femme à se laisser vaincre ainsi sans effort.

— Pauvre Jonquille ! dit-elle. Tu as mon secret... mais je suis la marquise de Rumbrye, et toute accusation qui voudra m'atteindre passera pour une calomnie !

— Soit, mais vous n'oserez plus vous attaquer à Xavier ; cette *calomnie* sera entre vous et lui comme un rempart... et M. Alfred Lefebvre des Vallées n'épousera point les dix millions de mademoiselle de Rumbrye.

— Et toi, tu seras démasqué, dit la marquise avec colère. On te montrera au doigt...

— Moi, je quitterai la France, interrompit le mulâtre.

Il se fit un long silence. La pluie tombait en larges gouttes sur les épaules demi-nues de la marquise, qui n'y prenait pas garde.

— Carral, reprit-elle à voix basse, demande-moi autre chose, et je le ferai.

— Nous voilà donc égaux tous les deux ! s'écria celui-ci avec une sorte d'exaltation. Vous capitulez, maîtresse... Al-lons ! poursuivit-il en ricanant, je veux être généreux ; vous ne signerez rien, vous n'écrirez rien, mais vous m'aidez !

— Moi !... vous aider...

— Je suis lâche, vous savez, maîtresse. Votre présence assurera mon coup...

On entendit à ce moment la voix du jeune M. Alfred des Vallées qui appelait sa mère, et lui jurait sa parole d'honneur qu'il apportait un parapluie.

— Non... non ! balbutia la marquise, je ne puis...

— Réfléchissez, madame, et hâtez-vous... Si vous refusez, je quitte à l'instant le château, et vous ne me reverrez plus.

— Ho-op ! ho-op ! fit le jeune M. des Vallées ; du diable si je sais où vous êtes, ma mère !

— Une fois que je serai parti, dit encore Carral, Xavier l'emportera... M. de Rumbrye l'aime ; sa fille aussi...

— J'irai ! murmura la marquise.

— Ho-op ! ho-op ! chantait le grand garçon. Croyez-moi si vous voulez, madame, il fait noir comme dans un four, et je ne sais pas où vous êtes !

Carral et la marquise se dirigèrent vers le château, dont les fenêtres resplendissaient dans l'obscurité.

— À quelle heure ? demanda madame de Rumbrye.

— On se couchera tard... à deux heures après minuit.

— J'y serai.

Le mendiant se dressa de toute sa hauteur. Son noir visage domina les têtes des dahlias. Il suivit longtemps du regard le couple assassin.

— Moi aussi, pensa-t-il, j'y serai !

XIII. AU CLAIR DE LA LUNE

Xavier avait été conduit par un domestique à la chambre que madame la marquise avait fait préparer. L'isolement de cette pièce ne lui causa ni surprise ni inquiétude. Il se mit au lit plein de joie et s'endormit, l'esprit bercé par de consolantes pensées. Pendant la soirée, en effet, le marquis lui avait témoigné un redoublement d'affection : et d'ailleurs, Hélène ne l'avait-elle pas laissé lire jusqu'au fond de son cœur ?

Vers une heure du matin il dormait profondément. On frappa trois petits coups aux carreaux de sa fenêtre. Comme il n'entendait point, on frappa plus fort ; puis une main, enveloppée d'un mouchoir, poussa le carreau qui se brisa sans trop de fracas, parce que ses fragments furent arrêtés et retenus dans les plis du rideau. Xavier entendit cette fois, mais il crut rêver, et se rendormit en murmurant quelques plaintes inarticulées.

Une main s'introduisit par l'ouverture de la vitre brisée, et fit jouer l'espagnolette de la fenêtre qui s'ouvrit. Alors un homme enjamba l'appui et sauta dans la chambre.

L'orage était passé. La lune dégagée de toutes vapeurs nageait, calme et brillante, dans l'espace. Sa lumière tombait d'aplomb sur le visage de Xavier endormi.

L'intrus fit quelques pas dans la chambre et s'arrêta auprès du lit. Un instant il contempla Xavier, puis il joignit les mains et parut murmurer une prière. Puis encore il déposa

un baiser sur le front du jeune homme. Quand il se releva, la lune éclaira le visage d'ébène du mendiant noir.

Il fit un geste comme s'il eût voulu réveiller Xavier ; mais il se ravisa et se dirigea vers la fenêtre qu'il referma, en ayant soin de tirer les rideaux, ce qui plongea la chambre dans une subite et complète obscurité. Cela fait, il s'accroupit sur le tapis, derrière le lit de Xavier.

Il y avait une demi-heure à peine qu'il se tenait à ce poste, lorsqu'il crut entendre, dans le corridor, le bruit contenu de deux voix échangeant tout bas quelques paroles. Presque au même instant, une clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit doucement. Carral se montra sur le seuil. Il paraissait être sans armes. Sans doute le mulâtre, craignant de trouver Xavier éveillé par hasard, avait voulu pouvoir feindre une simple visite nocturne, autorisée du reste par leur liaison intime.

La précaution était bonne : un assassinat ne se suppose pas ; et, si les choses eussent suivi leur cours ordinaire, le jeune homme s'éveillant en sursaut n'eût pas pensé voir en Carral un meurtrier. Mais il y avait là un témoin qui ne pouvait pas se méprendre.

Le mulâtre s'avança souriant, et tenant à la main une bougie allumée. Dès qu'il eut constaté le sommeil de Xavier, sa physionomie changea tout à coup. Ses sourcils se froncèrent, creusant profondément les rides de sa joue ; son regard étincela d'un feu sombre. Il glissa sa main sous son habit, et en sortit, un couteau-poignard tout ouvert. Posant alors sa bougie sur la table, il l'éteignit, après avoir choisi soigneusement la place où il devait frapper.

Il leva le bras, – mais au même instant il sentit son poignet emprisonné par une main vigoureuse, tandis qu'une autre main lui serrait la gorge. Il poussa un grand cri, – un seul, – cri terrible, tout plein d'atroces souffrances. Puis il râla horriblement, puis encore il tomba à la renverse, inerte et lourd comme une masse de plomb. Le noir s'était vengé à la mode africaine. Il avait étranglé son ennemi.

Xavier se leva, épouvanté, sur son séant. Un silence profond avait succédé au cri d'agonie du mulâtre.

La marquise était restée tremblante dans le corridor. Courbée sous cette complicité positive que lui avait imposée Carral, elle attendait prête à fuir. En entendant le dernier râle d'un homme, elle frémit de la tête aux pieds et voulut s'élancer vers l'autre bout de la galerie ; mais à l'extrémité opposée, les rayons de la lune lui montrèrent, – elle le crut du moins, – une forme indécise qui semblait s'avancer lentement. Éperdue, elle se jeta dans la chambre de Xavier et tira la porte sur elle.

— Est-ce fait ? demanda-t-elle à voix basse.

Xavier voulut répondre. Le mendiant lui imposa silence.

— C'est fait ! dit-il.

— Est-il donc mort ? demanda madame de Rumbrye, effrayée de l'obscurité presque autant que du crime.

— Il est mort ! dit le mendiant.

— C'est singulier, Carral, reprit la marquise. Je ne reconnais pas votre voix.

Xavier se croyait le jouet d'un songe bizarre.

— Où êtes-vous ?... dit encore madame de Rumbrye.

Elle trébucha contre le corps de Carral.

— Un cadavre ! s'écria-t-elle épouvantée.

Le mendiant tira le rideau, et la lumière de la lune éclaira tout à coup la chambre.

— Madame de Rumbrye ! dit Xavier stupéfait.

Celle-ci tourna vers Xavier son œil hagard, puis elle se pencha sur Carral. Quand elle se releva, son regard tomba sur le mendiant noir, qui, debout, immobile et les bras croisés, se tenait devant elle.

Elle voulut s'enfuir.

— Restez, dit-il, restez, veuve du capitaine Lefebvre ; nous avons ensemble un long compte à régler.

— La veuve de mon père ! s'écria Xavier ; ma mère !...

Il se frotta les yeux, cherchant à rappeler ses esprits. La présence du mendiant, cet homme qui gisait près de son lit, cette femme qu'on appelait sa mère, tout cela le rendait fou.

— Au nom de Dieu ! reprit-il, que s'est-il passé !

La marquise, faisant sur elle-même un effort désespéré, avait réussi à reprendre quelque sang-froid.

— Que s'est-il passé, en effet ? dit-elle. Je viens ici attirée par le bruit, et je trouve un cadavre chez un de mes hôtes !

— Le cadavre d'un homme que j'ai tué, madame, interrompit Neptune, parce que, en exécution de vos ordres, il venait assassiner votre fils.

— Est-il possible !... murmura Xavier.

— Mon fils ! répéta la marquise. Je n'ai d'autre fils qu'Alfred Lefebvre des Vallées.

— Vous le croyiez bien perdu, n'est-ce pas ?... reprit le mendiant. Tout cela est si loin de nous, et si bien recouvert par l'oubli que vous pensez qu'un démenti suffira pour vous sauver ! Vous vous trompez, madame ; j'ai là, – il frappa sur sa poitrine, – de quoi vous convaincre. Vous avez deux fils, dont l'un est légitime, et le voici !... tandis que l'autre est un bâtard !

— Nègre ! dit la marquise comme si elle n'eût pu trouver dans son vocabulaire créole de plus sanglante injure, tu paieras cher ton audace !... Tu es chez moi... je suis maîtresse ici... tout ce que tu dis est mensonge et infamie !...

Le cadavre du mulâtre parut se galvaniser ; il fit un léger mouvement.

— Réveille-toi pour me défendre, Carral ! reprit la marquise dont la rage contractait hideusement les traits... Parle... parle donc !

Carral se souleva lentement. Après plusieurs efforts inutiles, il parvint à se faire entendre.

— Cet homme a dit vrai, murmura-t-il en fixant sur son ancienne maîtresse ses yeux mourants mais pleins de haine. Votre vie fut un long mensonge... puisse Dieu vous punir, madame !

Il retomba. Tout son corps s'agitait sous l'effort de mortelles convulsions.

La marquise, hors d'elle-même, le poussa du pied.

— Meurs donc, esclave ! dit-elle avec violence.

Puis se retournant vers Xavier :

— Et vous, monsieur, ajouta-t-elle, tremblez ainsi que votre complice ! Un meurtre a été commis chez moi... ce meurtre sera puni... Oh ! je ne sais pas bien sur quoi s'appuient vos ténébreuses machinations, mais je connais leur but, monsieur !... Je sais que vous osez, vous, enfant sans père, soutenu que vous êtes dans la vie par une mystérieuse et périodique aumône ; je sais que vous osez porter vos regards jusqu'à mademoiselle de Rumbrye... Il vous faut une mère, monsieur ! il vous faut un nom !... et vous m'avez choisie ! et vous avez voulu voler le nom de mon fils !... Vous êtes un odieux imposteur, monsieur !

Xavier, pris à l'improviste, et ignorant d'ailleurs sa propre cause, ne trouvait point de paroles pour répondre à cette furieuse attaque.

— Madame !... balbutia-t-il.

— Silence ! dit impérieusement le mendiant ; c'est à moi de parler... Cet enfant ne vous a point choisie, madame, car votre conduite passée lui faisait horreur et pitié. C'est moi... moi qui ne suis que l'aveugle instrument de la volonté de votre époux ! Vous niez en vain, j'ai des preuves. Quant au meurtre, ce n'est pas à nous de trembler !...

Il tira de son sein les papiers du capitaine et alluma la bougie.

— Lisez ! poursuivit-il en les lui remettant. La marquise parcourut d'un rapide coup d'œil l'acte de naissance.

— Il ne manque qu'une seule chose, dit-elle avec force. Où est mon nom en tout ceci !

Carral réussit à se lever une seconde fois, et regarda le papier.

— Mon nom, à moi, dit-il ; voilà mon nom !... Jonquille... Cet enfant est le tien... parricide !...

— Cet homme a le délire, répartit madame de Rumbrye luttant contre l'évidence avec le courage du désespoir ; et d'ailleurs, qu'importe son témoignage... il va mourir !

Carral s'affaissa sur le lit.

— Quelques heures encore, mon Dieu ! murmura-t-il, afin que je puisse la confondre et me venger !...

Ses yeux se fermèrent.

— Il est mort ! dit la marquise en faisant le geste de déchirer l'acte de naissance. Qui le croira, maintenant, mendiant ?

Neptune et Xavier s'étaient précipités à la fois pour arracher le papier des mains de madame de Rumbrye ; mais, légère comme un oiseau, elle leur échappa et gagna la porte d'un bond.

— Qui vous croira ? répéta-t-elle avec triomphe.

— Ce sera moi, madame, répondit une voix grave et sévère.

La marquise recula, foudroyée, jusqu'au milieu de la chambre. M. de Rumbrye était sur le seuil. Il s'avança, prit des mains de sa femme le papier qu'il remit au mendiant, et poursuivit :

— J'ai tout entendu ; pas un mot pour votre défense, madame !... Je suis venu, attiré par le cri de détresse de cet

homme... et j'ai vu de mes yeux le déshonneur de ma maison... Retirez-vous, demain je vous ferai savoir mes volontés.

La marquise s'éloigna sans répliquer.

Un sourire de bien-être vint aux lèvres de Carral expirant. Il mourait vengé.

Nul vent de ce drame étrange et lugubre ne transpira parmi les hôtes du château. Le lendemain, madame de Rumbrye présida comme de coutume au splendide déjeuner qui réunit tous ses convives, sauf le mulâtre dont personne ne s'enquit. Les gens comme lui vivent et meurent inaperçus, quoiqu'ils puissent faire.

Dans la matinée, M. de Rumbrye annonça qu'une affaire imprévue et de la plus haute importance le rappelait à Paris. La foule s'écoula comme elle était venue ; les fouets claquèrent de nouveau, mais, cette fois, nul fiacre n'essaya de lutter de vitesse avec les chaises de poste.

M. de Rumbrye partit le dernier avec sa fille, Xavier et le mendiant noir.

Ce fut là un sujet d'étonnement inexprimable pour le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui donna sa parole d'honneur qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Mais il n'était pas à bout de surprise.

En effet, tandis que la calèche du marquis tournait l'angle de l'avenue et se dirigeait sur Paris, la chaise de poste de la créole, pivotant en sens inverse, galopait sur le chemin de la Bretagne.

— Du diable, si ce postillon n'est pas ivre ! s'écria le jeune M. Alfred.

La marquise lui imposa silence d'un geste et mit sa tête entre ses mains. Une pâleur mate et livide couvrait son visage.

— Nous habiterons désormais la ville de ***, en Bretagne, dit-elle d'une voix basse et étranglée.

— Ma parole d'honneur, madame, répondit le grand garçon, je trouve cela fort surprenant !

On s'enquit souvent et longtemps, dans la société de l'hôtel Rumbrye, des nouvelles de madame la marquise. Son mari répondait toujours qu'elle habitait la province pour *raison de santé*. Nous ne savons point si la disparition du jeune M. Alfred des Vallées fit une fort grande sensation ; mais nous pouvons affirmer que ce beau et aimable garçon devint, à force de soins et d'étude, le plus habile joueur de billard de la cité de ***, en Bretagne.

Un mois après les événements que nous venons de raconter, M. de Rumbrye manda Xavier près de lui dans son cabinet. Le vieux gentilhomme était triste. Son âme fière et loyale souffrait muettement depuis qu'il avait mesuré l'abîme de dépravation qui était au cœur de cette femme à laquelle il avait donné le nom de ses pères. Son amour pour sa fille avait grandi de tout le mépris dont il couvrait la marquise.

— Mon ami, dit-il à Xavier, j'ai cinq cent mille livres de rente qui sont à ma fille. Vous l'aimez, elle vous aime, je le sais. Moi, je vous estime et je vous chéris. Mes vœux seraient comblés si vous deveniez mon gendre.

Le marquis s'arrêta, Xavier, éperdu, voulut exprimer sa joie.

— Mais, reprit M. de Rumbrye, je suis le dernier rejeton mâle d'une race illustre ; le nom de Rumbrye ne doit point périr tout entier avec moi. Il faut que mon gendre le soutienne et le perpétue. Bien des prétendants se disputent la main de ma fille à ce prix... Pour elle, pour vous et pour moi, je vous donne la préférence... Voulez-vous être marquis de Rumbrye ?

Xavier baissa la tête.

— Toutes mes mesures sont prises, continua le vieux gentilhomme, se méprenant à son hésitation ; S.M. a bien voulu accueillir ma requête ; mon gendre, quel qu'il soit, aura droit de porter mon titre et mon nom.

— Il y a un mois, répondit lentement Xavier, j'ai appris le nom de mon père... C'est le nom d'un vaillant soldat, monsieur... quand je le quitterai, ce sera pour mourir.

Le marquis ne put retenir un geste d'étonnement. Il se leva et fit deux ou trois tours de chambre d'un air agité. Puis il revint vers Xavier, et lui tendit la main.

— J'aurais fait comme vous, murmura-t-il. Je vous approuve... mais il faut que le nom de Rumbrye me survive !

Ils se séparaient. Tout semblait rompu. Mais on doit croire que la jolie Hélène joua près des deux parties le rôle de conciliateur, car, à quelques jours de là, l'église de Saint-Germain-des-Prés fut témoin d'un mariage auquel assistaient, d'une part M. de Rumbrye, de l'autre le brave Neptune.

En passant le seuil de l'église, son regard se leva sur le balcon de l'hôtel voisin. Le fiancé, lui aussi, tourna les yeux de ce côté, puis il serra fortement la main du noir. Sur le re-

giste matrimonial on inscrit le nom du marquis Xavier Le-febvre de Rumbrye.

Quelques esprits austères blâmeront peut-être Xavier d'avoir consenti à ce compromis. S'ils eussent connu Hélène en l'an 1816, ils ne se montreraient point si impitoyables.

Le lendemain du mariage, Neptune vint trouver Xavier. Il avait un havresac sur l'épaule et tenait à la main son long bâton.

— Petit maître, dit-il, je viens vous faire mes adieux.

— Tes adieux ! répéta Xavier étonné ; tu es fou, mon brave ami. Désormais nous ne nous quitterons plus.

Le nègre sourit avec mélancolie.

— Je le voudrais, petit maître, dit-il ; mais il faut que je parte... ma tâche est accomplie. J'ai fait tout ce qu'il avait ordonné... Maintenant il faut que je retourne vers mes frères... Je vais à Saint-Domingue.

Xavier fit tous ses efforts pour le dissuader de ce dessein : le noir demeura inébranlable.

— M'aimes-tu donc moins que tes frères ? demanda enfin Xavier.

Neptune saisit la main du jeune homme qu'il porta passionnément à ses lèvres.

— Non, non ! répondit-il, ce n'est pas pour mes frères !... mes frères m'ont oublié... C'est pour *lui* !... Je veux aller dire à sa tombe que sa dernière volonté fut accomplie... je veux m'agenouiller où je le vis mourir... je

veux, quand l'heure sera venue, m'endormir pour toujours auprès de son cercueil.

La voix du mendiant tremblait tandis qu'il parlait ainsi. Ses yeux s'étaient levés au ciel. Sa main pressait son cœur. Il avait mis un genou en terre.

— Bon maître à moi ! murmura-t-il avec une extatique tendresse, si je mourais ici, mon âme serait trop loin de la tienne... Là-bas, tu entendras mon dernier soupir, et tu appelleras ton serviteur...

Il baisa encore une fois la main de Xavier, essuya une larme à la dérobée, et partit pour ne point revenir.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mars 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MarcV, FrançoisM, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.